



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Unter Verwahrung
des Landes Mecklenburg

VOYAGE
EN CHINE.

II.

Der Rat des Kreises Wismar
Abt. Kultur und Volksbildung

| |
|---|
| <p>Geprüft Keine Beanstandungen Kommission Sauberung der Buchereien</p> <p>14. MAI 1948</p> <p><i>[Signature]</i></p> <p>Unterschrift</p> |
|---|

Ras **210**



VOYAGE EN CHINE,

ou

JOURNAL

DE LA DERNIÈRE AMBASSADE ANGLAISE

A LA COUR DE PÉKIN,

CONTENANT le Détail des Négociations qui ont eu lieu dans cette circonstance ; la Relation de la traversée à la Chine, et du retour en Europe, et enfin celle du Voyage par terre de l'Ambassade, depuis l'embouchure du Pei-ho jusqu'à Canton ; mêlé d'Observations sur l'aspect du pays, sur la Politique, sur le Caractère moral, et sur les Mœurs de la nation chinoise ;

ORNÉ DE CARTES ET DE GRAVURES ;

PAR M^R. H. ELLIS,

Secrétaire et troisième Commissaire de l'Ambassade.

TRADUIT DE L'ANGLAIS,

Par J. MAC CARTHY, Chef de Bataillon d'infanterie,
Chevalier de la Légion-d'Honneur.

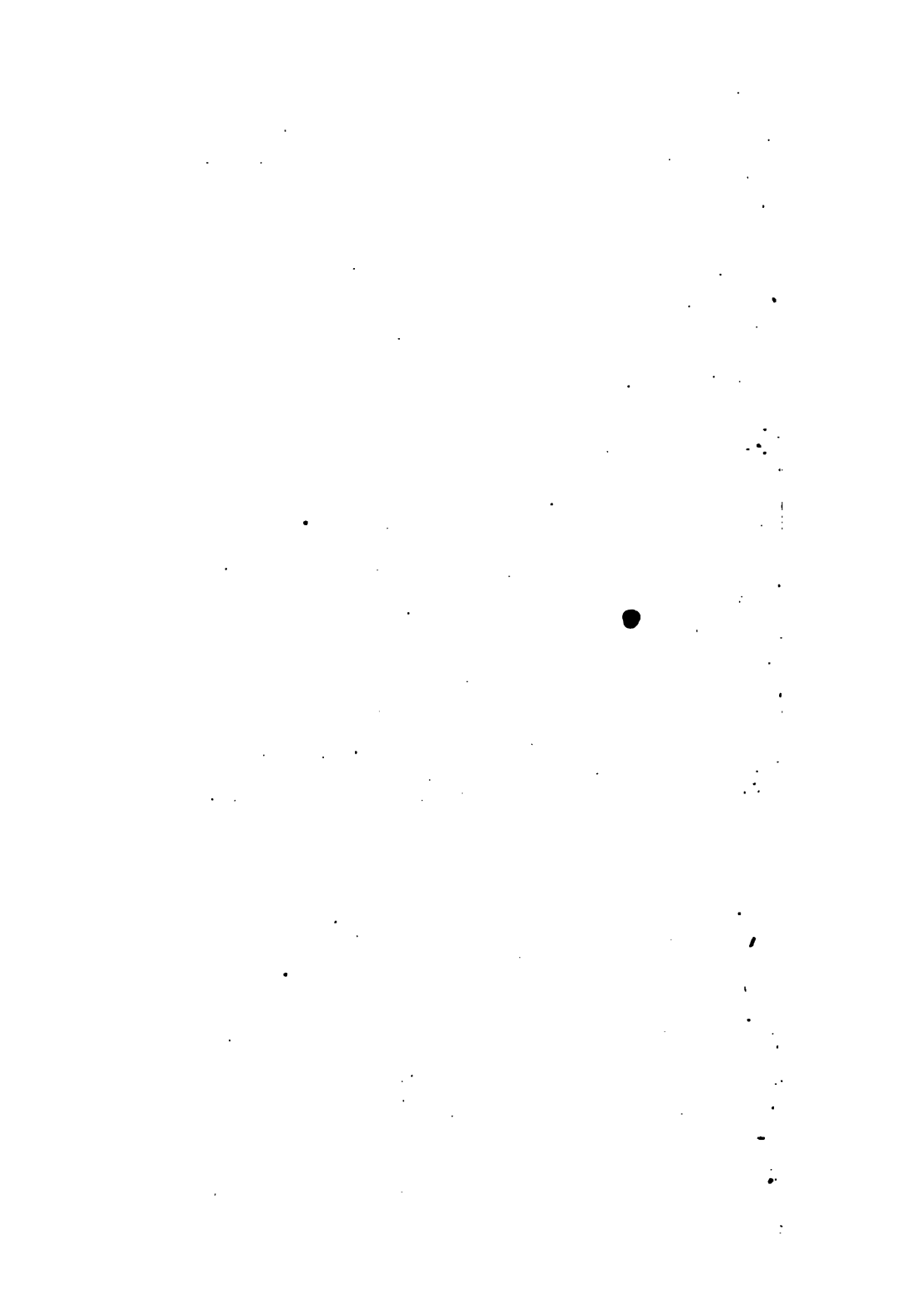
Tome second.

PARIS,

DELAUNAY, Libraire, Palais-Royal, Galerie de Bois, n°. 243.

P. MONGIE aîné, Libraire, Boulevard Poissonnière, n°. 18.

1818.



AMBASSADE A LA CHINE.

CHAPITRE IV.

L'ambassade part de Sang-yuen. — Départ de Chang et de Yin. — Arrangemens futurs sur la subordination des conducteurs en sous-ordre. — Arrivée à Lin-tsin-chow. — Paou-ta de Lin-tsin. — L'ambassade entre dans le canal impérial. — Elle quitte la province de Chung-tung, et entre dans celle de Kiang-nan. — Elle traverse le fleuve Jaune. — Description de Ning-niang-miao. — Elle passe devant Yang-choo-foo. — Arrivée à Kao-ming-tze. — Retard. — Observations sur le projet d'une adresse à Pékin.

LE 18 septembre. Nous partimes de Sang-yuen au milieu de la nuit. Chang et Yin nous ayant l'un et l'autre quittés, on n'a pas nommé de mandarins pour leur succéder, puisque le Poo-ching-tze est l'officier du district qui doit remplacer le juge. Les mandarins des trois principales barques nous laissent aujourd'hui : on ne leur a donné l'ordre de nous accompagner aussi loin qu'afin que leurs successeurs pussent

se mettre au fait des dispositions à prendre pour se rencontrer aux heures du déjeuner et du dîner. Kwang a refusé assez désobligeamment d'envoyer quelqu'un de ses gens pour servir d'intermédiaire dans les petits différens qui peuvent s'élever. Il y avait précédemment des hommes de la suite de Chang attachés au service de la barque de l'ambassadeur. On a fait des présens convenables aux individus de cette classe qui nous quittent.

Le bois n'a pas l'air de manquer dans cette partie du pays, quoique je n'aie rien vu qu'on puisse appeler des arbres. Nous arrivâmes, au soleil couchant, à Te-tchoo, à soixante-dix lis de Sang-yuen. L'espace, depuis le rivage jusqu'à la ville, renferme des rues où l'on remarque quelques belles boutiques. Je me suis promené jusqu'aux murs, qui ne m'ont pas paru aussi élevés que ceux des villes du Che-lee. Un marais, ou fossé plein, s'étend à quelque distance de ce côté. — Te-tchoo possède une manufacture de bonnets d'été. Nous fûmes tous d'avis qu'on avait tiré plusieurs salves à l'arrivée de la barque de lord Amherst; ce qui nous porte à croire qu'on a l'intention de continuer à nous rendre des honneurs. Ce qu'il y a de certain, c'est que plusieurs mandarins d'un rang inférieur nous attendaient, et étaient très-

occupés à écarter la foule. — Dans cette province, une petite tour d'observation se trouve ajoutée aux grandes tours de garde quadrangulaires. — Les bords de la rivière, en arrivant à Tetchoo, sont pittoresques. Les saules, dont les branches se baignent dans le fleuve, et la configuration de ses bords qui s'avancent quelquefois inopinément, rompaient un peu l'uniformité du coup d'œil. Notre musique fixait particulièrement l'attention générale. Deux mandarins qui se trouvaient confondus dans la foule, ayant été invités à monter à bord de la barque de l'ambassadeur, eurent l'attention de se vêtir de leurs habits de cérémonie avant de se rendre à cette invitation, ce qui est une marque particulière de considération.

On a observé que, dans cette partie de la Chine, le tabac croît d'une manière extraordinaire; ses feuilles sont d'une largeur peu commune; il est doux en qualité. — Les tubes de fer dont on se sert pour les salves n'ont pas plus de huit pouces de longueur, et sont d'un très-petit calibre. — J'ai su que les cônes en argile ou en maçonnerie qui se trouvent, comme on l'a déjà dit, au pied des tours de garde, servent de fournaux quand on veut communiquer au loin par signaux.

Le 19 septembre. Le thermomètre était à

58 degrés, à sept heures. Quoiqu'il s'élève considérablement à mesure que le jour avance, le climat est cependant généralement tempéré. J'appris qu'un grand tremble, qui était remarquable par son air antique, avait cent ans; il est, je crois, peu d'arbres de cette espèce qui vivent aussi long-temps. — On rencontre un plus grand nombre de cimetières ornés de trembles. La rivière a tant de sinuosités, que les barques semblaient quelquefois naviguer sur plusieurs lignes parallèles, et, en d'autres momens, environner les spectateurs. La nuit, tous ces mouvemens produisent un effet agréable, à cause des lanternes dont les bateaux sont éclairés. Sur les dix heures nous passâmes vis-à-vis de Sze-nu-sze, connu par un temple dédié à quatre dames d'une chasteté extraordinaire (1). Elles ne remplirent pas les fonctions auxquelles toutes les femmes sont appelées, et voulurent rester vierges. Chose étrange, que la

(1) Le célibat est recommandé aux hoshungs, ou prêtres de Fo, plus connus en Europe sous le nom de bonzes, du japonais *bonzo*, qui veut dire prêtre. Comme anciennement chez les moines, cette loi ne garantit pas la chasteté: au contraire, elle conduit souvent ceux qu'elle lie à employer la violence pour satisfaire leurs passions. Les prêtresses font aussi vœu de célibat; mais elles se font encore moins scrupule de l'enfreindre.

perversion humaine ait été honorée dans tant de siècles et de pays différens ! A une petite distance de ce temple , on remarque à gauche un canal sur lequel est construit un pont plat , à six arches , dont les piles sont en bonne maçonnerie. La porte de la ville est grande et garnie de petites tours ; ce qui , je présume , est particulier à cette province. La petite tour d'observation , dont il a été question hier , a , dit-on , été ajoutée depuis les derniers troubles.

— Shan-tang fut le principal théâtre de la dernière rébellion. — Kwo-hien , qui veut dire ville glissante , celle de toutes qui fit la résistance la plus longue et la plus opiniâtre , est située dans cette province. Beaucoup de monde perdit la vie par cette révolte ; et , sans la fermeté de quelques personnes qui entouraient l'empereur , il est probable que la dynastie actuelle eût été renversée. Dans un pays comme la Chine , où non-seulement l'exécution des mesures les plus importantes du gouvernement , mais même des plus petits détails d'administration , dépend du prétendu pouvoir irrésistible de la puissance impériale , la plus légère opposition communique à toute la machine politique une commotion à laquelle on ne peut remédier ni facilement , ni avec promptitude.

Hier au soir , nous vîmes , sur la rive opposée , des troupes avec des drapeaux particuliers : on nous les désigna comme étant des Tartares Man-choo. Il ne paraissait pas y avoir de différence dans leurs armes , ni dans leur tenue ; mais , au lieu de justaucorps , ils portaient des habits longs. — Nous mouillâmes vis-à-vis de Koo-ching-hien , ville entourée de murailles , ayant des portes régulières et des tours : la partie la mieux bâtie et la plus peuplée est en dehors des murs , sur le bord de la rivière.

Le 20 septembre. L'air a été presque froid dans la matinée ; et , pendant toute la journée , le thermomètre ne s'est pas élevé , à bord de la barque , au-dessus de 75 degrés ; les rayons perpendiculaires du soleil ont cependant encore beaucoup de force.

D'après le nombre croissant de nos malades , je suis porté à regarder le climat comme malsain. — La faucille dont on fait usage pour couper le kao-leang est plus petite que je ne le croyais ; le manche n'a pas plus de deux pieds , et la lame plus de huit pouces : celle-ci est disposée presque à angle droit avec le manche. — On observe , dans un assez court espace , une grande variété dans la moisson ; car , tandis que , dans quelques endroits , le tabac est à

peine en fleurs, j'en ai vu ailleurs étendu sur des cordes, et qui séchait au soleil. Il est si doux dans cet état, qu'il laisse à peine le moindre goût dans la bouche. — Nous mouillâmes, pour dîner, à Chin-ja-khor; et, peu après, nous passâmes auprès d'une belle avenue de saules, vis-à-vis de laquelle un détachement de troupes était en bataille. L'ambassadeur y fut salué par une salve. Il n'est pas toujours facile de savoir à qui ces honneurs s'adressent, parce que la salve a quelquefois lieu quand le bateau est vis-à-vis, et d'autres fois lorsqu'il est à une certaine distance. Dans les occasions où les honneurs ont un but déterminé, les soldats s'agenouillent au moment où la barque s'approche de la gauche de la ligne; ils poussent un cri sinistre; et leur musique, placée à la droite, se fait entendre au même instant. Le bruit réuni de mille petites trompettes d'enfants peut donner une juste idée de la musique militaire des Chinois. — Notre mouillage de ce soir est, dit-on, à trente lis de Chin-ja-kor; son nom, je crois, est Cha-ma-hien.

Le 21 septembre. Le pays n'a rien offert d'intéressant. A midi, nous avons passé près de Woo-chang-hien, petite ville murée. Le parapet de la muraille était tombé en différens endroits; le reste était en terre, et d'une épais-

seur considérable. Il ne se trouvait pas de village à l'endroit où nous mouillâmes ; cependant les py-loos ordinaires , les échafauds et les postes momentanés étaient placés sur le rivage. Je me suis exactement informé du nom du mouillage : c'est quelque chose approchant de Tsin-keea-khoo.

Les caractères tracés sur les drapeaux de quelques-uns des soldats réunis pour nous rendre les honneurs , signifient *des citoyens robustes*, d'où l'on est porté à croire qu'ils forment un corps de milice , qui appartient plus particulièrement aux subdivisions des districts. En Chine , les troupes de chaque province sont levées dans ces provinces , d'après ce principe , que les habitans d'un pays doivent le défendre avec plus de courage que des étrangers ; on peut dès lors considérer les bannières des Tartares comme formant les forces disponibles de l'empire.

Depuis notre entrée dans le Shan-tung , des cavaliers ont toujours suivi les haleurs , et l'ordre n'en est que mieux établi : aussi voyageons-nous avec plus de régularité ; nous faisons à peu près vingt-cinq milles par jour. Rarement les haleurs sont employés moins de seize heures. Pendant ce temps , ils ne s'arrêtent jamais pour manger , ni se rafraîchir , quoiqu'il y ait

parmi eux un grand nombre de vieillards et d'enfans. J'ai appris qu'ils sont contraints de servir, et que, lorsqu'un individu en a reçu l'ordre, il est obligé de se présenter ou de se faire remplacer. — Les barques où sir George Staunton et moi nous nous trouvons, sont estimées valoir huit cent taels, ou deux cent soixante livres sterlings; elles ont été construites dans les provinces septentrionales.

Le 22 septembre. Nous arrivâmes à huit heures à Yoo-fang, ou Yoo-fa-urh, petite ville défendue par des tours. A midi, je vis la pagode, ou paou-ta de Lin-tsin-choo, à une distance de quinze lis. Au premier endroit accessible du rivage, je débarquai avec quelques autres. Nous n'eûmes aucune difficulté à entrer dans l'édifice, et à monter jusqu'au haut. Il est de forme octogone, et a neuf étages qui diminuent progressivement jusqu'au sommet. Les fondations et presque tout le premier étage sont de granit porphyrique; le reste est en briques vernissées; quatre mots chinois sont inscrits sur l'extérieur; ils signifient : *Les reliques de Fo*. Par conséquent, ce monument, appelé Shay-lee-Paou-ta, est un temple dédié à ce dieu. Nous y montâmes par un escalier tournant, ayant cent quatre-vingt-trois marches; les marches et les angles des murs sont

en granit du plus beau poli. Il s'y trouve aussi plusieurs dalles de la même pierre, à laquelle quelques-uns donnent le nom de marbre. On a de même donné le nom de porcelaine aux briques vernissées. A l'exception des paliers d'escalier de quelques étages, la bâtisse est en bon état, et offre un modèle intéressant de cette espèce d'architecture. Les toits des étages ont deux pieds de saillie, et sont enrichis de sculptures en bois. L'édifice entier est couvert en fer coulé, ou en métal de cloche : j'en évaluai la hauteur à cent quarante pieds. Du sommet nous apercevions assez distinctement Lin-tsin. Cette ville contient, dans son enceinte, un si grand nombre de jardins, qu'on ne pouvait distinguer aucun bâtiment. Un miao, renfermant une idole colossale dorée, lequel se trouve près de la pagode, eût mérité la peine d'être vu, s'il n'était pas éclipsé par celle-ci. On voit aussi deux idoles dans la pagode ; l'un au premier, et l'autre au dernier étage : celle-ci est d'argile. Une dalle, qui est au troisième étage, porte une inscription qui signifie que la pagode a été bâtie dans la trente-huitième année du règne de Wan-li, de la dynastie de Ming, en l'année 1584 de l'ère vulgaire. — Les murs de la ville, vus du

elle à mesure que nous nous éloignons de la capitale.

Nos bateliers, en entrant dans le Cha-kho, firent un sacrifice, soit à la divinité protectrice du bateau, soit au dieu du fleuve. On tua un coq de bonne heure dans la matinée, et on arrosa de son sang toutes les parties de la barque; on le fit rôtir ensuite, et on le servit avec d'autres provisions consistantes en lard bouilli, salade et fruits marinés, sur le gaillard d'avant, vis-à-vis d'une feuille de papier coloré; un pot de Sam-shoo (1), avec deux petites tasses et une couple de mèches, furent placés près des provisions. — Le fils du patron de la barque remplissait les fonctions de prêtre. La cérémonie se borna à jeter par-dessus le bord deux tasses de la liqueur et une petite partie des alimens; on brûla ensuite un peu de papier doré, et on tira quelques pétards. Tandis que cette cérémonie se faisait sur le gaillard d'avant, les femmes qui étaient à bord, brûlaient du papier et de l'encens devant l'idole renfermée dans une châsse, dans la partie la plus reculée de la barque. Le patron et son fils ont l'un et l'autre leurs familles à bord, et je présume qu'ils n'ont jamais d'autre demeure.

(1) Sorte de liqueur distillée du riz.

larges barques sans qu'il arrive d'accidens. La maçonnerie de ces piles est très-solide ; les pierres sont longues et régulièrement taillées. Des figures grotesques d'animaux, en pierre, en occupent les angles dans plusieurs endroits. Il paraît qu'on a récemment fait déborder les eaux du canal, parce qu'on voit çà et là des arbres presque submergés. Nous approchâmes de la ville Tong-chang-foo, pendant l'heure du dîner ; le canal en traverse le faubourg. Je crois que les maisons y sont plus régulières et mieux bâties que toutes celles que nous avons vues jusqu'à présent. J'ai observé que les combles des temples y sont plus voûtés et plussurchargés d'ornemens qu'ailleurs. Quand cette partie du bâtiment a vieilli, on ne peut qu'être frappé de sa grandeur et de la disproportion des ornemens. — Ici les bords du canal se trouvaient très-abaisés. En passant de l'écluse dans le faubourg, nous pûmes voir très-distinctement les deux côtés de la ville, qui se prolongent à l'ouest et au nord. Elle est située sur la rive gauche du canal ; elle est en bon état et a de hautes tours de garde par intervalles. On y voit deux édifices de forme conique avec des étages ; ce sont vraisemblablement des pagodes ; leur diamètre est, relativement à leur élévation, d'une plus grande dimension que celle de Lin-

tzin-chow. — Nous mouillâmes absolument en dehors du faubourg, et à une telle distance de la ville, que nous n'eûmes ni assez de temps, ni assez de jour pour la visiter. Nos stations sont fixées par nos conducteurs de manière que nous arrivons si tard dans l'après-midi, aux villes où nous nous arrêtons, et que nous en partons de si bonne heure, que nous n'avons pas la possibilité d'y entrer; leur jalouse circonspection à cet égard est également ridicule et inhospitalière. Un peu de diversité dans l'élévation du terrain sur lequel les faubourgs sont bâtis, leur donnent un aspect plus intéressant que ne l'ont ordinairement les villes chinoises. Quelques parties du canal, bordées d'arbres, et du milieu desquels on apercevait les temples et les maisons, offraient réellement un joli coup d'œil. La nudité des terres labourées qui se trouvaient à notre gauche, nous faisait regretter les tiges élevées du millet. De très-hauts peupliers fort touffus, et d'une espèce différente de celui que l'on connaît en Angleterre, sont communs dans cette province. On y voit aussi des bouquets de l'arbor vitæ (*thuja orientalis*). Tong-chang-foo, ville du premier ordre, est populeuse, et nous eût, d'après tous les rapports, pleinement dédommagés de la visite que nous aurions pu y faire.

Le 25 septembre. Au soleil levant, tous les yeux étaient fixés sur une chaîne de montagnes qui était au sud-est, avec le même intérêt qu'on découvre la terre après un voyage de long cours. En effet, on peut dire que par l'uniformité des objets, et la nature plate du terrain, tout le pays, depuis notre départ de Tong-chow, nous a paru aussi peu intéressant que l'étendue des eaux bleues du canal. La scène entière devient plus agréable; les villages sont mieux situés, et les rives du canal boisées d'une manière plus variée. Il n'en est pas ainsi de nos haleurs, qui sont réellement le rebut des êtres de notre espèce; ils sont difformes, maigres, couverts de haillons, et ont l'air souffrant; en un mot, ces malheureux sont à la fois un objet de compassion et de dégoût. A deux heures et demie, nous passâmes vis-à-vis du village de Shee-chee-tee; et, à huit heures du soir, devant la ville de Woo-chien-chin, dont les murs s'étendent jusqu'à la rivière. Quelques maisons paraissaient ou bâties sur ses murs, ou s'élever au-dessus: ceux-ci étaient couverts de spectateurs munis de lanternes, selon l'usage. Les bords du canal, proche de ces villes, sont revêtus en pierres. Des soldats et d'autres personnes sont placées, pendant la nuit, avec des torches, au sommet des piles, pour faciliter le

passage des embarcations. Dans ces endroits, les groupes, imparfaitement éclairés par les lanternes et les torches, offraient quelque chose de singulier.

Le 26 septembre. Nous n'atteignîmes pas Chang-shoo avant trois heures du matin ; nous n'y mouillâmes que deux heures, nos haleurs ayant travaillé vingt heures, et nous ayant fait faire quatre-vingt-dix lis. Il est présumable que Chang-shoo, d'après les ruines d'édifices qu'on y voit encore, a été anciennement plus importante qu'elle ne l'est aujourd'hui. Il y a près de Chang-shoo un pont plat à cinq arches, si toutefois on peut leur donner ce nom, puisque ce ne sont que des ouvertures entre les piles. Les matériaux qui forment le dessus du pont y ont été négligemment jetés, et il est probable que l'on est obligé de les renouveler souvent. Plusieurs écluses sont obstruées par des masses de terre. Je suis cependant plus porté à croire que ces entassements ont eu lieu plutôt à dessein que par négligence. La régularité plus générale du cours des eaux, et la proximité des écluses, depuis les trente derniers milles, indique qu'il a fallu faire plus de travaux ici pour assurer la navigation que près de Tien-sing. Dans différens endroits, les le-

vées de terre paraissent avoir des fondations en briques.

Peu après onze heures, nous longeâmes le village de Tee-cha-mee-urh, qui n'est remarquable que par le nombre de ses tours de garde, hors de proportion avec son étendue. Il y a, à la droite, un canal navigable, avec un pont; mais il ne communique pas avec le grand canal. La première rivière que j'aie vue tombe dans le canal près de ce village. Quelques radeaux mâtés et ayant de grands appentis, passèrent auprès de nous; ils venaient de Ho-quang, l'une des provinces de l'intérieur, et se rendaient à Pékin. Des mandarins qui étaient dessus indiquaient que les radeaux, ou ce qu'ils portaient, était une propriété impériale. La chaîne des montagnes la plus voisine était à dix milles. Nous remarquâmes quelques édifices qu'on nous dit être un temple et une petite ville situés sur le sommet de l'une de ces montagnes, qui se trouve séparée des autres. La chaîne orientale est presque parallèle au canal; les montagnes qu'on voit à l'ouest ne forment pas aussi distinctement une chaîne continue. Nous mouillâmes à Ganshien-chin, poste militaire avec quelques maisons. Nous avons fait dans la journée soixante et un lis. Un fort vent du nord-est a opéré un changement

total dans le climat. La soirée a été assez semblable à la fin d'octobre en Angleterre. Ces variations sont nuisibles à la santé ; et je puis dire , par ma propre expérience , que , dans de pareilles circonstances , on a particulièrement à craindre des dérangemens dans les facultés digestives.

L'ignorance des militaires en Chine est si reconnue , que les mandarins de cette classe , quel que soit d'ailleurs leur rang , n'hésitent point à en faire l'aveu. Le courage et la force corporelle sont les seules qualités exigées pour obtenir de l'avancement ; ce qui prouve que l'art de la guerre doit y être bien imparfait : car , si la force est le premier mobile de la guerre , la manière de l'employer exige d'aussi grands efforts intellectuels que quelque autre science que ce soit. Il ne serait pas , je crois , très-difficile de prouver , d'après le témoignage de l'histoire , que les qualités nécessaires pour former un grand homme d'état , ou un grand capitaine , sont presque les mêmes. L'un et l'autre doivent posséder ce courage supérieur qui naît de la réflexion : la force physique est chez tous deux d'une petite importance. La différence que l'on suppose fréquemment exister entre eux , provient de ce que l'on n'a observé que des hommes qui ne possèdent qu'à

un degré ordinaire les qualités requises à chacun d'eux.

Sir George Staunton a su, de l'un des mandarins militaires, que l'empereur a donné des ordres très-détaillés sur tout ce qui concerne notre voyage.

Le 27 septembre. Quoiqu'au point du jour le temps ne parût pas beau, je n'en fis pas moins ma promenade du matin. Je persiste à prendre cet exercice, malgré tout le désir que j'aurais de m'en abstenir, parce que c'est un préservatif contre les mauvais effets de la bile. Les soldats chinois, qui ne nous perdent jamais de vue, doivent être singulièrement las de cette activité hors de saison. Ils font naître mille prétextes pour raccourcir la promenade, soit en nous proposant d'attendre les barques, ou de couper les angles que forme le canal. Dans notre promenade, nous vîmes quelques aires. Après examen, je me convainquis que le rouleau bat en même temps qu'il enlève la pellicule du grain. On coupe le millet un peu au-dessus de l'épi, et on l'étend sur l'aire, après quoi on passe dessus le rouleau en pierre que traîne un cheval. Quelques-unes de ces pierres paraissent être de granit porphyrique, et sont admirablement veinées. En quelques endroits, les piles d'écluses sont bâties avec cette pierre ;

dans d'autres, avec de la pierre à chaux compacte. A neuf heures, nous passâmes auprès d'un village nommé Chen-cha-kho. Les chevaux sont ici d'une meilleure espèce et en plus grand nombre qu'ailleurs : à la vérité, je crus un instant, en en voyant plusieurs menés en laisse, qu'il y avait un marché de chevaux dans le voisinage. Il paraît y avoir depuis deux jours, sur les rives du canal, un commerce plus actif que celui que j'avais remarqué jusqu'alors ; beaucoup de marchandises sont transportées dans des brouettes d'une forme particulière. L'avantage qu'elles offrent consiste dans la manière dont la roue est placée ; elle est au centre de la brouette ; deux hommes, l'un devant, l'autre derrière, y sont attelés. Je n'en ai pas encore vu allant à la voile. On sème, depuis quelques jours, du blé sarrasin d'une belle espèce. Le tabac parvient à la hauteur de quatre pieds ; lorsqu'il est en fleurs, c'est une très-belle plante. Le chanvre, le ricinier (*ricinus communis*), le kéolang (*holcus sorghum*), et une petite espèce de fèves, sont les principales productions des districts qui avoisinent le canal. Peu après déjeuner, nous passâmes vis-à-vis Yuan-cha-kho. Les noms des villages sont aussi ceux des écluses, *cha* voulant dire écluse. La rivière de Wan-ja-kho

été tenté de les prendre pour du silex ; les couches inclinent à l'horizon. On voit des marais des deux côtés du canal. A une heure , nous arrivâmes au village de Kosta-wan , remarquable par une tour délicieusement ombragée par des saules. Une très-longue ligne de troupes était rangée en bataille près de notre mouillage , qui est situé à deux milles à peu près de la ville de See-ning-chow. Les Chinois avaient ajouté des conques à leur musique. Quoique le son de ce nouvel instrument ressemblât assez à un hurlement plaintif , il était cependant moins désagréable que celui des trompettes. Un grand nombre de soldats campaient sur le rivage , soit pour nous observer , soit pour nous protéger. Quelques-uns de ceux faisant partie des postes militaires auprès desquels nous venons de passer ont pour arme une espèce de *scythe*, fixée à un long manche. Je ne sais pas si l'on fait usage de ces armes à la guerre , ou si elles ne sont destinées qu'aux exécutions. J'ai remarqué sur les drapeaux de ces soldats quelques caractères qui indiquent la partie de l'armée à laquelle ils appartiennent. J'apprends que la rivière de Wun coule de soixante-dix sources dans les montagnes orientales , à la distance de soixante milles du lieu de sa jonction avec le canal ; mais je ne sais pas

si elle est navigable dans une partie de cette étendue.

Le 29 septembre. Nous commençâmes cette journée par traverser les faubourgs de Sée-ning-chow; la ville elle-même est sur le bord oriental; les murs, qui sont en bon état, ont des portes circulaires défendues par des tours de garde. Dans les faubourgs, les boutiques étaient très-élégamment décorées d'ouvrages ciselés et dorés. Plusieurs bonnes auberges, et des temples couverts en tuiles de différentes couleurs, donnent aux faubourgs l'air d'une ville. A mesure que nous avançons au sud, où les villes sont de nature à fixer davantage l'attention du voyageur, nos conducteurs semblent résolus de nous priver de la satisfaction de visiter celles qui se trouvent sur notre passage. A quelques milles de See-ning-chow, une autre rivière, venant de l'ouest, se jette dans le canal, et les eaux, des deux côtés, s'étendent presque jusqu'aux montagnes. A en juger par les arbres et les villages avec des tours, qui se trouvent au milieu de cette vaste étendue d'eau, je suppose que la situation actuelle du pays est due aux inondations qu'il a éprouvées. Le lac See-ning est indiqué à l'est, dans les cartes; mais il m'a été impossible d'en fixer les limites. Nous vîmes plusieurs bateaux avec quelques-uns des

oiseaux dont on se sert pour pêcher ; mais nous ne pûmes parvenir à les examiner de près , ni à voir la manière dont on s'en sert. Les villages sont pourvus d'un nombre extraordinaire de tours , que la situation des lieux fait d'autant mieux remarquer ; elles offrent peut-être un refuge aux habitans dans les inondations subites. Dans certains endroits , il n'existe d'autre terre , entre le canal et le pied des montagnes , que le bord de la digue qui sert de sentier aux haleurs.

A une heure , nous passâmes devant un village où l'on remarque quelques beaux édifices , qu'on nous assura être un collège et un temple bâtis en l'honneur de Confucius , ou de l'un de ses premiers disciples ; ils ont été restaurés par l'empereur régnant ; le collège reçoit un certain nombre d'étudiants. Le village se nomme Foong - koong - tse. Celui où nous dinâmes est très - agréablement situé à l'angle de la montagne. Sans ce petit nombre de lieux habités , nous nous serions crus en mer. La végétation naissante , et les eaux croupies auprès des villages , leur donnent un air d'insalubrité. En effet la fièvre y règne , et elle s'est déjà fait sentir parmi les personnes de notre suite ; je m'attends moi-même à recevoir bientôt une visite de cet hôte importun. Nous mouil-

lâmes pour la nuit à Nang-yang-chin, petite ville où se trouvent quelques maisons bien bâties. Les combles y sont plus surchargés d'ornemens que dans le Che-lee. Maintenant que ces ornemens ont vieilli, on s'aperçoit mieux de ce que ce genre d'architecture, qui néglige entièrement le corps de l'édifice pour la toiture, offre de défectueux.

Hier, Kwang informa M. Morrison que nous ne pourrions plus continuer de nous réunir à dîner à bord des grandes jonques que nous allons avoir à Yang-choo-foo, en remplacement de nos barques actuelles; et il nous invita à faire nos arrangemens en conséquence. M. Morrison s'entretint avec lui sur ce qui était arrivé à Yuen-min-yuen. Kwang condamna Ho, et chercha à justifier l'empereur. Il n'accueillit pas très-favorablement le désir que nous lui manifestâmes de nous arrêter à Nankin; il promit cependant d'en parler au vice-roi de Kiang-nan. C'est le mandarin Puh qui occupe aujourd'hui cette place. Il était précédemment à Canton; on a souvent eu lieu de remarquer combien il était opposé à nos intérêts. Toutefois il paraît mieux disposé dans cette circonstance, puisqu'au rapport de Kwang, il a déjà expédié un message fort poli concernant le passage de l'ambassade par la province.

Le 30 septembre. Quelques officiers de

Kiang-nan sont venus aujourd'hui à notre rencontre pour nous conduire à travers un angle de cette province qui est sur notre route; nous rentrons ensuite dans celle de Shang-tung. A midi, nous longeâmes le lac de Foo-shang-hoo, qui paraît bien indiqué dans l'itinéraire de la précédente ambassade. Cette partie de la province de Shang-tung a horriblement souffert par une inondation qui a eu lieu il y a cinq mois. A en juger d'après les apparences, des villages entiers, avec des espaces assez étendus de terre cultivée, ont été submergés. Quelques pauvres chaumières et des habitans encore plus misérables, sont tout ce qui, dans quelques endroits, a échappé au fléau. Il est surprenant que le canal ait été préservé dans un pareil débordement. — Des barques assez grandes traversaient le canal, et quelques petits bateaux voguaient sur le terrain inondé au-delà. Toute cette scène, jointe aux causes qui l'ont produite, est on ne peut plus affligeante. Des barques et des jonques chargées de grain, sont les seules habitations qui offrent quelque sûreté.

A deux heures, nous passâmes vis-à-vis du village de Maja-khoo, où nous vîmes plusieurs barques en construction. Vers l'heure du dîner, nous entrâmes dans la province de Kiang-nan. Tous les haleurs étaient en uniforme, d'après

un usage immémorial dans la province ; ils étaient en plus grand nombre , et escortés de soldats , la plupart armés de piques et de scytes. Nous voyageâmes toute la nuit. — Les bords du canal se trouvaient si élevés en quelques endroits , qu'opposés aux nappes d'eau environnantes , ils avaient l'air de collines ; ces élévations ont été formées peu à peu par la nécessité où l'on s'est vu de consolider les bords de manière à résister aux eaux.

Le 1^{er}. octobre. Nous partîmes à sept heures du matin de See-ya-chin , notre mouillage de hier au soir. See-ya-chin est une petite ville bien bâtie. Il y a auprès une étendue d'eau nommée See - ya - chin - hoo. [Nous commençâmes , en partant de See-ya-chin , à voir le lac de Wee-chang-hoo , et nous l'eûmes en vue toute la journée. L'inondation est vraisemblablement allée au-delà de ses limites ordinaires ; elle s'étend maintenant jusqu'à la base des montagnes voisines. — A dix heures et demie nous passâmes See-wan-chin , poste militaire avec quelques tours bien bâties dans un espace enclos. — J'ai appris que les bâtimens qui environnent les tours sont des casernes. — Nous entrâmes à l'heure du déjeuner , dans le district de Shan-tung. Dans cet endroit , nos haleurs se virent dépouillés , les soldats de l'es-

corte leur ayant enlevé leurs vêtements.—A onze heures nous atteignimes le Shi-tze-kho, ou la Rivière-Croisée. Là, le canal se divise en quatre bras. Le village de See-san, à quelques milles de l'endroit où cette jonction a lieu, est probablement situé sur le versant d'un coteau. La principale chaîne de montagnes, jusqu'à cet endroit, est presque parallèle au canal; mais ici elle semble être perpendiculaire à sa direction.—De deux heures à six, une chaussée en pierre formait le bord qui se trouvait à notre droite; aucune augmentation d'eau ne me parut nécessiter cette précaution. On dit que le fleuve Jaune submerge quelquefois ses bords au point de réunir ses eaux à celles du lac de Wee-chang-hoo. Peut-être est-ce ce motif qui a fait faire cette digue en pierre.—On travaillait à réparer les bords du canal. Les matériaux qu'on y employait, étaient de la terre et des tiges du kea-leang, dont on forme des claies retenues par des pieux. Le même usage est en pratique sur le fleuve Jaune. Des mandarins inspectaient les travaux. La terre était amenée de la rive opposée. Dans un ou deux endroits l'inondation avait détruit les piles des écluses.—Nous mouillâmes à Hang-chang-chuan, ayant fait dans la journée soixante-dix lis.

Le 2 octobre. La ville se prolonge le long de

la rivière, et renferme beaucoup de maisons bien bâties. Près de cet endroit, une longue rangée de piliers, au nombre de dix-huit, qui traverse le canal, en resserre les eaux, et donne au courant une rapidité assez grande pour rendre superflu le secours des haleurs. — Nos barques naviguent la poupe en avant, et on les manœuvre en arrêtant leur mouvement avec des ancres qu'on jette sur l'un ou l'autre bord du canal. Ceux-ci sont élevés, et sont couverts de coquillages et d'autres substances provenant du lit du canal. Il y avait, parmi ces substances, plusieurs masses de caillou d'Angleterre. — Une plaine cultivée s'étend à droite et à gauche jusqu'aux montagnes. — La majeure partie du terrain était en friche. — Nous remarquâmes qu'il y avait plus de sarrasin que d'autre blé. — Nous vîmes quelques champs de froment. — Les Chinois sont très-attentifs à nettoyer leurs terres; ils se servent à cet effet de herbes de différentes grandeurs; j'en ai vu une dont les dents étaient aussi minces et aussi rapprochées qu'un petit rateau de jardin.

A onze heures et demie, les barques, au lieu de passer sous l'écluse ordinaire, firent le tour d'une petite île, afin d'éviter la violence du courant, qui se fait sentir entre les piles, et dont il n'eût pas été possible d'éviter le choc; on en

agit de la même manière deux ou trois fois pendant cette journée. — La première écluse se nommait Leu-lu-cha. — Il y a un pic remarquable parmi les montagnes au sud-est, et au moyen duquel on pourrait facilement déterminer la direction du canal. — La chaîne occidentale est maintenant exactement connue ; notre direction est plus à l'est. — A une heure nous arrivâmes à l'endroit de la jonction de deux nouvelles rivières avec le canal ; nous en avons déjà vu une autre s'y jeter avant. — La rapidité irrégulière du courant, et la submersion presque totale des piliers, attestent assez la force des dernières inondations. — On nous assure que le vice-roi Puh se rend à la frontière, pour surveiller les opérations qui sont nécessaires. Nous continuâmes notre route jusqu'à onze heures du soir, et nous ancrâmes de ce côté-ci de Ta-ur-chuant. — Je présume que nous quittâmes vers le milieu du jour la province de Shan-tung. La partie méridionale de cette province a tellement souffert par l'inondation, qu'il est impossible de s'en former une idée exacte, d'après sa situation actuelle. Les villages, même ceux où l'inondation s'était le moins fait sentir, ont une chétive apparence, et leurs habitans un air de pauvreté et de misère. Cependant les soldats étaient robustes et

généralement plus grands que ceux que nous avions eus jusqu'alors.

Le 3 octobre. Lord Amherst reçut ce matin les adieux de Ho, le Poo-chin-tze de Shantung. Nos rapports ensemble, s'étaient bornés jusque-là à de petits présens et à des messages obligeans, et je m'attendais pour ainsi dire à ce qu'il n'y aurait pas de visite de congé. Ses manières étaient extrêmement agréables, et généralement plus conformes à nos notions sur la politesse, que celles de tous les autres Chinois que nous avons connus. Le Poo-chin-tze ne voulut pas accepter un présent de verroterie que lord Amherst était disposé à lui envoyer. La crainte de voir mal interpréter l'acceptation de ce présent le lui fit refuser.

Je dois convenir que tout ce que je vois, ne me porte pas à me ranger de l'avis de beaucoup d'auteurs sur l'immense population de la Chine. J'oserais presque assurer qu'elle n'est pas hors de proportion avec les terres cultivées, ce qui est fort au-dessous du nombre généralement admis.

Le Poo-chin-tze de l'une des subdivisions de la province, succède à Ho, pour tout ce qui regarde les besoins de l'ambassade. — Il se nomme Chen, qui veut dire *arrangement*; ce nom suit assez bien celui de Ho, qui signifie *concorde*.

Son prédécesseur en fit un grand éloge. Ho avait été, autant que pouvaient s'en rappeler quelques-uns d'entre nous, juge à Canton. Nous partîmes de Ta-ur-chuang peu après déjeuner, et nous ne voyageâmes que jusqu'à l'heure du dîner; nous mouillâmes alors vis-à-vis d'un très-gros village. Il y a, à une petite distance de Ta-urc-huang, un bras de rivière qui se jette dans le canal.

Le pays offre un aspect beaucoup plus agréable. On n'y voit plus aucune trace d'inondation, et il paraît bien cultivé à une très-grande distance. Le canal ne suit plus dans sa direction la chaîne de montagnes située à l'est. Vers midi, nous tournâmes l'extrémité de la chaîne occidentale. Un petit lac s'étend dans la direction du sud-est, près de notre mouillage. Le courant a été moins rapide, ce qui a rendu le secours des haleurs plus nécessaire. Nos petites embarcations marchent mieux que nos grandes; leurs rames suffisent pour les guider et accélérer leur mouvement; cependant nous ne faisons pas plus de trois milles à l'heure.

Le 4 octobre. Sur les sept heures, nous passâmes à l'endroit où le Shen-ja-kho se joint au canal: on peut dire que, comparative-ment, c'est une grande rivière. A une heure,

nous arrivâmes à Yow-wan , ville où il y a plusieurs maisons en brique bâties sur le bord sud-ouest du canal. Un petit ruisseau , qui coule auprès , se jette dans le canal. D'après le grand nombre de barques qui sont à l'ancre , je suis porté à croire que Yow-wan est la station accoutumée.—Le pays n'offre autre chose à la vue qu'un grand nombre de bouquets d'arbres.—Vers huit heures, nous passâmes vis-à-vis de Wen-ja-kho, où un ruisseau se joint au canal, sur lequel il y a un pont avec quelques piles en pierre. Près de là, on voit un temple appelé Koo-ling-miao, ayant à l'entrée un avant-mur en maçonnerie assez remarquable. Une troupe de soldats était rangée en bataille devant une belle avenue d'arbres ; le reflet de la lumière de leurs lanternes sur les eaux présentait un coup d'œil agréable. A en juger par l'affluence des spectateurs à une heure aussi avancée, cet endroit nous parut très-peuplé. Pendant la nuit, nous longeâmes le lac Loma, sur le côté sud-est du canal. Nous mouillâmes, après minuit, à la hauteur de Sho-ching-hien, située à environ trois lis dans les terres, sur la rive occidentale.

Le 5 octobre. Il n'y avait que peu de maisons près de notre mouillage. Nous en partîmes à sept heures, nous attendant, si nous

suivions la trace de la dernière ambassade, à faire une longue journée. Les levées de chaque côté du canal sont hautes. Celle du bord occidental est sans doute destinée à résister à tout débordement inattendu du fleuve Jaune, qui n'est qu'à quelques milles du canal. Quelques parties de territoire, sur la droite, étaient inondées.

Les égards que l'on témoigne à l'ambassadeur semblent augmenter à mesure que nous avançons au midi. J'ai déjà fait mention de deux mandarins qui se vêtirent de leur costume de cérémonie pour lui rendre visite. Hier un mandarin militaire, avec un bouton rouge, s'informa, auprès de M. Morrison, du cérémonial à observer envers son excellence, en remarquant qu'il ne faisait pas de génuflexion devant le vice-roi. Il parut très-satisfait lorsqu'il sut que tout le cérémonial se bornait à une salutation.

A onze heures et demie, nous passâmes devant Seao-quang-kho, petit poste militaire auprès duquel se trouve une écluse. Les bords du canal sont là d'une hauteur considérable, et le canal lui-même y est plus large. Dans un endroit, le bord s'en trouvait soutenu par des cordages passés autour de claies faites de tiges de kao-leang, et attachés à un pieu

fixé à terre. — A une petite distance du canal, sur le bord occidental, on voit un bras de rivière navigable que l'on peut prendre pour le fleuve Jaune qui coule dans la même direction, mais plus à l'ouest. — Le pays est bien cultivé, et a un air de prospérité : il n'a plus, en général, cet aspect sinistre des parties méridionales du Shang-tung.

Nous nous arrêtâmes tard dans la soirée à Tong, ou Chong-ching-chin. Toutes les barques commencèrent aussitôt à faire les préparatifs nécessaires pour célébrer la pleine lune d'automne. On plaça, selon la coutume, des provisions et du vin devant la divinité, et la libation ayant été faite, des petards et du papier brûlé terminèrent la cérémonie. Ces sacrifices sont suivis de festins, où les assistans se partagent les provisions restantes ; on fait aussi, dans ces occasions, une offrande à l'esprit malin. Je ne puis cependant remarquer aucune distinction dans l'objet de leur dévotion. — Deux soldats que nous vîmes retourner au corps-de-garde, vêtus d'uniformes garnis de nœuds en cuivre pour imiter une armure, nous firent présumer qu'on avait célébré à terre une cérémonie à la fois plus importante et plus compliquée. Ces soldats avaient des cuirasses d'acier ; leurs casques étaient aussi d'acier, ornés

de morceaux rapportés d'une couleur plus sombre, et de panaches de deux pieds de long, rouges et bruns; les rouges en crins, comme les bonnets des mandarins, et les derniers en fourrures; ils avaient pour armes des sabres, des carquois et des flèches : leur costume était à la fois brillant et martial. Choong-chin n'est qu'un village ayant de fortes digues de chaque côté.

Le 6 octobre. Les bords du canal sont d'une grande élévation; sa largeur est de deux cents pieds. A neuf heures, nous pouvions apercevoir à l'ouest le Hoang-ho, ou fleuve Jaune. Une rivière appelée la Rivière d'eau salée, coule sur la rive orientale du canal, dans une direction qui lui est à peu près parallèle.— A midi, nous arrivâmes vis-à-vis de Yan-tcha-yhuan, où la rivière de Hoang-ho, qui est située à l'ouest du canal, fait sa jonction avec lui. A deux heures, nous quittâmes notre mouillage pour traverser la rivière qui coule ici au nord-est; sa rapidité nous empêcha d'y parvenir directement. En nous approchant de la rive opposée à celle que nous venions de quitter, nous remontâmes le courant, qui se faisait sentir par une espèce de passage ou d'écluse formée par de forts appuis de kao-leang et de terre, le tout maintenu ensemble par des cordages attachés comme nous l'avons déjà dit.

Un nouveau câble de halage attaché à la proue et fixé à terre à un cabestan , fut mis en usage pour faire franchir ce passage à toutes nos barques. Ici le courant parcourt au moins cinq milles à l'heure : toutefois , près du bord , l'eau est stagnante , à moins qu'un léger courant ne s'y fasse sentir dans une direction opposée. En différens endroits , près des piliers , l'eau s'élève en tourbillons ; la pente est à peu près de deux pieds ; j'évalue la largeur du passage à travers le canal à deux tiers de mille , et celui du lac à un demi-mille. Nous remontâmes celui-ci , pendant l'espace de deux milles , jusqu'à Ma-tou , où nous jetâmes l'ancre. Il y a , près de cet endroit , un temple d'une belle apparence , en briques rouges , appelé Fung-shee-miao , et qui est dédié au dieu des vents. Les Chinois considèrent le passage du fleuve Jaune , comme un service dangereux : je conçois que , lorsque les différentes rivières qui se réunissent sur ce point sont encore gonflées par les pluies , cette crainte peut n'être pas sans fondement ; quant à nous , nous n'avions rien à appréhender.

Bien que la jonction du fleuve Jaune et du canal soit au-dessous de la description qu'en ont faite beaucoup de voyageurs , elle offre cependant , par l'étendue des eaux , et les travaux

qu'il a fallu faire pour contenir les différentes rivières qui se réunissent ici , et les faire tourner au profit de la navigation générale , un tableau intéressant. On a dit que la carte fournie par la dernière ambassade était fautive , quant à la position du fleuve et celle du lac , qui ne s'y trouvent pas assez éloignés l'un de l'autre. Autant que mes propres observations peuvent me mettre à même d'en juger , leur position , telle qu'elle est déterminée dans la carte qui accompagne la relation de l'ambassade hollandaise par Wanbraun , est suffisamment exacte ; la seule erreur que j'y aie remarquée , c'est qu'on n'a pas assez fait tourner le fleuve au sud , en sortant du canal. ●

Kwang ayant envoyé un message à lord Amherst pour lui proposer une entrevue le matin , à terre , son excellence lui manda en réponse qu'elle était prête à se trouver avec lui , si la conférence avait pour objet les intérêts de l'ambassade ; mais que la manière dont le Chin-chae manquait aux égards qu'ils se devaient mutuellement , en prenant toujours la place d'honneur quand sa seigneurie lui rendait visite , lui faisait un devoir d'éviter à l'avenir de semblables rencontres. Cette réponse donna lieu à une explication de la part de Kwang , qui assura n'avoir aucune prétention

de supériorité individuelle. Il dit qu'en prenant la première place en public, il était soumis à une nécessité pareille à celle qui obligeait lord Amherst à ne pas remplir la cérémonie du koutou, c'est-à-dire, l'ordre positif de son gouvernement. En proposant cette entrevue, son but était d'engager lord Amherst à rester à terre, dans une tente, pendant le passage de sa barque à travers l'écluse, parce que ce passage, vu la chute rapide de l'eau, n'était pas sans danger. Kwang représenta la réunion des différentes divisions de jonques sur le canal, pour laisser le passage libre à notre flottille, comme un témoignage de respect qu'on ne rendait pas au vice-roi. Il expliqua aussi l'irrégularité qu'on avait pu remarquer dans les salutations, en observant qu'on les omettait toujours dans les jours consacrés au deuil par le calendrier chinois. Quant à sa dignité temporaire, il observa qu'il avait refusé la visite de quelques-uns de ses amis intimes, parce qu'ils eussent été obligés de s'agenouiller en sa présence. Le Poo-ching-tze devait être présent à l'entrevue proposée. Lord Amherst, ayant trouvé cette explication satisfaisante, fit savoir à Kwang qu'il était disposé à le voir. Toutefois l'entrevue fut différée pour l'instant, parce que Kwang ob-

jecta l'obligation où il se trouvait de visiter un temple qui était à quelque distance.

Le 7 octobre. Nous partîmes de Ma-tou peu après huit heures, et, à cent toises du mouillage, nous tournâmes au sud en sortant du lac appelé le Tai-ping-ho, ayant le courant pour nous. Nous fîmes alors un circuit complet, et les barques s'approchèrent de la première écluse, appelée Tien-pa-cha. Il y a auprès un petit temple en avant duquel on avait dressé une tente, destinée à recevoir lord Amherst pendant le passage des embarcations. La petite langue de terre autour de laquelle coule cette dernière rivière, est entrecoupée de grandes levées; elle offre, dans l'une de ses parties, un bassin avec une belle écluse. Je ne pus me rendre compte quel pouvait être le but tant de cette écluse que des levées; je conjecture cependant qu'elles sont destinées à opposer une barrière à la chute soudaine des eaux du lac, et du fleuve Jaune. Si les matériaux qui ont servi à les établir proviennent (comme cela est très-présumable) du lit du canal, il a dû s'opérer de grands changemens sur la surface où il coule.

Après déjeuner, lord Amherst se rendit à terre. Il était à peine assis que Kwang et le poo-chin-tze, entrèrent dans la tente. Comme on était incertain de savoir s'ils voulaient s'as-

soir , lord Amherst fit particulièrement connaître à Kwang qu'il était disposé à lui céder la place d'honneur. Cette prévenance détermin aussitôt le Chin-chaë , qui prit la gauche des deux sièges du centre ; il fut suivi par le Poo-ching-tze , qui cherchait évidemment à s'emparer de la seconde place. Lord Amherst ayant montré la résolution de ne pas se soumettre à cette prétention, le Poo-ching-tze prétexta une affaire et se retira.

La chute des eaux, par l'écluse, n'a pas moins de trois pieds, et elles se précipitent avec assez de force pour inspirer quelques craintes. On est parvenu, au moyen de cordages et de cabestans fixés à terre, à rendre ce passage tout-à-fait sûr. Toutes les barques passèrent sans éprouver d'inconvénient. Les petites commencèrent, et les grandes, retenues par des cordages tournés autour de colonnes de pierre, les suivirent. Les blocs de pierre saillans qui soutiennent le tourniquet de l'écluse, sont de granit pur ; c'est le premier que j'aie vu. La seconde écluse est à un quart de mille de la première. — Il y a, près du village de Koo-kur, un grand temple, consistant en plusieurs bâtimens couverts en tuiles jaunes, qu'on dit érigé par la mère de l'empereur, ou qui lui est dédié ; il se nomme Ning-niang-miao.

A une petite distance de la première écluse,

nous en remarquâmes une autre qui paraissait nouvellement bâtie , et auprès de laquelle il y avait des levées; nous ne vîmes pas d'eau entre elles. — Il y a dans cette partie du canal, comme dans celle que nous avons vue hier, un si grand nombre de digues et de bras de rivières qui paraissent navigables, qu'il est extrêmement difficile de déterminer exactement leurs directions respectives. — On voit souvent des jonques à tous les points opposés de la boussole; ce qui, joint aux noms chinois et aux descriptions si différentes et si inexactes qu'on obtient, fait que, quelques facilités que l'on ait d'ailleurs, on ne peut guère se flatter de savoir quelque chose de satisfaisant. La perspective n'offre rien de frappant, et la population des villages n'est pas aussi considérable que j'étais porté à le croire.

Un retard plus long que celui auquel on s'attendait, ayant eu lieu entre la seconde et la troisième écluse, j'en profitai pour visiter le temple de Ning-niang, sur le bord opposé; et je puis dire que je fus bien dédommagé de ma peine. Quoique l'architecture et les ornemens ne diffèrent pas de ceux que nous avons déjà vus, le temple est en si bon état, qu'il m'a mis à même de me former une juste idée du mérite comparatif de ces édifices. Il est, selon la coutume, divisé en quatre cours, dont les

deux dernières sont destinées aux prêtres. La première renferme deux pavillons carrés ayant des toits richement décorés. Il y a sur les différens faites de petites figures d'animaux. La frise paraît être d'émail vert, et produit un effet très-agréable. Les tuiles sont d'un jaune clair. On voit dans ces pavillons de larges tables de marbre noir, placées perpendiculairement sur des piédestaux, et sur lesquels il y a des inscriptions (1). Des galeries de chaque côté renferment, comme cela a toujours eu lieu, des bustes de mandarins civils et militaires. A l'extrémité de cette cour, est une statue colossale du roi dragon. — Après avoir passé la première cour, nous entrâmes dans celle où se trouve la divinité qui représente la mère de l'empereur, et à laquelle le miao est dédié. Elle est assise, ayant deux suivantes debout près d'elle ; elle porte une longue robe, et elle a sur la tête une couronne ou large bonnet ; la statue est richement dorée. Les solives du plafond sont ornées de dragons dorés sur un fond bleu. Il y a, autour des voûtes du temple, des ornemens semblables à des lames et à des tridens. Un lustre composé de lanternes de corne et de grains de verre colorés, pend au centre ; deux

(1) Le Shee-Pee dont il a déjà été question.

grandes lanternes de corne sont placées de chaque côté de l'autel avec des écrans de métal poli, qui servent à augmenter l'éclat des lumières, lorsque tout est illuminé. Toutes les parties du comble sont richement sculptées et dorées, et entourées d'une frise entremêlée d'ornemens verts, rouges et noirs. Au milieu de la cour est placé un vaisseau de métal assez semblable à une ta ou pagode, où l'on brûle constamment de l'encens. La richesse des gongs, tambours et autres instrumens appartenans au temple, correspond à celle de l'édifice entier. Nous trouvâmes les prêtres très-bien disposés à en faire les honneurs; et ils parurent fort satisfaits de l'offre que nous leur fimes d'un dollar.

Nous mouillâmes, pour dîner, un peu au-dessous de la troisième écluse, où la chute des eaux n'est pas moins rapide qu'à la première. Quelques-uns d'entre nous qui, samedi, dans l'après-midi, avaient traversé directement le pays depuis le commencement du lac, reconnurent les nombreux tombeaux qui se trouvent près de cet endroit, comme ayant été le terme de leur promenade; ils estimaient n'en être pas à plus d'un mille, ce qui peut faire évaluer le circuit que fait le canal, et la difficulté qu'on a dû éprouver pour diriger le cours des eaux. Deux rivières ou bras de rivières qui coulent au-

tour de cet isthme, portent les noms de Hi-ho et Yun-ho. Après avoir passé vis-à-vis de deux villages, un de chaque côté, nous ancrâmes à environ un mille de Tsing-kiang-poo ; ce qui fait vingt lis depuis la première écluse. La tradition chinoise dit que le fleuve Jaune est irrésistible, et que, pour garantir la navigation intérieure, on est obligé de se prêter aux écarts de son cours impétueux. Selon le rapport des Chinois, le canal lui-même a été l'ouvrage de plusieurs siècles. Commencé dans les premières années de l'ère chrétienne, il n'a été terminé que sous la dynastie régnante ; son entretien exige constamment la plus active surveillance.

Le 8 octobre. Tsing-kiang-poo est une ville considérable sur les deux rives du fleuve. Nous entrâmes ici, par une écluse, dans ce que l'on peut regarder comme une continuation du canal, et qui prend le nom de Li-kho ou rivière intérieure ; elle coule à l'est. Il y a une écluse dans un petit angle au nord-ouest ; mais elle ne paraît pas conduire à une autre rivière.—La ville renferme plusieurs temples et de belles maisons, et la vue en est assez agréable. Au loin, on voyait un pont. Le nombre des mandarins attachés aux soins de l'ambassade, est beaucoup augmenté, ce qu'on peut raisonnablement attribuer à des dispositions

plus favorables de la part des autorités locales. Il y a, près de la ville, beaucoup d'eaux stagnantes avec de fortes digues.—La population, qui, pendant notre passage à travers la partie méridionale de la province de Shang-tung et le commentement de celle de Kiang-nan, avait perdu son air de surabondance, reprend ici son premier aspect; mais non pas au point que nous le croyions. Un mandarin militaire nous observa qu'en temps de paix la quantité de vivres devenait insuffisante, et que la guerre était absolument nécessaire pour maintenir la balance entre les ressources de l'empire et les consommateurs. Il est assez singulier de rencontrer un disciple de Malthus sur le canal impérial!

Quoique tout-à-fait plat, le pays entre Tsing-kiang-poo et Hwooeé-gan-foo n'est pas désagréable à l'œil, parce qu'il est bien cultivé, et en partie boisé.—Le courant est en notre faveur; mais, comme le vent nous est contraire, nous n'avancions que lentement. Les grandes barques ont été amarrées ensemble, et on les hâle par le côté. A midi, nous passâmes vis-à-vis d'un édifice ayant par-devant un portique en bois; on nous dit que c'était la demeure et les bureaux du Chin-chae (commissaire impérial) chargé de la perception des droits de douane.

Nous entrâmes ici dans le district de Hwooe-gan-foo.—Le cours du canal, depuis la dernière écluse jusqu'à Khoo-choo-ya, le principal faubourg de Hwooe-gan-foo, est presque en ligne droite; on dit que ces villages se touchent. Nous remarquâmes, en différens endroits, une triple muraille. La ville est bâtie sur le bord oriental, et occupe un grand espace où l'on voit des jardins et des terres cultivées. Il y a, en dedans du premier mur, soit un fossé ou un marais. La tour qui se trouve sur l'une des portes est si solidement construite, qu'on pourrait y placer de l'artillerie: c'est la première que j'aie vu où cela soit praticable. Une foule de spectateurs donnait une idée avantageuse de la population, qui est égale, si elle n'est pas supérieure à celle de Tien-sing.—La pagode de Hwooe-gan-foo, que nous aperçûmes d'abord sur notre droite, a cinq étages, et est très-inférieure, vue extérieurement, soit à celle de Lin-tsin-chow, ou Tong-chow; sa base est hors de proportion avec son élévation.—Nous passâmes auprès de quelques barques à sel d'une construction différente de celles que nous avons déjà vues. Leur poupe est moins élevée; et elles me parurent, en général, plutôt destinées au transport des marchandises, qu'à conduire des passagers.—Le plus grand

chantier de construction que j'aie été à même de voir, se trouve dans le voisinage de cette ville ; on y construisait plusieurs barques.—La levée de gauche est haute, et offre une bonne et large route.—On trouve des postes militaires à des distances beaucoup plus rapprochées ; mais ils sont bâtis en très-médiocres matériaux ; quelques-uns ont un observatoire en bois. Des marais règnent des deux côtés du canal, sur une assez longue étendue. A en juger à vue d'œil, je crois que le canal est très-au-dessus du bord oriental. Il me semble que, dans une inondation subite, les faubourgs de Hwooe-gan-foo, sinon la ville, courraient risque d'être submergés.

Kwang est devenu très-prévenant. Il a cru à propos de faire faire des excuses de ce que l'on a manqué de py-loos à notre mouillage de hier au soir ; ce qui n'est arrivé que parce que le vent ne nous a pas permis d'atteindre notre destination, qui était à quarante lis plus loin. Il y a quatre-vingts lis de Hwoee-gang-foo à Pao-ying-hien.

Le 9 octobre. L'aspect du pays est toujours le même. —Vers déjeuner, nous arrivâmes à Pao-ying-hien, ville murée, sur notre gauche ; elle est d'une très-grande étendue ; mais les temples et les édifices publics me parurent an-

ciens et en mauvais état. — Le canal était au niveau de quelques maisons, sans présenter cependant autant de danger qu'à Hwoee-gang-foo. On voit d'ici un canal qui porte différents noms. La première partie s'appelle Pa-ying-hoo, la seconde Ne-quang-hoo, et la dernière Kou-yoo-hoo.—A neuf heures, nous passâmes sous une double écluse, par où les eaux du canal se jettent dans le lac.—Sur la rive droite, nous vîmes, pour la première fois depuis notre départ de Tung-koo, une étendue de terre inculte, couverte de joncs et de ronces. Je dois convenir que mes regards se portèrent avec plaisir sur ce petit espace, encore dans son état primitif; car, de nos jours, pour me servir d'une expression irlandaise, on ne laisse rien en repos.—A une heure, nous passâmes devant le village de Fan-shwuy. On y voit quelques rivières près du canal, qui, dans cet endroit, est étroit; les bords en sont élevés, et, dans différentes parties, revêtus en pierres.—Nous dinâmes au village de Shou-kwuy; le lac prend ici le nom de Pe-kwang-hoo.

Un peu avant dîner, nous eûmes occasion de voir les oiseaux pêcheurs appelés yu-ying, poisson vautour, ou yu-ye, oiseau poisson. On en place plusieurs sur des perches dans chaque bateau, et on les met à l'eau avec d'autres

perches ; ils plongent aussitôt pour attraper le poisson, et sont dressés à le rapporter au bateau. J'en remarquai un auquel on avait mis un collier roide pour l'empêcher d'avaler sa proie. Ils paraissent habitués à plonger dès qu'on pose dans l'eau la perche qui les porte ; ils sont de la grosseur du canard de Moscovie, et ressemblent au boubie, surtout par le bec.— Tard dans la nuit. — Ici le bord du canal est soutenu par de fortes solives. Pendant la route d'aujourd'hui, les corps-de-garde nous ont paru mieux disposés pour la commodité de ceux qui les habitent.— Nous voyageâmes toute la nuit, et nous passâmes vis-à-vis de Kou-yoo. Le bord du canal vers le lac, même lorsqu'il est très-large, continue d'être inculte.— Ceux d'entre nous qui étaient éveillés, remarquèrent une pagode et d'autres édifices à Kou-yoo.

Le 10 octobre. Le lac est toujours à notre droite.—Après déjeuner, nous ne vîmes presque plus d'autre terre que les bords du canal ; tout est couvert d'eau. Les revêtemens en pierre sont encore fréquens.— A midi, nous arrivâmes à Shou-poo, long village isolé dont une partie des maisons, blanchies et à cheminées, rappelèrent à notre souvenir quelques villes d'Europe. Les bords du canal sont élevés, parce qu'il est exposé à des éboulemens de pierres. A trois heures,

nous passâmes vis-à-vis de Wy-ya-poo, à vingt lis de Yang-choo-foo, vers laquelle nous tournons tous nos regards, comme un lieu de séjour, et où nous pourrions jouir de la facilité de faire des achats.—Près de Shoo-poo, nous passâmes auprès d'un long pont de bois, qui est bâti sur trois rivières tributaires du Yangtse-kiang.—Pendant le diner, nous vîmes un pont de pierre à notre droite.

Nous arrivâmes à sept heures au faubourg de Yang-choo-foo; et fûmes très-contrariés en apprenant par nos bateliers, que l'intention de Kwang-ta-jin était de nous faire aller à vingt lis au-delà de cette ville, où de nouvelles barques nous attendaient : l'obscurité nous empêcha de voir la ville. Nous fûmes près d'une heure à longer la muraille qui fait face au canal, laquelle ne nous parut pas très-haute : les seuls bâtimens qu'on pouvait apercevoir à cette heure, sont la maison du hoppo, ou receveur des douanes, et un édifice élevé sur de nombreuses colonnes illuminées d'une manière brillante; il s'y trouvait quelques py-loos, mais on les distinguait à peine. Les maisons du faubourg sont à deux étages et à cheminées. On en voit un grand nombre construites de cette manière, dans la partie de la province où nous sommes. Le canal me parut faire le tour de la

ville, qui se trouve presque sur une île.—Sur le bord opposé est la tour, ou pagode de Yang-cho-foo, à sept étages, et à peu près dans les mêmes dimensions que celle de Lin-tsin. Au-delà de cette tour, le canal s'élargit considérablement.

Le 11 octobre. Après avoir voyagé pour ainsi dire toute la nuit, nous mouillâmes à Kao-ming-sze, vis-à-vis d'un temple et d'une tour qui sont sous la protection spéciale de l'empereur. On y entretient deux cents prêtres, et il en coûte annuellement dix mille dollars au trésor impérial. Le temple est dédié à Fo, dont on avait trois statues colossales assises, représentant ce dieu au moment de la manifestation. Le Fo actuel est au centre; il est coiffé d'un turban, tandis que les deux autres ont une espèce de couronne. Il y a, en avant de la statue, une table portant pour inscription une prière pour le bonheur éternel de l'empereur. Ce temple est bâti sur le même plan que celui de Niu-niang-miao; mais il est dans de plus grandes dimensions, et est moins bien entretenu. Nous fûmes très-obligamment reçus par le grand prêtre, dont la robe de soie, le bonnet et le rosaire, nous rappelèrent le costume des prêtres catholiques. Accroupi sur une chaise, il me parut très-ressemblant, en petit, à la statue du dieu qu'il

adore. On nous servit des rafraîchissemens parmi lesquels nous ne vîmes rien de remarquable, si ce n'est des boules jaunes renfermant des fruits confits, auxquels on attribue une vertu particulière lorsqu'ils sont donnés par l'un des prêtres.

Ce temple est très-ancien, et a, jusqu'à présent, reçu de constantes largesses de la dynastie régnante (1). Les degrés des divers temples sont d'une espèce de marbre commun. On nous montra une petite statue représentant un vieillard d'un extérieur grêle, qu'on nous dit être le Fo de l'occident, après sa réclusion dans les montagnes; cette statue porte des signes évidens de son analogie avec l'Inde. Les appartemens des prêtres sont propres et commodes. -- Malgré toutes les craintes qu'ils manifestèrent sur notre sûreté, nous montâmes dans la tour. Elle a sept étages; les dimensions en sont désagréables à l'œil, sa hauteur n'étant pas proportionnée à sa base; chaque côté a trente pieds

(1) Comme il n'existe pas en Chine d'établissmens religieux entretenus aux frais de l'état, on pourvoit à l'entretien des temples et des prêtres par des contributions levées sur les diverses sectes. On peut attribuer à la diminution des revenus provenant des conversions au christianisme, la cause de la haine invétérée des hoshungs contre les missionnaires.

d'élévation. Tout le danger que nous avons pu courir en y montant, a été grandement compensé par la perspective dont nous avons joui ; elle peut être considérée comme pouvant servir à donner une idée des beautés qu'offre la Chine. Le pays, quoique en partie arrosé par un grand nombre de rivières et de canaux, offrait cependant les marques d'une surabondante végétation. Les regards embrassaient, sur des points différens, les prairies entrecoupées de bois et de bouquets d'arbres, le canal, ses diverses branches, le Yang-tse-kiang adossé à une chaîne de montagnes pittoresques, trois pagodes dans des positions remarquables, l'une sur la montagne de Yang-choo, l'autre sur le rocher de Kin-shan qui s'élève au milieu du fleuve, et le jardin distribué à la manière chinoise et orné de rochers artificiels. Des barques avec leurs actifs habitans, des pavillons de différentes couleurs, et une nombreuse population vivaient encore le tableau que nous avions sous les yeux.

Dans l'après-midi, lord Amherst reçut une visite de Kwang. Il voulait s'assurer du moment où nous aurions terminé notre changement de barques, et tâcher de nous faire partir demain ; toutefois il se vit obligé d'abandonner ce dernier projet. Quelques observations faites

sur son changement de bonnet , lui fournirent l'occasion de nous donner une haute idée de sa dignité comme Chin-chaë. Il nous apprit qu'avant son arrivée à Yang-choo-foo , tous les mandarins de cette ville avaient mis leurs bonnets d'hiver ; mais qu'aussitôt qu'ils se furent aperçus qu'il portait encore son bonnet d'été , ils avaient repris les leurs. En nous faisant cette observation , il s'empressa , par forme de politesse , de mettre son bonnet d'hiver. Il paraît que le moment de changer de bonnet dans chaque district , est fixé par le personnage le plus élevé en dignité. A Pékin c'est l'empereur , et dans toute l'étendue de l'empire, ce sont ses représentans.

M. Morrison chercha à obtenir quelques renseignemens sur les Juifs de Honan , d'un mahométan , la seule personne qu'il eût encore rencontrée qui sût quelque chose de leur existence. Mais ses connaissances étaient si bornées, qu'il ne put savoir que peu de chose sur leur condition actuelle. Leur nombre était bien diminué. Le père Jozane les représente, en 1704, comme rendant au temple de Confucius, aux tombeaux de leurs ancêtres , et à la table de l'empereur , les honneurs d'usage. Leurs livres n'allaient pas plus loin que le Pentateuque ; ils connaissaient cependant les noms de David , de Salomon ,

d'Ézéchiel, et de Jésus fils de Sirach. Leur entrée en Chine date de deux cents ans avant l'ère chrétienne.

Le 12 octobre. J'ai été voir près de notre mouillage un temple qui est contigu à une petite fontaine où l'on voit des poissons sacrés. On dit que cette eau est infestée de l'esprit malin; et il est présumable que, quelles que soient les donations que le temple reçoit, il en est redevable à la crédulité du peuple du voisinage sur ce point. Les prêtres offrirent de nous vendre un petit livret contenant l'explication de certains termes religieux. Quelques-uns d'entre nous crurent remarquer que la contenance de ces prêtres peignait la bêtise; elle me parut à moi être l'effet du sentiment intérieur qu'ils ont d'appartenir à une profession avilie (1).

Dans l'une de mes courses, à travers les champs de riz, je suis entré chez un meunier dont le moulin avait attiré mon attention. Celui-ci n'était autre chose qu'un moulin à écosser: les meules étaient placées obliquement, et leurs

(1) Les prêtres sont tirés des dernières classes du peuple; et il est presque impossible d'imaginer un corps plus avili, et qui mérite plus, on peut le dire, son avilissement. L'indifférence des Chinois pour toutes les bienséances de la religion, en opposition avec la multitude de leurs temples et de leurs idoles, fournit un trait de leur caractère national.

surfaces dentées ; celle de dessus était cylindrique. Il y avait une roue pour nettoyer le grain , et quelques éventails pour le vanner. Le meunier insista pour que je busse du thé avec lui ; il avait dans ses manières l'honnête cordialité des fermiers anglais. A mon retour aux barques, je m'arrêtai à l'une des digues pour regarder un homme , occupé dans un panier d'osier , à cueillir des graines de lis d'eau , que les Chinois mangent indistinctement crues ou cuites. Ses mains lui servaient de pagaies ; et , comme le panier avait à peu près la forme d'une jonque , il avançait assez vite dans l'eau.

L'emploi de machines , pour l'irrigation des rizières , est généralement en usage dans ces contrées. Elles sont d'une construction simple et remplissent assez bien leur objet (1).

Le 13 octobre. Malgré la présence de vingt soldats et les cris que l'on fit sur ce que deux d'entre nous étaient allés jusqu'au Paolin-tze-

(1) L'auteur donne de l'une de ces machines une description qui a pu lui paraître suffisante , parce qu'il l'a vue ; mais , comme cette description pourrait ne pas être aussi intelligible pour beaucoup de personnes , à moins d'être accompagnée d'un dessin , nous avons cru devoir la supprimer , en renvoyant le lecteur à ce que M. de Guignes dit à ce sujet dans son Voyage en Chine. (*Note du traducteur.*)

miao, sur la route de Yang-choo-foo, je parvins aussi à visiter ce temple. Il fallut un peu agir de ruse pour cacher mon intention, et j'y réussis en faisant différentes marches et contremarches dans les rizières. De cette manière, il leur fut impossible de savoir, à mon départ, la route que je suivrais dans mon excursion. Le temple est en bon état, et a un grand monastère qui en dépend. Les prêtres nous firent voir avec empressement tout l'édifice. A en juger par la grandeur de la salle à manger, et les ustensiles de cuisine, je suppose que leur nombre est considérable. Les idoles sont d'une proportion plus colossale que toutes celles que j'ai encore vues. On ne remarque pas ici de différence dans la coiffure des trois foos. Je vis dans un temple intérieur la statue d'un vieillard d'un extérieur chétif, et que mes conducteurs me dirent représenter un individu de leur ordre, qui avait été canonisé. Près de l'entrée, on voyait un bosquet de bambous. Je serais porté à croire, après avoir déjà vu de ces bosquets près des temples, qu'on y attache quelque caractère sacré.

On emploie les femmes à faire la récolte, et surtout à cueillir le riz.—La petite ville qui se trouve à la proximité de notre mouillage consiste principalement en maisons d'agrément,

qui sont maintenant remplies de curieux de Yang-choo, attirés par le séjour d'animaux sauvages et de leurs conducteurs. Il circule le bruit d'un édit additionnel par lequel l'empereur manifeste son intention de traiter l'ambassade, à son retour, avec tous les égards et toute l'attention possibles. Le gouverneur de la ville, qui a présidé à la translation des barques, a été singulièrement obligeant et attentif; il s'est même montré disposé à faire fournir des chevaux, et à faciliter toute excursion que nous eussions désiré faire. Mais la jalouse inflexibilité de Kwang, déguisée sous l'apparence de l'intérêt qu'il prenait à notre sûreté, rendit inutile toute sa bonne volonté.

Le 14 octobre. Nous partîmes de Koa-ming-tze pendant la nuit, et nous nous dirigeâmes au sud. Le vent était très-fort, et les barques naviguaient laborieusement; elles ont plus la forme de navires que celles que nous quittons, en ce qu'elles sont moins larges et moins surchargées d'œuvres mortes; la distribution en deux chambres est presque la même; elles sont à deux mâts; leurs voiles sont d'une grande longueur relativement à leur largeur.

Nous fîmes d'abord halte vis-à-vis des jardins de Woo-yuen, qu'après quelque hésita-

tion de la part des mandarins, nous eûmes ensuite la liberté de parcourir. Quoique très-négligés, ils nous parurent intéressans, en ce qu'ils nous donnaient une idée de l'art du jardinage chez les Chinois. Il est certain qu'ils imitent parfaitement la nature, et que leurs masses de rochers ne prêtent pas au ridicule comme quelques ruines modernes d'Angleterre : elles ne sont, à la vérité, que des copies ; mais elles sont faites sur une si grande échelle, qu'elles peuvent rivaliser avec l'original. Les bâtimens sont disséminés sur le terrain sans intention de leur faire produire un effet indépendant de la disposition générale ; le but qu'on semble avoir eu, est de faire naître l'envie de parcourir l'enceinte, qui est disposée de manière à paraître beaucoup plus étendue qu'elle ne l'est en effet. Les allées ont dû occasioner de grands travaux : en plusieurs endroits, on les dirait faites en mosaïque. Ces jardins étaient la retraite favorite de Kien-lang, dont on nous montra la salle à manger et le cabinet d'étude. Il y a dans celui-ci une dalle de marbre noir, où est gravé un poëme composé par sa majesté, à la louange du jardin. Les arbres sont, pour la plupart, des oliviers odoriférans et des platanes.

Nous continuâmes notre route, après déjeuner, jusqu'à ce que nous eûmes atteint Kwa-

choo , où nous mouillâmes , vu l'impossibilité où l'on était de naviguer sur le Yang-tse-kiang , jusqu'à ce que le vent devint plus favorable. Un objet qui fixe particulièrement l'attention dans le voisinage est le Kin-shan , ou montagne d'Or , qui est au milieu du fleuve. L'île renferme une pagode et d'autres édifices ; sa position , à l'entrée de la baie où est située la ville de Ching-kiang-shien , la rend encore plus remarquable. Nous vîmes , sur une montagne voisine , quelques temples ou bâtimens qu'on nous dit être des quartiers de soldats tartares. Des chaînes de montagnes de granit se prolongent depuis le fond de la baie , presque aussi loin que la vue peut s'étendre. Le Yang-tze-kiang surpasse aussi le fleuve Jaune par l'étendue de son cours. Il y a un rocher pittoresque près de Kin-shan , qu'on nomme le Yan-shan , ou montagne d'Argent. L'absurde défiance , et les dispositions peu obligeantes du Chin-chae , ne nous ont pas permis de faire d'excursions ; mais les lieux que nous eussions désiré voir étaient trop près de nous pour qu'il lui fût possible de nous priver de la vue délicieuse qu'ils offrent. La distance du bord du canal à l'île n'est pas de plus d'un demi-mille. Le Yang-tze-kiang a deux bras navigables qui le rejoignent à Nankin. La route de Soo-choo-foo se

dirige probablement à travers les montagnes qui forment la baie.

J'ai été surpris, dans une promenade que j'ai faite aujourd'hui, dans les faubourgs, de la grandeur de la ville, que j'avais crue, à en juger d'après l'état de ses murailles, et l'air général de tristesse qu'on remarque du côté opposé, presque entièrement abandonnée.

Le 15 octobre. Aujourd'hui j'ai traversé le canal, et j'ai fait une longue excursion dans les champs, au grand déplaisir des soldats qui me suivaient. Nous cherchâmes en vain à persuader à quelques mandarins qui se trouvaient à un poste militaire sur le bord du Yang-tze-kiang, de nous procurer un bateau pour passer dans l'île; leurs ordres étaient trop positifs, et notre demande excita même tant de soupçons, que l'un d'eux se détermina à nous suivre pendant le reste de notre promenade.

La continuation du vent contraire a réveillé la dévotion des Chinois; ils se sont empressés de faire des sacrifices propitiatoires dans le temple de la divinité qui préside aux vents et à la mer, près de notre mouillage; cette divinité a fréquemment dans la main quelque chose de semblable à une jonque. La mythologie chinoise dépend tellement des localités, qu'il n'est pas facile de classer les différents objets du culte.

en un système général qui les réunit tous. Ils ont importé de l'Inde la métempsycose avec les termes sanscrits, sans cependant, je crois, avoir compris leur signification, ni les principes de cette croyance.

Le 16 octobre. En traversant le bras du canal, près du pont qui est au-dessus de notre mouillage, je suis entré dans l'intérieur de la ville de Kwa-choo, qui contient plusieurs rues très-populeuses et garnies de nombreuses boutiques. La ville est coupée et presque séparée, dans l'emplacement qu'elle occupe, par un canal qui passe sous ses murs, sur lesquels on a construit plusieurs ponts d'une seule arche : ceux-ci, à l'exception d'un seul, sont de pierre ; les côtés de quelques-uns étaient ornés de sculptures passables.—Kwa-choo a tout l'air d'avoir été une ville importante, et elle intéresse encore beaucoup aujourd'hui, en ce qu'elle offre un mélange singulier d'une tristesse générale et d'une extrême activité. Une grande partie du terrain, en dedans des murs, est couverte de tombeaux. Le voisinage de cette ville est remarquable aussi par le grand nombre de lieux de sépulture ornés de berceaux de l'arbor vitæ (*thuja orientalis*), qu'on y voit. Nous fûmes particulièrement frappés, dans la ville, de la bonne complexion des

femmes , et du rapport qu'elle a avec nos idées sur la beauté : toutefois , nous n'avons pu jeter sur elles que des regards très-fugitifs , par l'activité que mettent les soldats à exécuter le décret impérial qui ordonne de les soustraire aux regards des étrangers.

Les fréquentes allusions faites par les mandarins dans leurs entretiens avec M. Morrison , l'édit favorable que l'empereur a dernièrement rendu relativement au traitement de l'ambassade , et leurs expressions unanimes de regrets sur son renvoi inopiné de Yuen-min-yuen , ont suggéré à lord Amherst l'idée de s'adresser à l'empereur , tant pour renouer les communications directes avec le gouvernement chinois , que pour faire l'offre des présens qui nous restent. D'après mon avis , cette mesure peut être hasardée. C'est la violence capricieuse de l'empereur qui a produit notre renvoi , peut-être d'après un méentendu ; le moment de la réflexion est venu et a donné lieu à un rapport sur l'événement , rapport qui a également disculpé l'empereur et l'ambassadeur ; ceci a été suivi d'édits qui ordonnent d'observer envers l'ambassade , dans son passage à travers les diverses provinces de l'empire , les lois de l'hospitalité. Toutefois aucun de ces documens ne nous a été communiqué. Il n'y a pas eu la moindre

explication sur les procédés qu'on a eus avec l'ambassade, et moins encore d'apologie faite sur la conduite tenue envers l'ambassadeur. Je demanderai donc si l'adresse en question est faite dans l'intention de s'excuser sur les suites d'un secret ressentiment de la part de l'empereur ? Je suis porté à mettre en doute l'existence d'un pareil sentiment ; mais, même en l'admettant, je n'en considère pas moins la mesure proposée comme impolitique, en ce qu'elle est tout-à-fait incompatible avec les prétentions qu'on a émises, et par son caractère de soumission, mal calculé pour produire l'effet désiré sur l'ignoble arrogance du plus capricieux despotisme. Ou bien l'adresse serait-elle destinée à encourager les dispositions qu'on a à réparer le mal commis ? De notre part, cette disposition s'est manifestée par le silence, qui, tant qu'on l'a vu exempt de ressentiment, a pu entretenir les appréhensions du gouvernement chinois, sur le mécontentement qu'éprouverait celui d'Angleterre en apprenant le renvoi d'une ambassade d'étiquette ; qu'on fasse disparaître les appréhensions, et la disposition à faire une réparation cessera probablement. Le consentement d'échanger quelques présents à Tong-Choo, suffisait, je crois, pour cimenter une réconciliation ; une démarche de plus au-

près d'âmes ignobles, aurait pu être prise pour une basse soumission, sinon pour de la crainte. Si on ne faisait aucune attention à l'adresse, ou si on rejetait l'offre des présens, alors le motif d'un honorable silence causé par des injures non provoquées, serait détruit, le regret de l'empereur sur sa conduite disparaîtrait, et on aurait un exemple de la facilité avec laquelle on satisfait les Anglais, après avoir manqué de la manière la plus ouverte à leur nation dans la personne de l'ambassadeur de leur souverain.

Le 17 octobre. Le vent continue à être contraire, et nous sommes obligés de rester ici, non pas autant contre notre gré que contre celui de Kwang. S'il est vrai que le vice-roi nous attende de l'autre côté, sa patience doit être presque à bout. J'ai fait une nouvelle excursion dans la ville, mais je n'ai pu me fixer sur l'achat d'aucun article qui puisse me la rappeler par la suite.

Wang, le principal mandarin militaire de service auprès de l'ambassade, ayant entendu dire que lord Amherst désirait voir exercer les archers chinois, en fit sortir quelques-uns pour les inspecter. Ils tirent parfaitement au but, à la hauteur d'un homme, et manient leurs flèches et leurs carquois avec beaucoup de gravité et de

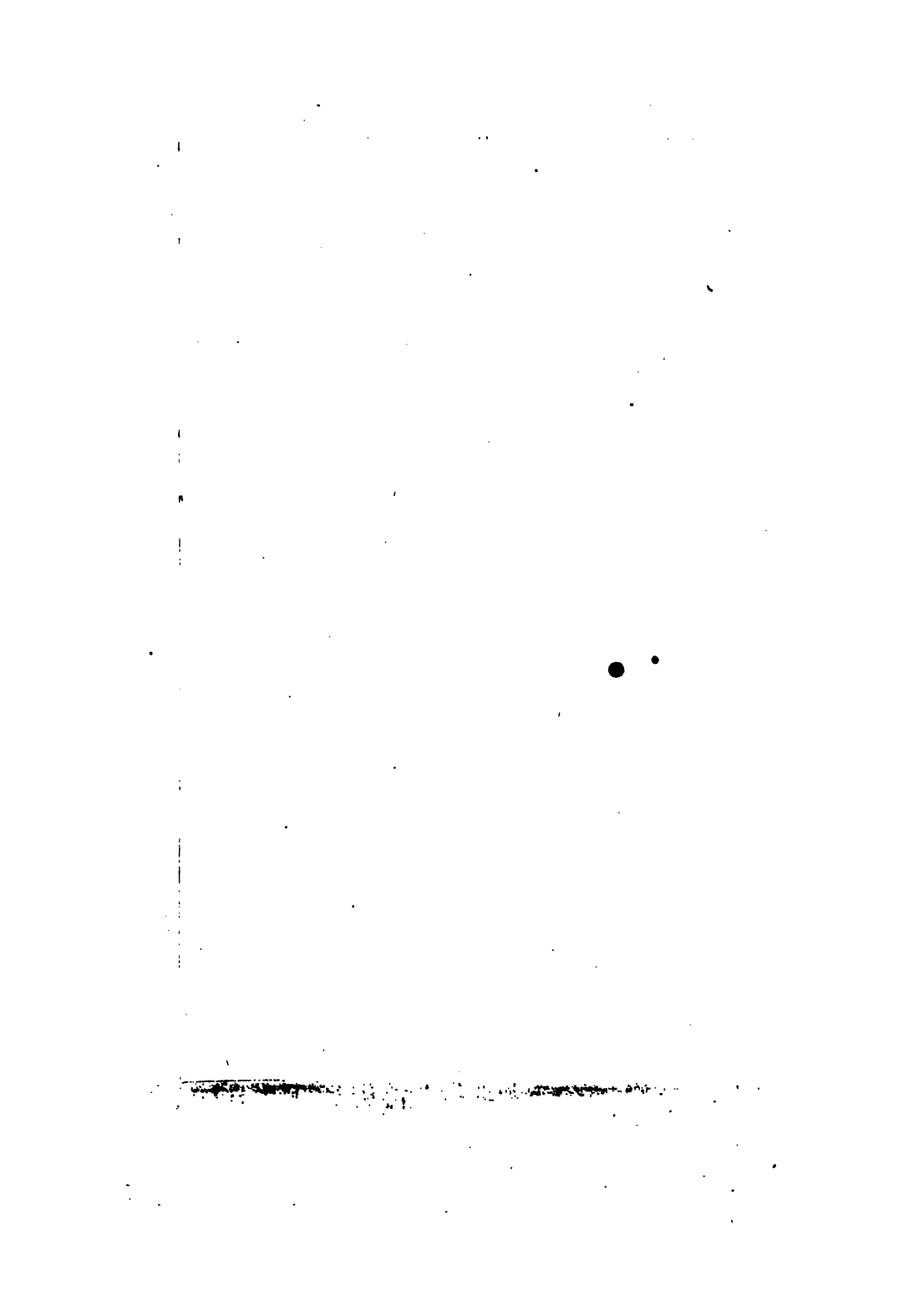
cérémonie. Cet exercice fut suivi de celui du mousquet. Quelques hommes armés de cette manière firent un feu de file en tournant autour d'un autre, qui leur servait comme de pivot. Leurs évolutions ressemblaient à celles des troupes légères, et n'étaient pas mal exécutées ; ils chargeaient et tiraient avec plus de célérité qu'on n'aurait été porté à leur en supposer, d'après leur extérieur. Toutes ces évolutions eurent lieu au son du tambour. Il est assez ordinaire, dans les postes militaires, de voir les rangs marqués à la craie, afin de conserver les distances.

Nos rapports avec les mandarins, surtout depuis que nous pouvons leur faire des présens, sont devenus très-fréquens. Tous, excepté le principal, n'hésitent pas à accepter ce qu'on veut bien leur offrir, ce qui n'est pas une petite satisfaction pour des gens dans notre position. Des plaintes ont été portées, peut-être sans beaucoup de fondement, au sujet d'une dispute insignifiante qui a eu lieu entre un homme de la suite de l'ambassade et un Chinois. Cette altercation amena quelques discussions entre Wang et le trésorier. Celui-ci alléguait entre autres griefs, que les soldats qui nous accompagnent dans nos excursions, provoquent fréquemment les mauvaises dispositions des habitans à notre égard.—Pour en revenir à l'adresse

qu'on se propose de faire à l'empereur, j'ai omis de dire que l'on a eu la nouvelle d'une communication projetée par la cour, lors de notre arrivée à Canton. Si cela est effectivement, il est certain qu'une adresse, quelle qu'elle fût, serait prématurée dans ce moment.

Le 18 octobre. Nous n'avons pu que nous promener autour de la ville, la jalousie chinoise nous en ayant interdit l'entrée. Les gardes ont été augmentées partout, sans doute par suite de la dispute d'hier. La perspective des environs, en tirant vers le Yang-tze-kiang, est pittoresque. Kwa-cho est bâtie sur une île d'où j'ai appris qu'elle tire son nom; la circonférence des murs est de quatre à six mille; dans quelques livres chinois elle est qualifiée du nom de Foo.—J'ai remarqué dans mes promenades plusieurs prêtres portant des toques noires. Il y a certainement une ressemblance frappante entre le costume des prêtres de ce pays et celui des prêtres catholiques.





 CHAPITRE VI.

L'ambassade entre dans le Yang-tse-kiang. — Édit adressé au vice-roi de Kiang-nan. — Observations. — Entrevue du vice-roi Puh et de Kwang-ta-jin. — Mouillage près de Nankin. — Excursion dans la partie inhabitée de cette ville. — Sa description. — Tour de porcelaine. — Réflexions. — L'ambassade poursuit sa route. — Woo-hoo-hien. — Retard à Ta-tung. — L'arbrisseau à thé. — Arrivée à Gan-kieng-foo. — Seou-kho-shan, ou la colline du Petit-Orphelin. — Lac de Po-yang. — Nan-kang-foo. — Retard. — Excursions aux montagnes de Lee-sha. — Leur composition. — Collège de Choo-foo-tze. — Sortie du lac de Po-yang. — Woo-shin. — Nang-chang-foo. — Changement de barques. — Description de la ville. — Examen de mandarins militaires. — Jour de naissance de l'empereur. — Départ de Nang-chang-foo. — Continuation du voyage. — Kan-choo-foo. — Sa description. — Salle des négocians. — Paou-ta. — Temple de Confucius et de Quang-foo-tze. — Machine pour exprimer le suif. — Roues d'eau. — Machine à sucre. — Arrivée à Nan-kang-foo.

LE 19 octobre. Nous laissâmes notre mouillage au point du jour, quoique le vent fût encore contraire. — On parvint, à force de perches et d'avirons, à faire doubler la pointe aux em-

barcations, et à nous lancer dans le Yang-tse-kyang. — Sur les neuf heures, nous vîmes une île, et nous longeâmes la rive gauche couverte de hauts joncs. — A midi, nous trouvâmes la rivière divisée en deux bras ; nous suivîmes le plus petit, appelé Quang-je-kyang. — Il y a sur le bord du fleuve un village nommé aussi Quang-jee. — A cinq heures, nous aperçûmes la tour de I-tching-shien. — Nous passâmes auprès de quelques jonques d'une construction particulière ; la poupe a trente pieds d'élévation, et la proue vingt ; des échelles étaient disposées pour faciliter les manœuvres de l'équipage. On emploie ces navires au transport du sel ; et la grande élévation de la poupe semble avoir pour but de tenir le sel au-dessus de la flottaison, comme celle de la proue, d'aider les matelots à manier leurs perches. La chaîne de montagnes dont il a déjà été question, suit le cours de la rivière au midi, ou sur la rive droite. Notre direction générale a été aujourd'hui à l'ouest-sud-ouest.

J'ai oublié de faire remarquer, en rapportant quelques discussions qui ont eu lieu entre Wang et notre trésorier, au sujet d'une dispute survenue entre l'un des gens attachés à l'ambassade et un Chinois, qu'on a fréquemment à se plaindre des soldats qui nous escor-

tent. Je les ai vus moi-même, dans plus d'une occasion, profiter de la position où ils se trouvaient, pour piller les paysans.

Le 20 octobre. Nous jetâmes l'ancre à huit heures, hier au soir, et nous nous dirigeâmes, au jour, le long du faubourg de I-tching-shien, qui renferme des maisons solidement construites et blanchies à la chaux, ayant toujours la longue île à notre gauche. Il y a dans cette île, vis-à-vis de la ville, quelques jardins très-spacieux appartenans à un riche marchand de sel.

A neuf heures et demie, nous vîmes, à notre gauche, un canal ou bras de rivière, appelé Cha-kho; et, peu à près, nous mouillâmes près d'une île située à l'extrémité de la grande. Nous apprîmes là, que nous y resterions jusqu'à ce que le vent devint favorable; de sorte que notre déplacement n'est qu'un effort désespéré que l'on a fait pour libérer les restes de Kwachoo d'entre les mains d'hôtes aussi importuns. La journée d'hier a été de seize milles, et très-pénible pour les équipages et le peu de haleurs attachés aux embarcations.

L'édit (1) relatif au traitement de l'ambas-

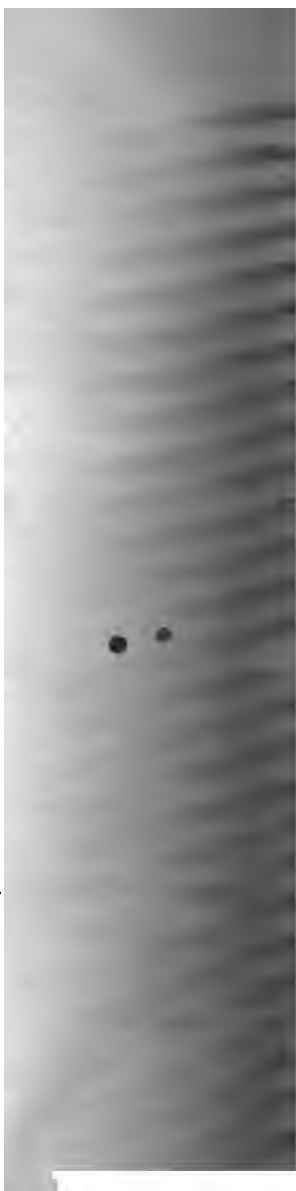
(1) Voyez l'Appendix, n^o. 8.

sade a été communiqué aujourd'hui, par une voie particulière, à M. Morrison. Cette pièce, dont le contenu peut paraître favorable, d'après les notions des Chinois, renferme des prétentions de supériorité si absurdes, et prouve une telle indifférence pour le caractère véritable de l'ambassade, qu'il faut réellement être en Chine, pour ne pas la considérer comme une nouvelle offense. Elle commence par une explication des événemens d'Yuen-min-yuen, moins satisfaisante que celle contenue dans la gazette de Pékin, mais basée sur les mêmes principes. On y attribue les différens qui ont eu lieu, à ce que nous n'étions pas en costume de cérémonie, et à ce que Ho ne fit pas savoir les circonstances qui s'étaient opposées à ce que nous y fussions. La maladie alléguée y est qualifiée de prétexte. Il y est ensuite question de l'échange des présens à Tong-chow; le refus de l'empereur de recevoir nos hommages est attribué à sa seule répugnance. L'échange lui-même y est dépeint « comme une transaction où l'on aurait donné plus qu'on n'aurait reçu. » On y fait allusion à la reconnaissance de l'ambassadeur dans cette occurrence, et à ses expressions de crainte et de repentir. Il y est ordonné que l'ambassade soit à l'abri de l'insulte et du mépris, et qu'elle soit traitée d'une manière convenable à une

ambassade étrangère. On recommande cependant de prendre des précautions pour empêcher tout débarquement qui pourrait occasioner du trouble. L'ensemble de la conduite tenue envers l'ambassade est représenté comme un mélange de douceur et d'autorité, calculé de manière à produire le respect et la reconnaissance chez les personnes qui en font partie. En se rappelant la conduite pacifique de l'ambassadeur à notre passage par le Chee-le, on peut conclure que cet édit parut après le rapport de Chang. S'il restait quelques doutes sur la maladresse qu'il y eut de s'adresser à l'empereur, cet édit a dû les faire cesser, puisqu'il ne peut en résulter ni honneur, ni avantage, à recevoir des édits conçus en pareils termes; et il serait futile d'en attendre d'autres, fussent-ils même adressés directement à l'ambassadeur.

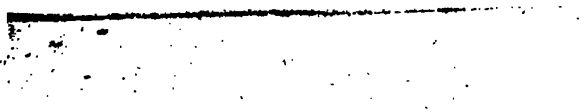
On peut estimer que la distance d'une rive à l'autre, lorsqu'on est rentré dans le principal bras du fleuve, est au moins de trois quarts de mille.

Nous fîmes voile avec une bonne brise. Les nombreuses embarcations éparses sur le fleuve, dont les flots agités se formaient en vagues, animaient singulièrement la scène. Le mouvement des jonques était tel, qu'on pouvait facile-



Temple de Juan qui sur le Banian.





comme je ne débarquai pas , je ne me hasarderai pas de dire quelle en est la composition. L'Yen-tze était couvert d'une immense quantité de lichens. Comme le rocher de Pa-tou-shan , il semble aussi céder aux efforts destructeurs du temps. Yen-tze-shan avait été, comme nous l'apprimes ensuite , le séjour favori de Kang-hi et de Koen-lang.

On reçut de bonne heure , dans la matinée , une communication par laquelle les personnes composant l'ambassade étaient invitées à ne pas se livrer à leurs excursions accoutumées , parce que l'on attendait , d'un instant à l'autre , le vice-roi de la province , qui venait faire une visite au Chin-chaë. On acquiesça à cette demande , parce qu'un refus , quelque plausible qu'il eût été , n'aurait pu être suivi que de conséquences désagréables. Cependant , comme je m'étais heureusement mis en route avant la réception de la notification , j'eus l'occasion d'être témoin de l'entrevue du Chin-chaë et du vice-roi. Elle était intéressante , en ce qu'elle pouvait servir à confirmer les assertions de Kwang touchant la supériorité de son emploi comme Chin-chaë : l'événement justifia , en effet , ce qu'il avait avancé. Le vice-roi se présenta en costume de cérémonie , et fut reçu par Kwang dans son habit de voyage ; le Chin-

chae s'avança à peine au-devant de lui à une plus grande distance de son embarcation, que lorsque lord Amherst lui rendit visite. Ils se baissèrent l'un et l'autre, presque au point de se mettre à genoux, et le vice-roi refusa de précéder Kwang en entrant dans la barque ; nul doute alors que le vice-roi, dans ce moment, ne considérât Kwang comme son supérieur. Le vice-roi envoya des présents de vivres, et fit quelques difficultés de recevoir des fruits secs en retour. Lord Amherst fit remettre sa carte au vice-roi, qui la lui renvoya, d'après la politesse chinoise, qui veut donner à entendre par là que la personne qui reçoit la carte n'est pas d'un rang assez éminent pour la garder.

Son excellence, par une espèce de représentation de ce que les mandarins allaient et venaient dans leurs costumes de cérémonie, à l'occasion de l'arrivée du vice-roi et de son entrevue avec le Chin-chae, et de ce qu'on avait l'air de ne faire aucune attention à l'ambassade, ordonna de réunir la garde et la musique, pour l'inspection. Cet ordre produisit une sensation visible. Le général Wang se rendit aussitôt au lieu de notre rassemblement, comme pour faire une reconnaissance, et se retira bientôt après. Notre départ fut sans doute hâté par cette parade ; car, au retour de

lord Amherst à son embarcation, les hons étaient amenés, ce qui est le signal de démarrer. Le vice-roi adressa un message pour faire savoir qu'il était sur le point de venir offrir ses respects à lord Amherst, mais que son départ l'obligeait de différer sa visite jusqu'au premier mouillage.

Une table de pierre, placée au pied du Patou-shan, porte une inscription datée de la septième année du règne de Kien-lung, par laquelle il recommande à toutes les embarcations de mettre à l'ancre dans cet endroit, pendant la nuit, parce qu'il s'y trouve des rochers qui en rendent le passage extrêmement dangereux. Il y a, sur un côté de ce rocher, une autre inscription, peinte en grands caractères, qui annonce qu'on y vend du sham-shoo et des fruits.

Après avoir quitté le mouillage à midi et demi, nous longeâmes le village à notre gauche. Il est présumable que du temple en ruine qui se trouve sur le rocher escarpé dont il a été déjà question, on aperçoit la ville de Nankin. Près de ce temple s'élève, sur un sol inégal, un édifice soutenu par des colonnes et qui est agréablement situé. Toute cette contrée, où l'on remarque un grand nombre de collines plus ou moins hautes et bien boisées, offre

tant avec la chaîne de montagnes qui bornent l'horizon. Le fleuve, divisé ici par une île, se montre encore, et prolonge au loin les grands traits de la scène.

Nous pouvons, je crois, dater d'aujourd'hui la liberté illimitée dont nous jouissons dans nos excursions, et la considérer comme produite par la résistance qu'opposa lord Amherst à un mandarin d'un rang inférieur qui voulait lui refuser la porte de la ville, quoique d'autres y eussent passé. Lord Amherst attendit devant la porte jusqu'à ce que, sur la demande qu'il en fit, Kwang lui délivrât un ordre d'admission, qu'un mandarin civil et Wang, l'officier général de service, furent chargés de lui remettre.

Nankin (appelée maintenant Kiang-ning-foo) déchoit rapidement; mais le Yang-tze-kiang, sur les rives duquel cette ville est bâtie, et auquel elle dut, dans l'origine, toute sa splendeur, roule encore avec magnificence, ses flots superbes, témoins impassibles du bouleversement de l'empire. La partie habitée de la ville est à vingt lis de la porte par laquelle nous entrâmes: tout l'espace jusque-là, quoique encore entrecoupé de routes, n'est occupé que par des jardins et des bosquets de bamboux, et par quelques maisons éparses. La porte de la ville n'est

qu'une simple voûte de trente-cinq pas ; la hauteur du mur est de quarante pieds ; son épaisseur de dix-sept. Il y a , près de la porte , deux grands temples. Celui dédié à Kwang-yin et appelé Tsing-hai-tze , ou le tranquille collège de mer , est intéressant par le fini précieux des portraits de philosophes chinois et de saints qui ornent la grande salle. Quoiqu'au nombre de plus de vingt , ils sont tous dans des attitudes différentes et pleines d'expression. Il y en a deux qui , quant aux traits et aux costumes , ressemblent assez aux sages de l'ancienne Rome. Le pouvoir de l'un est désigné par une bête sauvage rampante à ses pieds , comme si elle était saisie de respect pour sa sainteté. Les sourcils gris d'un autre sont représentés comme ayant atteint une longueur telle qu'il est dans la nécessité de les supporter avec les mains. Cette allégorie est sans doute destinée à célébrer quelque acte de dévotion analogue aux actions des Hindoo-jogees. Un paravent représente Kwan-yin entouré d'oiseaux et de quadrupèdes ; il me semblait le voir racontant l'histoire de la création , au moment où tous les êtres animés furent produits par le moteur universel. Quelques vases de métal destinés à brûler de l'encens fixèrent notre attention

par l'élégance de leurs formes et le fini du travail : l'un d'eux a beaucoup de rapport avec les vases étrusques. Une inscription atteste qu'ils ont été faits par un sage qui vivait il y a deux cent cinquante ans, et qui, y est-il dit, avait voyagé dans l'Inde et dans d'autres contrées de l'occident, pour encourager l'envoi d'ambassades à la Chine. Il y a, auprès de ce temple, un bain de vapeurs publics, nommé, ou plutôt mal dénommé, le bain d'eau odoriférante, où de sales Chinois peuvent être lavés pour dix chens, ou trois sous. Le bain est une petite chambre de cent pieds de superficie, divisée en quatre compartimens, et pavée en marbre commun. La chaleur est extraordinaire; et, comme le nombre de personnes admises dans le bain n'est borné que par l'espace, la mauvaise odeur est excessive. Au total, c'est le procédé de propreté le plus dégoûtant que j'aie jamais vu, et je le trouvai digne de cette sale nation.

Depuis notre arrivée à ce mouillage, lord Amherst a reçu par Wang un message du vice-roi, où il lui exprime le regret de ce qu'étant obligé de se rendre dans une autre partie de la province, il se voit privé du plaisir qu'il s'était promis d'aller voir sa seigneurie. Le vice-roi, ayant été à Canton, assurait qu'il appréciait

parfaitement la nation anglaise ; qu'il était jaloux de faire exécuter ponctuellement les édits de l'empereur concernant la manière dont l'ambassade devait être traitée ; et qu'il avait donné les ordres les plus précis pour qu'on eût à fournir les embarcations et tout ce qui pouvait être nécessaire. Cette circonstance est d'autant plus satisfaisante , qu'elle prouve que le vice-roi croit qu'une excuse est convenable. — D'après ce qu'on lui avait donné à entendre quelque temps auparavant , lord Amherst, ayant lieu de craindre que le vice-roi, incertain de savoir si sa seigneurie ferait la première visite, ne fût détourné de l'idée de proposer une entrevue , saisit cette occasion pour faire connaître, par le ministère de Wang, qu'il renonçait à ses prétentions sur ce point. On crut donc que, dans cet état de choses, une entrevue pourrait avoir lieu ; mais l'événement prouva le contraire.

Le 23 octobre. Je parvins, ainsi que trois autres personnes de l'ambassade, à traverser la partie inhabitée de la ville de Nankin, et à atteindre la grande porte qu'on aperçoit de la montagne du Lion. Notre intention était de nous rendre par les rues jusqu'à la tour de porcelaine, qui nous paraissait éloignée de deux milles ; mais les soldats qui nous accompa-

gnaient, et qui, d'après la bonne volonté dont ils avaient fait preuve en nous permettant de pénétrer aussi avant, méritaient quelques égards, firent tant d'objections à ce sujet, que nous renoncâmes à notre projet, et que nous nous bornâmes à aller à un temple situé sur une montagne voisine, d'où nous vîmes parfaitement la ville.

Nous remarquâmes une triple muraille, mais qui ne l'entourait pas entièrement. La porte que nous venions de quitter paraissait avoir appartenu à la seconde muraille, qui, dans cet endroit, avait tout-à-fait disparu. La partie habitée de la ville de Nankin est située vers l'angle formé par les montagnes, et contient, dans son enceinte, plusieurs jardins. Je remarquai quatre principales rues coupées à angles droits par de plus petites. Un canal étroit, traversé d'espace en espace par des ponts d'une seule arche, suit l'une des plus larges rues. Elles ne nous parurent pas spacieuses; mais elles étaient d'une propreté extraordinaire. Une autre grande porte et la tour de porcelaine, sont les seuls édifices qui, par leur hauteur, fixent l'attention. Notre position élevée, à l'entrée du temple, attira les regards des habitans, et nous en vîmes une foule se précipiter de la ville vers le lieu où nous nous

trouvions. Nous nous convainquîmes, dans ce moment, que la distance, soit de la grande porte, soit de la montagne aux rues, n'était guère plus d'un quart de mille; de sorte que, si nous nous fussions dirigés vers les rues, nous eussions atteint notre but avant que la foule se fût réunie. Dans la position où nous nous trouvions, nous dûmes faire tout l'emploi possible de nos yeux avant d'être accablés par la populace. Nous n'avions malheureusement pas apporté de télescope avec nous, ce qui nous priva des avantages dont nous eussions joui par la proximité où nous étions de la tour de porcelaine.

Cet édifice a été décrit, dans toutes les langues, par un si grand nombre d'auteurs, qu'il serait aussi inutile pour moi de faire des extraits, qu'il serait fastidieux de les lire pour les personnes qui pourraient parcourir ces feuilles. Mes propres observations se borneront donc à remarquer que cette tour est octogone, à neuf étages, d'une hauteur prodigieuse proportionnellement à sa base; et qu'elle est surmontée à son sommet d'une boule qu'on dit être d'or, mais qui n'est vraisemblablement que dorée, posée immédiatement sur une verge de fer, et entourée de plusieurs anneaux. La tour est blanche,

une voluptueuse indolence, de la pureté de l'atmosphère, là où aujourd'hui quelques paysans, dispersés, offrent les derniers restes d'une innombrable population.

En voyant cette ville extraordinaire par sa position et son étendue, et importante encore aujourd'hui, comme ayant été la capitale d'un empire immense, je sentis vivement le défaut d'intérêt qui existe dans tout ce qui a rapport à la Chine, par le peu d'analogie qu'ont tous les objets, dans cette contrée, avec nos souvenirs classiques et chevaleresques. On ne voit point ici de temples jadis ornés des prodiges de l'art, et dont les débris attestent encore le génie des Phidias et des Praxitèle; de forums où retentissait la voix éloquente de Cicéron ou de Démosthène; de champs de bataille arrosés du sang des héros. Non, ce n'est que l'antiquité sans dignité, sans rien de vénérable; c'est une civilisation continue, mais sans candeur ni raffinement.

Le 24 octobre. Nous laissâmes notre mouillage sur les neuf heures, par un fort vent de nord-ouest qui donnait une teinte d'hiver à la contrée. Nous dépassâmes bientôt l'île, et rentrâmes dans le principal lit du fleuve, en longeant la rive droite. La pagode de Pou-kou-shien se trouvait derrière nous, et les murs de

Kien-poo-shien se prolongeaient un peu au midi sur quelques collines peu élevées. Nous n'avancions que très-lentement par la faiblesse du vent, qui ne permettait pas aux jonques de faire plus d'un mille et demi par heure. A environ quatre milles du faubourg de Nankin, nous vîmes un canal qui est navigable, pour de petits bateaux, jusqu'aux rues mêmes de la ville. La pagode fut visible toute la journée : dans l'éloignement, elle ressemblait assez, par sa forme conique, en opposition avec le grand édifice qui l'avoisine, à une immense flèche élevée sur un clocher de village. Nous ancrâmes sur la rive droite, vis-à-vis de quelques grandes cabanes construites avec des roseaux qui croissent sur la plage. Ces roseaux sont d'une très-grande longueur ; quelques-uns ont jusqu'à dix-huit pieds : on les emploie comme combustible, aux digues, et à faire des nattes grossières. La marche des barques, pour arriver à ce mouillage, a été très-irrégulière ; quelques-unes y sont parvenues quatre heures avant les autres. La distance parcourue n'a pas été de plus de huit à dix milles. Le fleuve, dont le cours principal est un peu plus haut, est encore divisé ici par différentes îles.

Le 25 octobre. Le vent étant contraire, nous restâmes au mouillage de Swan-che-

tze , ou Koong-tze-chow. En remontant la plage , je remarquai une habitation vaste avec un portique faits de roseaux de l'espèce de ceux dont il a été question hier. Nous fûmes tous portés à juger les paysans de cet endroit moins honnêtes que tous ceux que nous avions déjà vus. On a aussi observé que quelques-uns des mandarins sont moins enclins à communiquer amicalement avec nous depuis que le vice-roi nous a quittés sans rendre visite à lord Amherst. Je dois avouer que , jusqu'à présent , j'ai trouvé les individus des dernières classes du peuple généralement décens et gais. Les Chinois sont naturellement enjoués : cette disposition , jointe à leur entière soumission à l'autorité , fait qu'ils doivent être plus faciles à gouverner que toute autre nation.

Lord Amherst a eu une longue visite de Kwang , pendant laquelle il a été extraordinairement communicatif. La conversation tomba sur la vie publique de l'empereur. Le fils du ciel est victime des cérémonies : il ne lui est pas permis de s'appuyer en arrière en public , de fumer , de changer de costume ; en un mot , de s'écarter en rien de ce qui tient à la représentation. Il semblerait que , tandis que le premier fondement de son autorité a pour base le despotisme de la coutume , il est lui-

même lié avec la même chaîne qui retient la machine politique ; il ne connaît la liberté que dans son intérieur, où, vraisemblablement, il se dédommage de ses privations en public, en laissant de côté la décence et la dignité. Kwang observa qu'il y avait tout lieu de craindre que la continuation du vent contraire ne s'opposât à ce que l'attention obligeante que l'empereur avait eue de choisir la route la plus courte pour le retour de l'ambassade eût son effet. La longueur de notre voyage avait porté sa majesté à décider que notre retour ne serait pas inutilement entravé, en nous faisant suivre le long circuit parcouru par la précédente ambassade. Toutefois, nous ne pouvons guère espérer maintenant d'être plus promptement de retour qu'elle à Canton. Le Chin-chae témoigna le désir qu'il avait que M. Havell fit son portrait. Cette particularité sert à prouver le désir qu'il a de se familiariser avec nous.

Nous devons entrer demain dans le district de Gan-hwuy, autrefois l'une des trois divisions de cette province. Le juge qui fait les fonctions de trésorier et qui doit se charger de notre approvisionnement, est déjà arrivé ici.

Le 26 octobre. Nous quittâmes notre mouillage au point du jour par un vent favorable. Le fleuve n'a pas moins de trois milles de largeur,

et quatre dans d'autres endroits. Le Yang-tze-keang mérite, à juste titre, la dénomination de fils de la mer; sans les rivières du nouveau monde, on pourrait ajouter le fils de l'Océan. Le vent a été assez fort pour occasionner de grands mouvemens aux navires, et, par suite, donner le mal de mer. Quant à moi, je trouvai les eaux du fils plus tourmentées que celles du père.—Nous évitâmes constamment le milieu du courant, et suivîmes, en commençant, la rive gauche. Le petit village de Che-mao, où nous mouillâmes, est à soixante lis sur la rive droite. Des chaînes de montagnes de différentes élévations se prolongent des deux côtés. — Je montai au sommet d'une colline, près du mouillage; elle fait partie d'une levée naturelle : au-dessous, la vallée est soigneusement cultivée en cotonniers, fèves et autres légumes. On y voit de grandes fermes agréablement situées, et auprès d'elles des bouquets d'arbres. — Nos recherches pour découvrir le coton brun (*hubuscus religiosus*) ont été jusqu'à présent inutiles.

Le 27 octobre. Après avoir fait vingt lis, nous jetâmes l'ancre, à une petite distance du village de Chen-yu-tzu. Nos barques furent amarrées à l'île, vraisemblablement pour rendre plus difficiles nos communications avec les

habitans. Peu après notre arrivée , je me mis , avec quelques autres , en course pour aller à Ho-chow , ville murée , située à environ trois milles du bord du fleuve , sur la rive gauche. Il y a un petit canal qui conduit à la ville , et qui n'est navigable que pour des barques d'une petite dimension. Le pays environnant est bien cultivé , particulièrement en cotonniers ; les fermes y sont nombreuses et bien bâties. On voit au midi , au-delà des murs , une tour d'une architecture médiocre. A l'exception d'un temple dédié au Chong-wang , la ville n'offre rien de remarquable ; les bâtimens , ainsi que la structure générale de cet édifice , ont assez de rapport avec ceux de Nankin. La cour extérieure est entourée de dix châsses représentant les dix dieux de l'enfer au moment où ils punissent les méchans après leur mort. Les exécuteurs ont des têtes de différens animaux ; le reste de leur corps a la forme humaine ; toutefois , peu de ces châsses sont parfaites. — Un avant-mur très-curieux , bâti en pierres richement sculptées , est vis-à-vis l'entrée d'un autre temple , auquel on arrive , par une route pavée , à travers des pylôos. — Les brouettes me parurent ici d'un usage plus général que partout ailleurs ; le pavé , en marbre commun , est usé par leurs

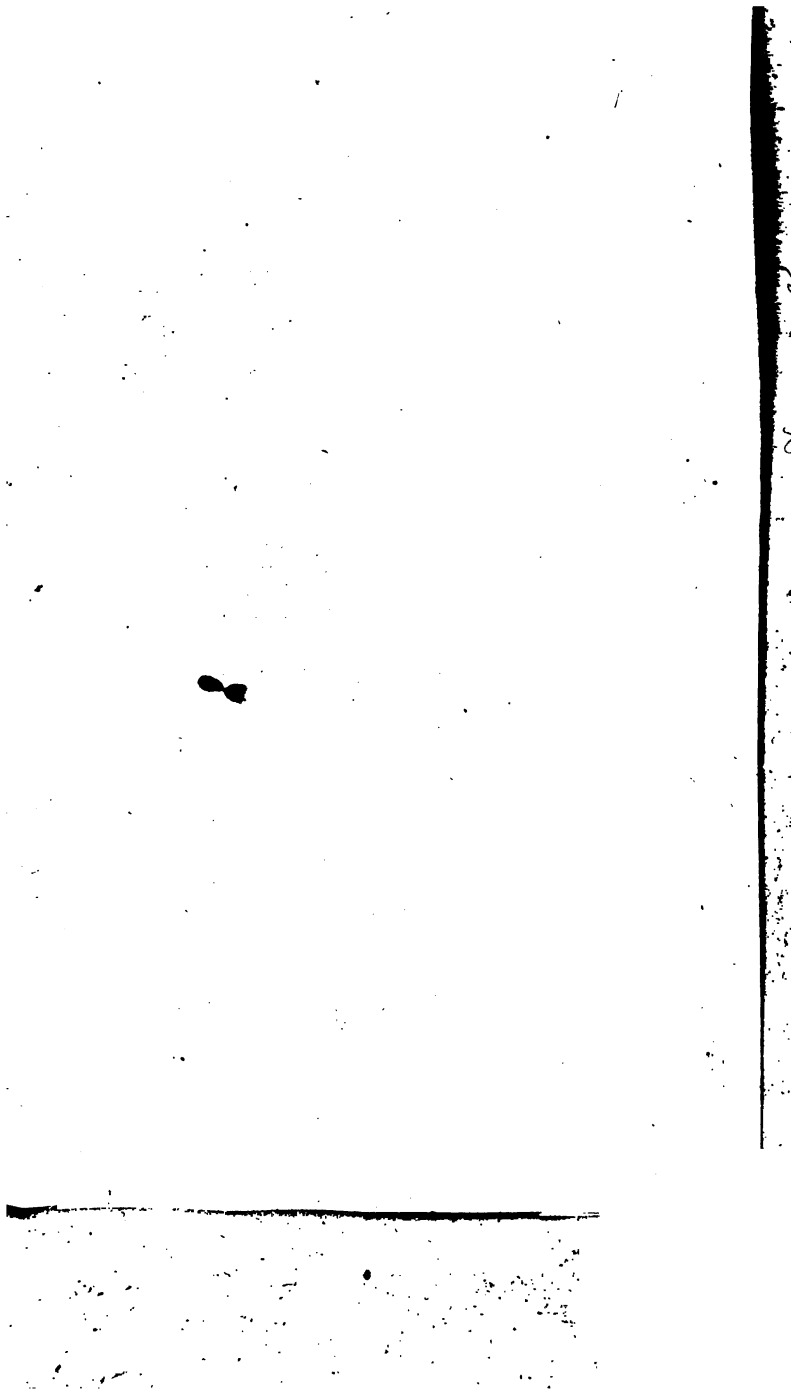
traces.—Comme à Nankin, un figuier sauvage croit le long du portail : à une certaine distance cet arbre ressemble au lierre.

Quelques piliers du temple me rappelèrent ceux des faubourgs de Nankin, dont j'ai oublié de parler ; les socles étaient ornés d'une riche bordure de feuilles bien sculptées.— En voyant les ouvrages des Chinois, soit de peinture, gravure, sculpture ou architecture, j'ai été surpris qu'ils se soient arrêtés au point où ils sont ; ils n'auraient que peu de progrès à faire pour se trouver dans le chemin du bon goût. Au lieu de cela, ils sont grotesques et laborieux sans fruit.— Dans notre promenade, nous passâmes auprès du théâtre, ou Sing-song. Quelques acteurs, vêtus des costumes de leurs rôles, étaient à la porte, comme étant prêts à jouer. Un large placard, probablement l'affiche, était suspendu vis-à-vis de l'entrée. Les rues sont presque entièrement composées d'auberges ; le grand nombre de celles-ci provient de la coutume où l'on est généralement d'acquitter une partie des honoraires des ouvriers, en leur donnant crédit, dans ces maisons, pour leur nourriture. Ho-chow offre des signes visibles de décadence, et paraît avoir été beaucoup plus peuplée qu'elle ne l'est aujourd'hui. Les murs ont trois à quatre milles de circuit. — H

y a long-temps qu'on a dit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil : ce dicton est surtout vrai quant à la Chine , où tout est vieux.

Le 28 octobre. Le vent ayant continué à être contraire , nous restâmes à notre mouillage. — J'ai de nouveau été à Ho-chow, plutôt pour me promener que par curiosité. C'est dans le voisinage que j'ai vu , pour la première fois , un troupeau de chèvres : les bestiaux que nous avions vus jusqu'alors ne consistaient que dans ceux destinés au labour ; les buffles sont aussi devenus plus communs ; ils sont d'une petite espèce. — Le trésorier nous a quittés hier sans faire une visite d'adieu à lord Amherst ; il s'est borné à adresser un message insignifiant , où il s'excuse sur son prompt départ. Ce message était accompagné d'un autre de la part du trésorier de Gan-hwuy, ayant aussi pour but de s'excuser de n'être pas venu saluer l'ambassadeur , en entrant en fonction ; ce ne sont que des prétextes. Il est un peu singulier que les mandarins militaires , quel que soit d'ailleurs leur rang , se montrent toujours assez disposés à se lier , tandis que les moindres mandarins civils cherchent soigneusement à l'éviter.

Le 29 octobre. Nous partîmes de notre mouillage au point du jour. Sur les huit heures nous aperçûmes les tours de Tai-ping-foo,





View of the Montserrat Sea-land-shan

A cinq heures, nous passâmes entre deux collines qui s'avancent tout à coup dans la rivière; elles se nomment Tung-lang-shan et See-lang-shan, ce qui veut dire collines des piliers de l'est et de l'ouest; nous mouillâmes auprès de celle-ci. Le Chin-chae, qui avait jusqu'alors remarqué avec plaisir l'habitude où je suis de faire de longues promenades, et mon désir de tout observer, m'indiqua le sommet de la colline à l'instant où ma barque passait auprès de la sienne. L'offre fut, en conséquence, acceptée, et notre société se dirigea vers la colline. Aux trois quarts du chemin environ, nous trouvâmes un temple entouré d'habitations, sans doute destinées aux prêtres. Il y a auprès du temple même une salle agréable, très-bien disposée pour recevoir une société. Les inscriptions qui sont sur les murs et sur le rocher attestent que cet endroit est très-fréquenté, probablement plutôt par plaisir que par dévotion. Le See-lang-shan est formé d'une pierre savonneuse, argileuse, et de pierre calcaire, par parties détachées. Du sommet, la vue est aussi belle que l'est en général la perspective sur cette rivière. — Le village au pied de la colline est grand et a des rues pavées. Une petite île ayant la forme d'un croissant s'étend en partie à travers la rivière, qui est peu après divisée par une grande île.

Toute la partie du cours du Yang-tze-keang que nous avons parcourue jusqu'à présent, coule entre deux chaînes de montagnes ; il peut être considéré , d'après sa largeur et sa profondeur , comme l'un des plus beaux fleuves du vieux monde.

Le 30 octobre. En partant de Sce-lang-shan , nous le traversâmes et suivîmes son bras méridional. Après avoir fait cinq milles , et nous trouvant au-delà d'une colline qui s'avance aussi tout à coup sur la rive, et qu'on nomme See-ho-shan, nous entrâmes dans le principal cours du fleuve, et nous vîmes à notre gauche une pagode, et une tour en ruines située sur une colline dominant Woo-ho-shan. Les bords du rivage que nous avons vus pendant plusieurs jours couverts de joncs, ont un aspect plus riant , en ce qu'ils sont cultivés jusqu'au bord de l'eau. Des soldats , vêtus comme je l'ai déjà décrit , forment souvent la garde des postes militaires ; ceux-ci sont assez grands pour loger convenablement le nombre d'hommes qu'on en voit sortir. De grands radeaux descendent le fleuve, à l'aide d'ancre, et de petites huttes sont dressées dessus ; vus de loin on serait tenté de les prendre pour des îles. J'ai dernièrement remarqué une espèce de bateau plus petit ayant la forme des bateaux à sel, mais qui a à la

proue une pièce de bois plate et perpendiculaire.

Notre mandarin actuel est le premier, de tous les officiers chinois successivement attachés à la conduite de l'ambassade, que j'aie vue en état de lire et écrire couramment. Toutefois, il est absolument dépourvu de livres, et il passe son temps, comme ses prédécesseurs, à bâiller. Quant à son instruction, il n'en fait aucun usage. Quelle que soit la taille ou la corpulence des mandarins, ils ont généralement l'air féminin, j'avais déjà dit efféminé; mais, comme ils n'ont rien de léger ou de délicat, l'épithète n'eût pas été juste; je devais peut-être dire qu'ils n'ont aucun des traits caractéristiques de l'homme. Notre mandarin, haut de six pieds et pesant au moins deux cents livres, est debout devant moi, ayant l'air d'un gros cuisinier ou d'un concierge. — A midi, nous arrivâmes à Woo-ho-shien; un petit canal conduit de la rivière à la ville, et arrose les faubourgs.

Woo-hoo-shien fait un commerce considérable, et nous devons nous estimer heureux d'avoir été obligés d'y passer la journée par rapport à quelques arrangemens pécuniaires relatifs à nos approvisionnemens. Nos barques sont amarrées vis-à-vis de la ville dans le faubourg, où il y a plusieurs bonnes auberges qui

ont l'air d'appartenir à des personnes de distinction. Les boutiques de la ville ne dépareraient pas le Strand ou Oxford-Street. Elles sont spacieuses ; elles consistent en un appartement extérieur et un autre intérieur, et sont abondamment pourvues de marchandises de toute espèce, tant brutes que manufacturées. Les magasins de porcelaine sont surtout très-vastes, et en contiennent un assortiment fort varié. Malheureusement je ne pus retrouver qu'à la nuit le chemin qui conduit à la grande rue, et qui n'a pas moins d'un mille de longueur ; et ce moment n'était pas propice pour faire des achats. Plusieurs rues pavées aboutissent dans la principale ; elles renferment des maisons bien bâties. A en juger d'après le grand nombre de lanternes, tant de corne que de papier, dont les boutiques sont remplies, il est présumable que cette ville a des fabriques de ces objets. Le principal mur de la ville s'étend du côté du nord ; l'autre est si encombré de maisons, qu'il faut y faire attention pour l'apercevoir en descendant la grande rue qu'il traverse.

Nous vîmes très-bien la ville d'une colline située au nord. A mi-côte de cette colline, sont le temple et la tour en ruine, que nous voyions en approchant de la ville. Le temple, où l'on monte par un escalier très-roide, ressemble

beaucoup à celui de Nankin. Le dieu Fo y est représenté avec les mêmes attributs, et la salle principale est ornée de bustes de sages dans le même goût. Un paravent représente les trois Fo, entourés de différens animaux, le dernier monté sur un animal assez semblable au nulgur, les deux autres sur un éléphant et un tigre. Un second temple, que l'on trouve dans le faubourg, ressemble peut-être encore davantage à celui de Nankin; le paravent représente Kwan-yin, avec les symboles de la création, à cheval sur un dragon. Il y a, sur le bord de la route pavée qui conduit de cette colline à la ville, plusieurs py-loos en pierre, sculptés avec élégance. Je ne crois pas que Woo-hoo-shien soit peuplée en proportion de ses boutiques et de la quantité de marchandises qui y sont exposées en vente. Le faubourg près de la ville renferme plusieurs belles boutiques, et était rempli de monde, sans doute attiré par l'arrivée de notre flottille.

Sir George Staunton s'est procuré la substance d'un édit qui nous concerne. Cette pièce commence par annoncer le retour de l'ambassade, et, après nous avoir dépeints comme des individus singulièrement vêtus, elle nous défend tout séjour ou promenade à terre. Elle porte aussi défense à qui que ce soit de nous

manquer, en nous regardant avec curiosité, de nous vendre des livres ou des meubles, et enjoint à tout le monde de suivre ses occupations accoutumées lors de notre passage. On y recommande particulièrement aux femmes de se tenir hors de notre vue. Une observation du général Wang jette quelques lumières sur la fréquente répétition de cette injonction. Un certain nombre de Tartares, appartenans à quelques tribus sauvages, traversant le pays, dans une conjoncture semblable à la nôtre, violèrent les femmes des villages qui se trouvaient sur leur route; et, comme les Chinois haïssent également tous les étrangers, le soupçon des mêmes excès plane sur nous, jusqu'à ce que nous soyons mieux connus. Il faut convenir que la liberté dont nous jouissons est tout-à-fait en contradiction avec cet édit.

Le 31 octobre, nous quittâmes notre mouillage au point du jour, avec une belle brise, et nous passâmes vis-à-vis de deux villages sur notre gauche, Laou-kan, et Shen-shan-ja; nous vîmes ce dernier sur les dix heures; nous avions fait neuf milles, et nous nous trouvions dans un endroit où le fleuve se divise de nouveau; nous suivîmes le plus petit bras à gauche. Vers midi nous arrivâmes à Lan-shan-kya, joli petit village sur la droite, avec un temple entouré d'arbres. A trois

heures et demie nous vîmes un grand passage appelé Chao-hoo ; nous ne pûmes nous assurer positivement si c'est là que se forme la jonction du fleuve avec le lac Chao-hoo , indiqué dans les cartes chinoises , comme devant se trouver à cet endroit : il y a de là à Woo-hoo-shien soixante lis. Ici le fleuve se divise de nouveau , et la perspective , sur les bords , est tout-à-fait pittoresque. Les collines offrent beaucoup de variété dans leur élévation , et sont couvertes de bois , dont les arbres présentent , dans ce moment , une grande diversité de teintes ; le rouge surtout est très-brillant. A quatre heures nous passâmes vis-à-vis d'un temple appelé Kwuy-loong-tse , et d'une tour en ruine qui est auprès , tous deux agréablement situés , avec des points de vue formés d'arbres , qui se prolongent le long de la rivière. A une petite distance de là , on voit Fan-chong-chou-hien , ville antique et peu considérable. Peu après le coucher du soleil , le ciel fut réellement obscurci par une nuée de canards sauvages , qui s'étendait sur l'horizon. A huit heures , après avoir tourné une petite île nommée Pan-tze-chee , nous passâmes un canal étroit , et jetâmes l'ancre à Tee-king , petite ville bâtie au pied de quelques collines peu élevées. Comme à Woo-hoo-shien , les maisons construites près de l'eau ,

le sont sur pilotis. Une d'entre elles, appartenant à un négociant, se fait remarquer par la quantité de sculptures en bois qui la décorent.

Le 1^{er}. novembre. L'aspect de Tee-kiang, me rappelle les villes turques de l'Asie-Mineure ; comme celles-ci, elle se prolonge à quelque distance sur les collines qui la dominent. Si nous avons eu lieu de nous plaindre de la surface plate et inanimée des provinces de Chee-shee et de Shan-tiang, nous sommes amplement dédommagés par la variété infinie des bords du Yang-tse-kiang ; les montagnes, les collines, les vallées, les fleuves et les bois, offrent à la vue les combinaisons les plus pittoresques. Le climat est délicieux, et si les beautés de la nature suffisaient pour chasser l'ennui, notre voyage serait très-agréable ; mais tout cela ne plaît qu'un instant et ne récréé pas l'esprit.—A la distance de trente lis, nous découvrîmes le bras principal du fleuve qui passe vis-à-vis du village de Tsoo-shah-chou ; au-delà, le fleuve fait tant de circuits, que son cours décrit presque la circonférence de la boussole ; quelques-unes de nos barques suivirent un petit bras qui raccourcit, mais où il y a le moins d'eau.

J'ai souvent cherché à peindre l'expression que font éprouver les beautés de la nature, sans avoir été jusqu'à présent satisfait de mes efforts

à cet égard ; et en effet , je suis disposé à croire à la presque impossibilité de réussir dans une semblable tentative , toutes les fois que le tableau ne sera pas animé par quelque objet qui tienne du sentiment.

Nous avons traversé aujourd'hui un pays superbe. Les moindres objets ressemblent à ceux d'hier ; mais l'effet général est augmenté par une plus grande proximité des montagnes , dont l'élévation et les formes sont également imposantes et variées. Il me semble que le genre du paysage chez les différentes nations peut servir à faire juger de leurs idées sur les beautés pittoresques , par le soin que le peintre a toujours de choisir pour sujet ce qui plaît plus généralement. C'est ainsi que les peintures chinoises représentent des collines élevées avec des barques naviguant à leurs pieds, et des arbres parés des plus vives couleurs de l'automne , dont la combinaison peut paraître singulière à des Européens , quoiqu'elle ne soit réellement que l'image de ce qui s'offre aux yeux sur les bords du Yang-tze-kiang.

Nous mouillâmes à Tsing-kyà-chin , petit village à quarante lis de Kee-keang. Nous vîmes ici pour la première fois l'arbre à suif (*stilingia sebifera*). C'est un grand arbre lorsqu'il a atteint toute son élévation. A une

certaine distance, il ressemble à l'érable, et est surtout très-beau dans cette saison, par le contraste que forment les vives teintes de ses feuilles avec ses fruits dans leurs différens états; quelques-uns ont encore leur pellicule verte, d'autres l'ont brune, et d'autres qui en sont dépouillés, se font remarquer par leur blancheur; dans ce dernier état, le fruit est de la grosseur d'un pois. Le nom chinois de cet arbre est Pee-ya-kwotzu, ce qui veut dire fruit à peau huileuse; le suif s'obtient par la pression d'un moulin, et se vend par larges pains.

En comparant le terrain cultivé dans cette partie du pays avec celui du Chee-lee, et des autres provinces, mon avis est qu'il paraît divisé entre des propriétaires peu riches, mais indépendans, et qui habitent le sol qui leur appartient. On voit de distance en distance des habitations agréables, et autour d'elles des bouquets d'arbres qui offrent à la fois l'idée du bonheur et d'une longue possession. Le fleuve se réunit de nouveau à l'extrémité de l'île où est bâtie Tsing-kya-chin; et sa plus grande largeur est au moins de cinq milles.

Le 2 novembre. Nous traversâmes le fleuve, et, après avoir fait vingt et un lis, nous arrivâmes à Tsong-ling-hien, ville peu considé-

nable sous le rapport de la grandeur, mais remarquable par le grand nombre et la beauté du travail des py-loos en pierres. Quelques-uns des animaux et des fleurs sculptés sur les frises, ne sont pas au-dessous de nos sculptures d'Europe. Une plage de sable couverte de cailloux semblables à ceux du rivage de la mer, s'étend presque au long de tout l'espace que nous avons parcouru. Ces cailloux proviennent évidemment des collines qui s'élèvent près du rivage, et qui sont composées de pierres de même nature, disposées par couches dans un sable mouvant. L'intérieur du pays ressemble beaucoup à certaines parties des provinces d'Essex et de Hertfordshire. Des chênes (1) qui ne viennent pas plus hauts qu'un arbuste, et une espèce de petits pins, couvrent les coteaux.

Une petite baie conduit de la rivière à Toongling-hien; et comme nos barques y jetèrent l'ancre, et que tout portait à croire qu'on y resterait, je me mis en route pour faire une excursion sur les belles collines du voisinage.

(1) Des différentes espèces de chênes que nous avons vus en Chine, il n'en est qu'un que M. Abel connaît; c'est le *quercus glauca* de Kaempfer. Il ne croit pas que les autres aient été décrits. Celui avec des calices chevelus se rapproche du *quercus cuspidata* de Willdenow.

Celle-ci fut cependant raccourcie par l'arrivée des soldats envoyés à ma recherche et à celle de mes compagnons, et qui nous annoncèrent que les barques avaient fait voile. Je dois convenir que l'attente d'un message de Kwang, contenant des observations désobligeantes sur mes courses, ne me plaisait pas du tout; toutefois, j'eus le plaisir de voir que je m'étais trompé à cet égard, et nous arrivâmes au mouillage de Ta-tung-shien, à vingt lis de là, peu après la flotille, et avant qu'il ne fût nuit close. — En partant de Tung-ling, le fleuve est de nouveau divisé par une île; au delà, sa plus grande largeur est de quatre milles. — A quatre heures et demie, nous passâmes vis-à-vis d'une grande colline appelée par quelques-uns Lang-shun, et par d'autres Yang-chan-chie, où des marches se trouvent pratiquées pour faciliter les mariniers à la monter. — Ici, la plus grande profondeur des bois, sur les collines, embellit singulièrement la scène.

Nous apprenons des mandarins et des bateliers, que quelques traditions religieuses doivent leur naissance à la haute chaîne de montagnes qui est devant nous, et dont les sommets inégaux sont maintenant visibles. Leur prodigieuse élévation les rend dignes de do-

miner le cours du fils du soleil. On dit que ces montagnes servent de sépulture aux restes mortels de quelque divinité ; leur nom chinois est Keu-kwa-shan. Je n'ai pas encore été informé que qui que ce soit d'entre nous ait découvert les traces de la mine de cuivre d'où Tung-ling-hien tire son nom, la première syllabe voulant dire cuivre.

Le 3 novembre. L'aspect de notre mouillage, au matin, n'avait rien de bien attrayant. Une petite baie étroite avec de pauvres maisons malpropres à droite et à gauche, et qui masquent complètement la perspective de chaque côté, est tout ce qu'il offrait aux regards. — Le vent contraire nous empêcha de poursuivre notre route. A moins que ce ne soit par l'extrême force du courant, il me paraît bien extraordinaire que nous ne fassions pas usage de haleurs et de perches, comme cela nous est déjà arrivé. Il y a long-temps que je ne crois plus que Kwang soit responsable des dépenses, en tout ou en partie; car, si c'était le cas, nous n'aurions pas perdu un seul instant.

Ta-tung, quoique d'une assez mince apparence à l'extérieur, est un grand village avec des boutiques beaucoup plus belles qu'à Tung-lien-hien, qui est une ville murée : les marchés y sont on ne peut mieux pourvus. J'ai fait

une promenade délicieuse dans cette contrée réellement romantique. Toutes les vallées sont parfaitement cultivées en blé, ris, coton et fèves. — Les maisons y sont grandes et ombragées d'arbres, dont quelques-uns très-élevés et ressemblant au chêne; leur feuille est dentelée, et je crois que l'arbre lui-même est une espèce d'érable. — Les collines sur lesquelles nous avons passé aujourd'hui, sont en majeure partie composées de poudingue et de pierre calcaire, et offrent des dégradations très-apparentes. On a remarqué ici différentes espèces de chênes. — Nous avons donné le nom de tuyaux d'orgues aux hautes montagnes dont j'ai déjà parlé, d'après leur ressemblance avec celle de Rio-Janeiro. — Le sol des collines est mauvais et pierreux, et peu propre à produire autre chose que du bois. Nous avons vu plusieurs plantations de pinastres.

Le 4 novembre. Le vent continue à être contraire et nous retient ici. Je trouve que mes courses et la fatigue qu'elles m'occasionnent, sont les meilleurs antidotes contre l'ennui. — Je me guide sur les arbres ou d'autres objets élevés, et je suis alors ma route par monts et par vaux. — Chaque pas intéresse le naturaliste et le botaniste; et il n'est

pas même jusqu'au spectateur illettré, qui ne trouve dans les beautés de ce sol si varié un délassement à la fatigue de la route. — Nous vîmes différentes espèces de fougères. — Les plantations de chênes sont d'une petite élévation, parce qu'on se sert des rejetons pour brûler. Des fagots d'écorce de chêne étaient exposés en vente dans le marché; nous avons supposé qu'on s'en sert pour tanner. — La grande feuille du *nelumbrium* sert de chauffage aux gens du peuple: nous en vîmes plusieurs qui en emportaient des paquets sur leur tête. — Dans le cours de notre promenade, nous arrivâmes à un temple, devant la porte duquel étaient des drapeaux de papier coloré, et dont l'intérieur était orné de dessins et de peintures grotesques d'hommes et d'animaux. Il y avait plusieurs tasses de *shant-shoo* placées devant l'idole, et la gaieté des paysans réunis autour du temple attestait qu'ils avaient abondamment pris part à cette partie du sacrifice. — La fête avait lieu en réjouissance de la pleine lune. — Il est d'usage parmi les Chinois de faire des visites à cette époque, ce qui semble indiquer qu'ils la considèrent comme devant être célébrée par des réjouissances. — Il y a, selon moi, quelque chose de singulièrement touchant dans ces fêtes, surtout lors-

qu'on les célèbre à la campagne. Elles sont les rites innocens de cette religion naturelle et universelle qui est gravée dans le cœur de l'homme. Elles entretiennent l'idée de la divinité, en fêtant les vicissitudes des saisons et les changemens qui s'opèrent dans l'aspect de l'astre des nuits, qui tous dépendent de sa volonté première, et sont maintenus par sa divine sollicitude.

Cette partie du pays n'est pas peuplée, mais les habitans ne m'y ont pas paru gênés quant à leurs moyens d'existence. — J'ai été très-frappé de voir, dans toutes les villes et villages de la Chine, le grand nombre de personnes qui m'ont paru appartenir à la classe moyenne: je conclus de là que les biens qui contribuent au bonheur de la société, y sont répartis entre un plus grand nombre d'individus, et que cet état de choses doit influer d'une manière favorable sur les ressources financières de l'empire. Quelque absurde que soit la prétention de l'empereur de Chine à la suprématie universelle, il est impossible, en voyageant dans ses états, de ne pas convenir qu'il a sous sa domination l'un des plus beaux pays qui soient dans le monde.

Le 5 novembre. Je parvins avec quelques autres à satisfaire le désir que nous avions de nous rendre au sommet de la chaîne de mon-

tagnes qui se trouve entre le village et Tung-ling-shien. Nous suivîmes, dans notre promenade, une vallée où nous vîmes, pour la première fois, la plante à thé. C'est un superbe arbuste, ressemblant au myrte, avec une fleur jaune très-odoriférante. Les endroits consacrés à sa culture n'ont pas ici une grande étendue, et sont entourés soit de petits champs d'autres productions, ou se trouvent dans des espaces séparés. — Nous vîmes aussi le gingembre par petites places couvertes de treillis, pour le garantir des oiseaux. — Le système de culture en terrasse est porté à l'exagération. — L'irrigation se fait au moyen d'une pompe à chapelet qu'on fait mouvoir à la main, ce qui est un perfectionnement de celle que j'ai déjà décrite : je crois qu'on pourrait l'employer avec avantage en Angleterre. Un axe denté est fixé à chaque extrémité de l'auge sur laquelle passent les planches posées à plat. On assujettit, au bout de l'axe supérieur, des barres croisées qui servent de roue, et on fixe à celles-ci des poignées, dont l'homme chargé de faire mouvoir la pompe se sert en faisant alternativement usage de chacune de ses mains. Le travail est facile, et la quantité d'eau mise en mouvement, considérable. — La perspective dont on jouit au sommet de la montagne,

dédommage de la fatigue qu'on éprouve pour y monter. La scène est tout-à-fait dans le style des beautés que l'on remarque dans les pays de montagnes. Les rochers y sont disposés l'un au-dessus de l'autre, d'une manière aussi variée que pleine de sublimité. Leur aspérité contraste agréablement avec la culture soignée des vallées, où l'on voit çà et là quelques chaumières blanches et des fermes. — Nous avons été vus d'en bas par les paysans, et lorsque nous descendîmes, ils nous suivirent en foule et en poussant des cris que, sans l'offre qu'ils nous avaient d'abord faite d'accepter le thé, nous aurions pu prendre pour des provocations injurieuses; ces cris n'étaient donc que la rude expression de leur étonnement. — Cette partie du pays abonde en une espèce de chêne qui a la feuille comme le laurier, et qui, je crois, n'est pas connue en Angleterre. — Nos barques ont quitté le crique où elles étaient amarrées, pour se placer auprès d'une île, qui est située vis-à-vis, et qu'on appelle Khou-chah, dans le dessein de nous offrir une communication plus facile les uns avec les autres. — On trouve du fer dans le voisinage de Ta-tung, et il existe quelques fonderies dans la ville.

Le 6 novembre. Nous restâmes dans l'île, qui n'offre que peu d'intérêt : l'espace en est si

borné, qu'on l'a bientôt toute parcourue. Une grande partie était couverte de roseaux, et le reste cultivé en légumes de l'espèce la plus commune. — Il est certain que les Chinois méritent de faire d'abondantes récoltes; car il n'est aucune nation qui se donne plus de peine qu'eux pour préparer les terres, et pour favoriser les progrès de tout ce qu'ils leur confient. Ils sont particulièrement soigneux de sarcler. — Quoiqu'il n'y ait pas de village dans cette île, la population en est considérable. — Les chaumières des paysans sont détachées les unes des autres, et paraissent toutes avoir des jardins. — Des maladies cutanées règnent dans ce voisinage avec une ténacité peu ordinaire, même parmi les Chinois; elles proviennent sans doute du manque de propreté et de bonne nourriture. On s'y plaint fréquemment aussi de la pauvreté du pays, et de la manière dont on y surcharge les dernières classes du peuple. — Aujourd'hui M. Morrison a traduit une proclamation adressée par le magistrat aux habitans de Ta-tung, dans le même sens que celle que sir George Staunton avait lue le 30 octobre.

Le 7 novembre. Nous partîmes de l'île au point du jour, par un fort vent de nord. — A huit heures et demie, nous entrâmes dans un

bras du fleuve au sud , appelé Ma-poo-leou ; le bras principal était à l'ouest. — A neuf , nous vîmes une pagode à sept étages , dans le voisinage de Chee-choo-foo , que nous ne pûmes cependant apercevoir , parce que des collines nous en dérobaient la vue. — A midi , nous jetâmes l'ancre auprès d'une île , vis-à-vis de la ville.—L'endroit de notre mouillage se nomme Woo-shu-kyà ; je ne sais pas si ce nom est celui de la ville ou de l'île ; la distance de Ta-tung est de quatre-vingts ou cent lis. — J'ai traversé le fleuve , et ai fait une excursion dans la campagne , plus remarquable par la facilité avec laquelle un étranger peut s'y égarer , que pour toute autre chose. On aperçoit , aussi loin que la vue peut s'étendre , une suite d'élévations et d'enfoncemens. Les points les plus élevés offrent des bouquets d'arbres , et tout se trouve cultivé en terrasses , depuis le sommet des hauteurs jusque dans les vallées. On voit un grand nombre de chênes très-gros , et dont la feuille est de l'espèce de celle du saule. Une branche parasite , d'une grosseur extraordinaire , qui avait substitué ses rejetons à ceux de l'arbre lui-même , peut fournir un emblème des flatteurs qui entourent les hommes riches et les puissans , et qui ruinent souvent la grandeur à laquelle ils ont dû leur élévation , cette grandeur qu'ils

caressent d'abord et qu'ils corrompent ensuite.
 — Les Chinois se servent, pour briser les grosses mottes de terre, d'une herse garnie de dents courbes placées obliquement dans le châssis, et que conduit un homme qui monte dessus.

Le 8 novembre. Nous séjournâmes dans l'île, parce qu'il y aurait eu du danger à s'exposer par un vent aussi fort, dans l'endroit où les différens bras du Yang-tze-keang se réunissent. — Nous employâmes la journée à faire le tour de l'île, dont la majeure partie est cultivé en ris, blé et légumes. La rive opposée était couverte de champs de sarrasin et de fèves. — Nous vîmes un champ de thé en pleine fleur. — Cette île, comme quelques parties de la terre ferme, offre des indices qui attestent qu'elle est quelquefois inondée, même tout-à-fait submergée. — Ou l'incertitude de jouir du fruit de son travail n'arrête pas l'industrie du laboureur, ou bien la fertilité du sol le dédommage, dans une seule moisson, des frais de culture. — Les habitations sont placées à de certains intervalles, et semblent en général destinées à d'autres qu'à de simples paysans. — Nous fûmes, dans notre excursion, attirés vers une maison par un bruit de cimbales et d'autres instrumens de musique. C'était

une cérémonie funèbre. Les gens qui suivaient le deuil étaient vêtus de robes blanches, et avaient des bonnets de la même couleur. Les prêtres officiant, qui étaient aussi les musiciens, étaient costumés comme à l'ordinaire. La procession fit plusieurs fois, dans un ordre régulier, le tour de la cour de la maison où se trouvait le cercueil. Notre apparition interrompit tout à coup la cérémonie, en éveillant la curiosité de toute l'assemblée. Jeunes et vieux des deux sexes, comme par un commun accord, oublièrent le but de leur réunion pour nous examiner; il n'y eut qu'une seule vieille femme qui crut devoir conserver l'apparence de la douleur. Le costume des prêtres ressemble à celui des ecclésiastiques chrétiens. Cette ressemblance jointe à celle que la matrone Poosa, portant un enfant dans ses bras, se trouve avoir avec la vierge Marie, doit être un peu contrariante pour les zélés catholiques. Cette dernière représentation forme souvent le sujet des peintures grossières qu'on expose en vente dans les boutiques.

Le 9 novembre. Nous laissâmes notre mouillage à cinq heures (1), par un fort vent, et

(1) Ceux qui étaient éveillés à cette heure matinale, découvrirent, près de cet endroit, un rocher nommé Te-tze-

nous entrâmes dans le cours principal du fleuve. A huit heures, nous vîmes un canal sur la rive droite. Le fleuve fait ici beaucoup de sinuosités. — Nous passâmes vis-à-vis d'un village ayant un corps de garde, et peu après nous aperçûmes Ho-chuen; auprès de cette ville, la contrée est admirablement boisée. Il y a des montagnes de chaque côté; celles qui se trouvent en face, à droite, ont leurs sommets en aiguilles. A gauche, il me semblait voir la prodigieuse chaîne qu'on aperçoit de Ta-tung. — Ho-chuen est à trente lis de Gan-king-foo. A une heure, nous vîmes un corps de troupes en armes; il était à peu près composé de cinq cents hommes; leur apparence était assez militaire. Ils étaient réunis à l'endroit de leur parade, au centre duquel on remarquait un large but, destiné à l'exercice de l'arquebuse et de la flèche. — Peu après nous passâmes devant une tour à huit étages, très-bien proportionnée. Ceux qui la visitèrent, nous dirent qu'elle était en bon état, et que le premier étage conte-

kee, entièrement couvert par un temple, et, un peu plus loin, deux rochers à fleur d'eau. Le passage entre ces rochers est si étroit, qu'on eut besoin d'user des plus grandes précautions pour que les barques ne touchassent pas sur l'un ou sur l'autre.

nait un bel obélisque en marbre , où se trouvait renfermé le cœur d'un guerrier célèbre. Du sommet, on découvrait la plus grande partie de l'intérieur des murs de Gan-king-foo, consistant en jardins et en terres labourables.

Je débarquai avec sir George Staunton , à une centaine de toises de la pagode. Nous entrâmes par la porte orientale de la ville , et nous la traversâmes en nous dirigeant à l'ouest, où nos barques étaient mouillées. — La partie orientale consiste principalement en auberges. Ce ne fut qu'après avoir passé la maison du juge , située presque au centre de la ville , que nous arrivâmes aux boutiques qui faisaient l'objet de nos recherches. Comme Gan-king-foo est la capitale de la province, nous nous attendions à y trouver un grand choix d'objets de manufacture et autres. En cela notre espoir ne fut pas entièrement déçu ; car, quoique les boutiques n'y soient pas aussi spacieuses qu'à Woo-hoo-shien, elles ne sont pas mal fournies. Malgré l'édit impérial, les marchands ne firent aucune difficulté de nous vendre ce que nous eûmes envie d'acheter. Notre entrée dans une boutique, vu la foule qui nous suivait, n'était pas sans inconvénient pour le marchand. Tous s'introduisaient indistinctement ; et, dans un magasin rempli d'articles de prix, on ne pouvait que con-

cevoir des craintes pour leur sûreté. A Londres, du moins, il se serait trouvé, parmi tant de monde, un nombre proportionné de filoux.—Il n'eût pas été difficile d'employer une somme considérable en curiosités de toute espèce, telles que colliers, ancienne porcelaine, tasses d'agate, vases, ornemens de corondon et d'autres pierres, et échantillons curieux de ciselure en bois et métal; mais nous n'avions ni assez d'argent, ni assez de temps pour faire des achats.—Les rues sont pavées, et généralement assez étroites. — Il y a sur le mur de cérémonie, en face de la maison du Foo-yuen, un énorme dragon. Il est difficile de dire s'il a été peint comme une indication de l'autorité, ou bien pour inspirer de la crainte. — J'ai remarqué qu'il n'est permis qu'aux officiers du gouvernement (1) de traverser la cour de sa résidence. Les femmes se montraient aux portes; quelques-unes d'entre elles n'avaient pas lieu d'être mécontentes de leur physionomie. Je suis porté à croire, d'après leurs gestes et leur tournure, qu'elles sont plus fières de leur beauté que de leur modestie.

Les faubourgs, du côté de la rivière, ren-

(1) Ces résidences des officiers du gouvernement sont appelées Yamun.

pays a beaucoup perdu de sa beauté pittoresque.

Le 11 novembre. Une forte pluie tombée pendant la nuit, jointe à un temps couvert, nous a retenus ici. La pluie a à peine cessé un instant, et nous éprouvons toutes les incommodités du mois de novembre en Angleterre, sans la moindre compensation. Nos barques ne sont pas étanchées, et tout, au-dehors comme au-dedans, est vraiment on ne peut plus désagréable.

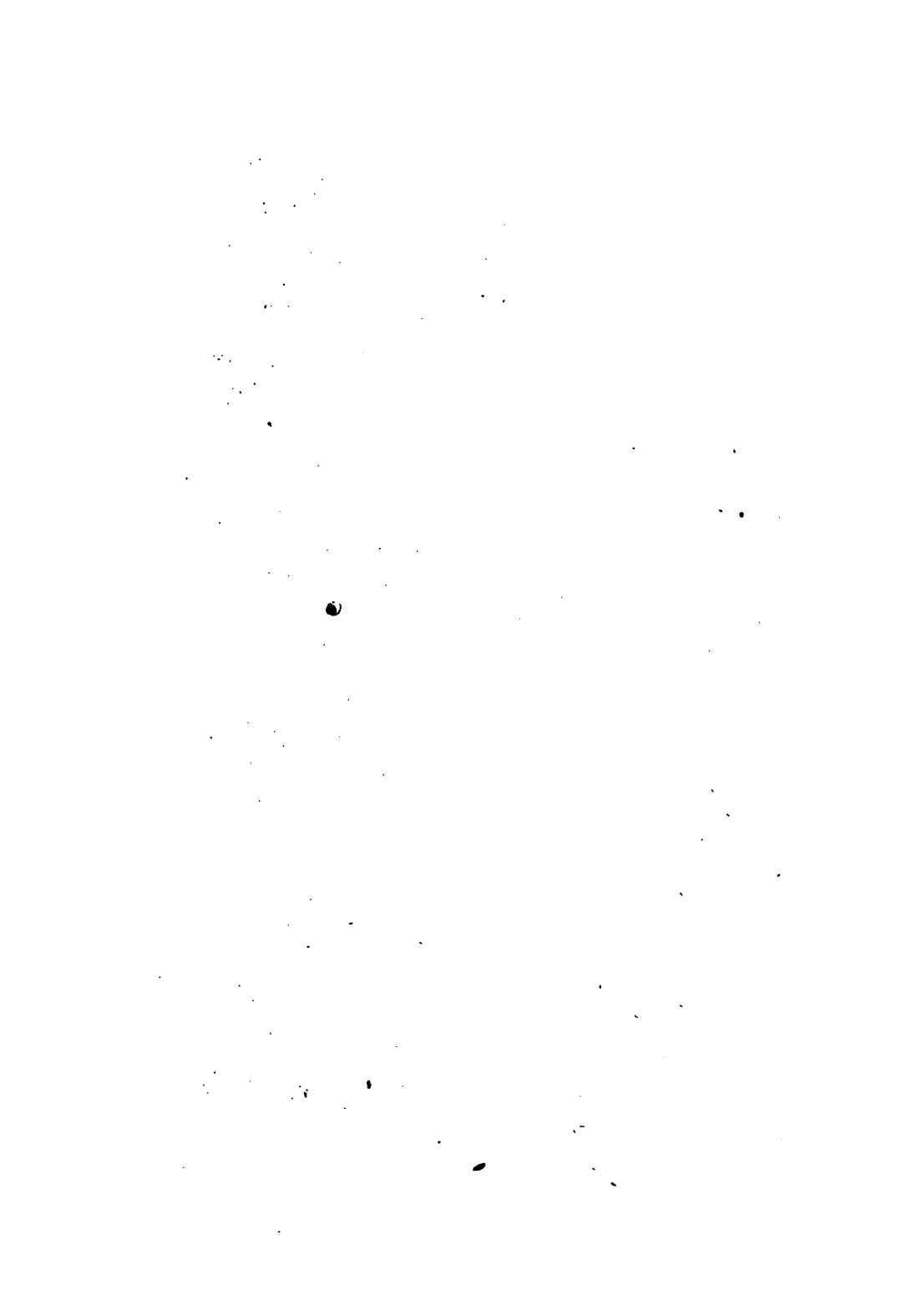
Lemarin de service sur la barque de M. Morrison tomba malheureusement entre les barques, et se noya. Le courant est si fort, et il est si dangereux de se voir entraîner sous les barques, qu'en pareil cas un semblable accident ne peut qu'être fatal.—Les Chinois se montrèrent très-empressés à chercher le corps; et ils réussirent à le trouver après avoir déplacé les trois embarcations voisines. Un message fut envoyé au Chin-chae pour lui demander de retarder le départ de la flottille jusqu'après l'enterrement: il y acquiesça aussitôt, et accorda tout ce qui était nécessaire à cet effet.

Le 12 novembre. Ce matin, Millege (le marin) a été enterré, avec les honneurs militaires, derrière le corps-de-garde chinois. Les soldats de service eurent une attention dont je





Dr. J. P. ...





Shanghai, China. View from the East.

ne les aurais pas crus susceptibles. Lorsque le service funèbre fut terminé, ils firent une décharge de leurs tubes de fer, et leur musique joua un air approprié à la circonstance. — Nous mîmes à la voile à dix heures. — A midi, nous passâmes vis-à-vis de Wan-jan-hien ; et à midi et demi, devant Ma-tung-shan, grand promontoire remarquable, sur la rive droite. Le fleuve se trouve divisé ici par une autre île ; nous suivîmes le bras qui coule au nord-ouest. — Ce matin on a vu des marsouins, ce qui est assez singulier, vu l'éloignement où nous nous trouvons encore de la mer. A quatre heures, nous avons passé devant le Seaou-koo-shan, ou la colline du Petit-Orphelin. Ce rocher est un objet on ne peut plus curieux, d'abord par sa position isolée, ensuite par sa hauteur, puisqu'il s'élève tout à coup à deux cent cinquante pieds ; et enfin par les nids de cormorans, et l'immense quantité de ces oiseaux qu'on voit sur ses flancs. On voit au sommet même un temple à deux étages, et à peu près à moitié chemin, plusieurs autres qui s'élèvent graduellement l'un au-dessus de l'autre. L'intervalle entre ces édifices et le temple qui est au sommet, était couvert de bambous qui produisaient un effet assez bizarre, par le contraste qu'offraient leurs minces tiges avec l'as-

périté du rocher où ils croissaient. De loin, les cormorans avaient l'air de petites cavités; et même, de plus près, ils paraissaient plutôt attachés que perchés sur le roc. Un papier, que les prêtres nous remirent, portait que ces temples avaient été fondés par la mère de l'empereur. Il est d'usage qu'à leur passage les barques fassent quelque offrande pour se rendre la divinité locale favorable dans leur traversée du fleuve au lac : notre dévotion ne nous permit pas de négliger cette coutume. Peu après nous arrivâmes vis-à-vis de Pang-tze-hien, ville murée, singulièrement située. Presque toutes les maisons sont dans un vallon; mais les murs, passant autour et au-dessus des collines, renferment un grand espace dans leur enceinte. — Ici la chaîne de montagnes n'est pas très-élevée; mais, quoique le temps sombre nous privât de voir parfaitement les bâtimens, dont les sommets étaient couverts de brouillards, il prêtait aux montagnes une apparente élévation qui approchait du sublime; elles sont d'ailleurs frappantes elles-mêmes par la manière dont elles s'avancent quelquefois dans la rivière. — Notre mouillage déterminé était Ching-yang-miao, que nous n'atteignîmes néanmoins qu'au matin.

Le 15 novembre. Ching-yang-miao est situé

au-delà d'un promontoire plat, en remontant un petit crique, ou rivière; nous y restâmes un jour entier à cause du vent contraire. Kwang a fait une visite à lord Amherst pour s'informer comment il avait passé la précédente nuit, qui avait été orageuse. L'une de nos barques a couru quelques dangers, le cordage servant à haler s'étant rompu; et la grande ancre n'ayant pas, par quelque malencontre, retenu l'embarcation, elle dériva vers Seaou-koo-shan; heureusement les petites ancres ne bougèrent pas, sans quoi cet événement eût pu avoir des suites fâcheuses. — Kwang informa lord Amherst qu'on avait reçu la nouvelle que trois navires étaient arrivés le 9 octobre, au mouillage près de Canton; l'un, sans doute, le *Hewitt*, à la seconde barre; les deux autres, qui étaient des vaisseaux de guerre, vraisemblablement l'*Alceste* et la *Lyre*, à Chuen-pee (1). Le Chin-chae nous donna une idée défavorable des nouvelles barques que nous allons avoir, du moins quant à la grandeur, puisqu'il en faudra cinq pour une de celles que nous avons. — D'après le rapport de Kwang, le lac de Po-yang est très-inférieur, en étendue, à celui de

(1) Ceux-ci se trouvaient être l'*Investigateur* et la *Découverte*.

Tung - ting - hoo , dans la province de Ho-quang : celui-ci a huit cents li^s de largeur , tandis que l'autre n'en a que cent quatre-vingts. Comme de coutume , le village est sur le bord opposé du crique où nous mouillâmes. — La contrée n'est remarquable que par un plus grand nombre de ce qu'on pourrait appeler des maisons de campagne , que je n'en avais encore vu. — Une école de campagne fixa mon attention. Tous les enfans lisaient à haute voix le même livre , et à peu près sur le ton d'un récitatif. Les oreilles du maître me parurent devoir être douées d'une grande finesse pour pouvoir découvrir les paresseux. — Quoique les villages soient petits , ils sont nombreux. Quelques cabanes sont construites en simples nattes ; ce qui en fait des habitations aussi précaires qu'elles sont peu coûteuses.

Le 14 novembre. Nous fîmes voile à cinq heures. — A sept , nous passâmes vis-à-vis d'un rocher qui s'avance d'une manière curieuse , et d'un village de pêcheurs situé au milieu d'autres rochers escarpés : toute la perspective sur la gauche était frappante par l'âpre aspect du rivage. Sur les neuf heures , nous vîmes Hoo-koo-hien , situé à peu près comme Pang-tze-hien , dans un enfoncement formé par des collines ; ses murs , passant au-dessus d'elles , et en renfer-

mant quelques-unes. Il est difficile de savoir à quoi attribuer cet usage de renfermer, dans l'enceinte des murs, des collines incultes, et qui n'offrent que peu de pâturages. — Sur notre droite, le fleuve se divise à un petit village appelé Pa-hé-kiang (rivière de huit lis), et ici nous quittâmes le superbe Yang-tze-kiang, après avoir fait neuf cent cinquante lis, ou deux cent quatre-vingt-cinq milles sur ses eaux. L'un dans l'autre, sa largeur peut être évaluée à deux milles. — Le pays où il dirige son cours est singulièrement pittoresque, et, excepté les flancs des montagnes, il est susceptible d'une culture soignée. Les îles sont nombreuses, grandes, et très-fertiles, les villes et villages assez multipliés et populeux : le corps est parfait, il n'y a que l'âme qui manque. C'est en vain que l'ami de son pays cherchera des sentimens de convenance, l'honnête homme un ami, et la femme aimable un compagnon, sur les rives du Yang-tze-kiang : ici ce qui n'est pas pure habitude est barbarie, et ce qui n'est pas barbarie n'est qu'imposture. Le plus petit ruisseau qui coule auprès de la cabane d'un paysan anglais, peut être plus fier de sa situation morale, que le grand fleuve de la Chine.

La largeur du lac, là où nous y entrâmes,

belles boutiques sont celles de porcelaine , où les personnes de notre société firent différentes acquisitions ; les prix , comparés aux nôtres , nous parurent modérés. — Dans l'un des grands temples , je remarquai quelques piliers octogones en marbre commun ; ils avaient des piédestaux , mais pas de chapiteaux. — Le théâtre qui est vis-à-vis me parut en bon état : le spectacle consiste principalement en tours de force. — La ville borde la baie ; il est probable que , dans la belle saison , on y arrive aussi du côté du lac. Il y avait plusieurs radeaux avec des appentis amarrés près de la ville ; ce sont sans doute les demeures de familles pauvres ; nous en avons déjà vu sur cette rivière comme sur les autres où nous nous sommes trouvés.

Le 16 novembre. La nuit d'hier a été orageuse ; néanmoins , le ciel s'étant éclairci avant midi , nous mîmes à la voile. Les deux côtés du lac sont montagneux : le Lee-shan , qui est à notre droite , conserve toujours sa supériorité. Les sommets et les cavités des rochers , par leur blancheur , ont l'air de neige. Je suis porté à croire , après les avoir attentivement considérés , que ces surfaces blanches doivent être de sable , ou de pierres découvertes par les torrens des montagnes. — A environ cinq milles de Ta-

koo-tung , nous passâmes devant Kin-shan , petite ville , située comme la première à l'entrée de la baie. Plusieurs jonques à sel se trouvaient à l'ancre , les eaux du lac (1) étaient assez agitées, et toute la scène, jointe à un temps sombre et couvert, ne manquait pas d'une certaine sublimité. Devant nous sont quelques collines de sable tout-à-fait nues; la grande chaîne de montagnes semble de la même nature : on voit de la neige dans les enfoncemens d'une autre chaîne plus éloignée. Quelques maisons à King-shan , comme à Ta-koo-tung , sont bâties sur pilotis; mais ceux-ci sont trop faibles pour résister à un violent effort des eaux. On aperçoit d'ici le Ta-koo-shang , ainsi qu'un autre rocher isolé plus petit , semblable à un bateau à la voile , près de l'entrée de la baie de Ta-koo-tung.

Vers midi , nous vîmes la pagode de Nang-kang-foo ; elle est à sept étages et en bon état. Peu après nous tournâmes un cap à droite , et nous mouillâmes au-delà d'un môle presque entièrement construit en granit , et destiné à protéger les murs de la ville et un certain nombre de petits bâtimens , contre tout débordement.

(1) L'un des missionnaires dit que le lac de Po-yang est sujet à d'aussi violentes tempêtes que les mers de la Chine.

dement imprévu du lac. Un pont ou chaussée en arches, conduit du môle à la porte de la ville. — Ici le Po-yang est divisé en deux bras par des collines; l'un, celui sur lequel nous avons jusqu'à présent navigué, se nomme Nan-kang-hoo. — Nous fûmes tous très-trompés à la vue de l'intérieur de la ville, parce que les murs et le môle nous faisaient présumer qu'elle était florissante. — Les boutiques ne contiennent autre chose que les objets de première nécessité; et encore ceux-ci ne semblaient-ils destinés qu'aux gens des dernières classes. Cependant, les nombreux py-loos en pierre qui forment une arcade complète dans la grande rue, attestent assez l'importance que Nan-kang-foo a eue jadis. Ces py-loos sont richement sculptés, et le relief des figures est très-frappant. Ils furent érigés sous le règne de Van-li, il y a près de trois cents ans. C'est dans cette ville que nous avons vu les premières salles ou temples de Confucius, appelés Wan-miao. Ils ne renferment point d'idoles, et c'est en quoi ils sont remarquables, ainsi que par des tables placées dans des galeries autour des cours, et où sont inscrits les noms des héros décédés. Un bain demi-circulaire occupe une partie de la première cour, et il faut monter quelques marches avant d'en-

trer dans les salles. Ces marches, aux extrémités desquelles il y a des figures de lions, sont, ainsi que le bain, en granit blanc à petit grain, provenant des montagnes du voisinage. L'une des salles vient d'être construite ou a été récemment réparée. La pagode est nouvelle aussi. L'une et l'autre sont dues au gouverneur actuel qui, dans l'état de décadence où est maintenant la Chine, doit être considéré comme un patriote extrêmement zélé. — La ville offre si peu d'objets intéressans, que la chaîne des montagnes de Lee-shan, au nord-ouest, fixe tous les regards, et qu'une cascade qui se précipite du sommet d'un rocher, élevé à peu près aux deux tiers de la montagne, devint le principal objet de de ma promenade. — Je n'ai pu réussir à y monter cette après-midi ; mais, si nous ne partons pas demain, je renouvellerai ma tentative. — C'est ici que j'ai rencontré les premiers rochers de granit, et toute la chaîne a l'air d'être primitive.

Le 17 novembre. Ma promenade à la montagne a été très-intéressante. Un ruisseau, qui alimente la chute, coule en serpentant dans le vallon, et on le passe sur trois ponts dont l'un a douze piles. Son lit était presque à sec ; mais la largeur des ponts indique assez qu'à

nord-est et le sud-ouest. Dans une autre chaîne située obliquement au Lee-shan, le schiste occupe décidément la partie inférieure. Nous en trouvâmes des morceaux mêlés de mica sur la cime où est bâtie la pagode ; ils y avaient sans doute été entraînés des parties supérieures de la montagne. Toute la chaîne offre les signes d'une active dégradation, produite par les torrens descendus des montagnes, et qui ont peut-être contribué à former le lac de Po-yang, ou à grossir les eaux du Yang-tze-keang. Les rochers sont jetés çà et là en blocs volumineux et informes : comme on l'a déjà observé, les plus petits étaient de pur quartz. — Le grand temple qui est au pied de la montagne n'est pas entretenu. Tout ce qu'on y voit de remarquable ce sont les beaux arbres qui se trouvent dans la cour. — Un seul prêtre était à la prière au moment où nous entrâmes. Il frappait sur une cloche et battait du tambour, à de certains intervalles, en disant ses prières sur un ton de récitatif : la cérémonie se termina par des prosternemens. — Je remarquai sur la physionomie de ce prêtre, comme je l'avais précédemment fait sur celles de quelques autres, une expression de bêtise si prononcée, que je pensai qu'elle pouvait être affectée, dans la vue de paraître entièrement

tures représentant la vie future, et où les récompenses et les punitions sont dépeintes par des situations semblables à celles de la vie présente.

Le 18 novembre. Influencé par le bon exemple, l'amour de la géologie me fit visiter une seconde fois la montagne. Nous remontâmes pendant un assez petit espace le cours du ruisseau, et nous eûmes l'occasion d'observer la dégradation des rochers granitiques dans toutes ses progressions. Le granit de ces montagnes me parut en grande partie stratifié, et se trouvait, en quelques endroits, presque entièrement feuilleté. Le feldspath et le mica sont de différentes couleurs; cependant le blanc domine dans les deux. Quelques parties du rocher avaient l'air d'être veinées, par la couleur différente du feldspath. Parmi les débris qu'on trouve à sa base, on voit des morceaux assez gros de cette dernière pierre. Il nous fut impossible de nous assurer, malgré toutes nos recherches, de la situation exacte du schiste. Nous observâmes quelques masses qui me parurent être de schiste mêlé de mica; mais des personnes versées dans la science, les regardent comme du gneiss. La pente de la chaîne entière est presque verticale, et dans le rapport de 85 à 90; sa direction est entre le

de la ville, en suivant une direction occidentale. — Il n'offre rien de frappant à l'extérieur, si ce n'est son étendue. Il est divisé comme de coutume en plusieurs cours. Autour de celles-ci sont les cellules qui servaient anciennement de demeure aux étudiants, dont le nombre se montait, dit-on, à mille. Dans l'une des salles on voit la statue de Confucius, entourée de celles de ses principaux disciples. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette statue de Confucius, c'est sans doute sa complexion et ses traits, qui sont bien décidément ceux d'un Africain. On nous montra un arbre qu'on nous dit avoir été planté par Choo-foo-tze. Les étudiants chinois de notre société désiraient beaucoup en emporter quelques branches. Quant à moi, la figure en bois d'un cerf, que le sage avait, assurait-on, employé à acheter et à transporter chez lui, des villages voisins, les provisions qui lui étaient nécessaires, m'intéressait davantage. On plaçait l'argent entre ses cornes; et telle était l'honnêteté des vendeurs ou la sagacité de l'animal, que le marché du philosophe se faisait toujours d'une manière satisfaisante. Cette histoire, qu'appuyait l'effigie du cerf, contenait plus de merveilleux et d'in vraisemblance, que n'en renferment ordinairement les absurdes

traditions des Chinois. Les environs du collège, ainsi que sa position, sont agréables et pittoresques. Il y a derrière l'édifice une colline richement boisée, et une source venant de la montagne, qui fournit l'eau nécessaire au collège. — On le répare dans ce moment; mais je n'ai pu savoir si c'est dans l'intention de le rendre à sa première destination. — La mode d'écrire son nom dans les lieux fréquentés, paraît être commune à toutes les nations. Ici, comme au pied du Lee-shan, plusieurs personnes avaient tracé les leurs en caractères chinois. Nous inscrivîmes aussi notre visite à la pagode; sur le rocher. — Notre promenade à travers les vallées, tant en allant qu'en venant au village, nous offrit une scène ravissante. Chaque perspective du Lee-shan est magnifique, et les habitations, la culture et les arbres, sont on ne peut plus heureusement disposés dans les bas-fonds. — Nous vîmes un grand collège en rentrant par la porte du nord. Un espace considérable qui se trouve sur notre droite est sans maisons, et entièrement cultivé.

Le 20 novembre. Nous quittâmes le môle à six heures et demie, et rentrâmes dans le lac sur les sept heures. A neuf, nous passâmes vis-à-vis d'une petite ville, Soo-chee, qui est bien

bâtie : elle est , dit-on , à quarante-cinq lis du lieu de notre départ. Un bon vent favorable nous a conduits à notre mouillage à Woo-chin , à midi , après avoir fait , d'après l'itinéraire chinois , quatre-vingt-dix lis , ou trente milles , en cinq heures. Notre direction a été du sud-est au sud - ouest. Nous laissons ici le lac de Po-yang , qui s'étend à l'est. Il y a deux rivières près de la ville : nous suivons celle qui se dirige au sud. Je n'ai autre chose à dire du lac de Po-yang , sinon que je ne l'ai pas trouvé aussi large que je croyais. Il y a un si grand nombre d'îles basses que , du point où nous sommes , on ne peut en apercevoir toute l'étendue. Ses bords , contre l'idée que je m'en faisais , sont montagneux et singulièrement pittoresques. Il a à peu près soixante milles d'étendue.

Quoique Wo-chin ne soit qualifiée ni du titre de Chow , ni même de celui de Hien , elle n'en est pas moins une ville fort importante. C'est dans ses murs que se font les échanges de marchandises entre le nord et le sud de la Chine. Les magasins y sont spacieux et bien pourvus ; les auberges grandes et bonnes ; les temples richement décorés ; et les boutiques remplies d'articles de toute espèce , et même d'une assez grande quantité de marchandises

d'Europe. Il y avait plusieurs petits vases en bronze anciens et modernes, dont la forme ressemble assez aux vases grecs et étrusques.

En approchant de Wo-chin, les regards se portent sur un temple couvert en tuiles vertes, situé sur une élévation, et entouré d'une colonnade de granit. En l'examinant de plus près, nous vîmes qu'il était en ruine. — Il n'en est pas de même du temple dédié à Wang-shin-choo, le dieu de la longévité : les ouvrages de ciselure et de dorure qu'on voit dans ce temple surpassent infiniment tout ce que j'ai encore vu dans le même genre. Un py-loo en porcelaine surmonte l'entrée extérieure. Le temple qui est en face est entièrement couvert de dorure. Des galeries ornées forment ce qu'on peut appeler le second étage. Les vases destinés aux sacrifices correspondent, quant à la richesse et à la beauté du travail, au reste de l'édifice. Au-dessus de l'entrée et en face de la principale salle, on voit un pavillon orné de la même manière, et qui est destiné à des représentations théâtrales. En bas, dans la cour extérieure, étaient des boutiques de porcelaine, et d'autres objets très-joliment disposés. — On nous dit que le

temple avait été érigé, et qu'il est entretenu par les dons volontaires des négocians de la ville, pour qui, en supposant que leur commerce soit toujours prospère, une longue vie est le premier objet. — Je visitai un autre temple presque égal en splendeur au premier, et qui est très-agréablement placé au haut de deux rangées d'escaliers de pierre, de vingt pieds de long. — Je suis porté à croire, d'après le petit nombre de barques que j'ai vues à l'ancre, que, quoique Wo-chiu soit l'entrepôt d'une grande partie du commerce qui a lieu entre les provinces du nord et celles du midi, il ne s'y fait cependant pas un trafic considérable, parce qu'il me semble que, dans ce cas, le séjour des négocians étrangers et de leurs agens y occasionerait aussi celui des navires sur lesquels leurs marchandises auraient été chargées. Toutefois, la saison, ou d'autres circonstances locales qui nous sont inconnues, pourraient peut-être détruire cette objection. La ville est peuplée, mais non pas plus que l'importance commerciale qu'on lui attribue ne nous le faisait imaginer.

Le 21 novembre. Nous partîmes à sept heures, et nous nous dirigeâmes par une rivière que nos bateliers appelèrent d'abord Seaouchah, ensuite Shan-chou-kho, et enfin Shan-

kho. Il s'y trouve plusieurs îles. Les bords en sont bas, et ne nous offrirent que peu d'intérêt. Nous apercevions encore quelques bouquets d'arbres, dernières traces de la romantique contrée que nous avons quittée.—Nous voyons devant nous quelques collines; mais nous perdons insensiblement de vue le Lee-Shan.—A l'exception d'un grand village assez près de Wo-chin, les autres que nous avons aperçus, et qui sont en petit nombre, sont peu de chose. Je ne dois pas omettre de dire que j'ai vu aujourd'hui, sur la rive, le seul pâturage un peu étendu qui se soit offert à mes regards depuis que nous sommes en Chine. Les bestiaux, consistans en bœufs et buffles, n'y étaient pas en grand nombre. Au soleil couchant, nous nous trouvâmes vis-à-vis de quelques maisons bien bâties, où il y avait un chantier de constructions pour de petites barques. Le soleil lançait ses derniers rayons sur quelques collines qu'au commencement de notre voyage j'aurais pu appeler des montagnes. La rivière a ici deux cents toises de largeur. Nous mouillâmes à Wang-chun, poste militaire avec quelques maisons.

Kwang adressa un message à lord Amherst pour l'inviter à ne pas permettre qu'aucune personne de l'ambassade allât à la ville de Non-chang-foo, qui est à quatre-vingt-dix lis, et

où nous espérons arriver demain. Les motifs sur lesquels cette demande est fondée, sont le jour de naissance de l'empereur, qui se trouve être demain ; un examen public des étudiants qui se fait en même temps ; et enfin l'affluence considérable qui aura lieu dans la ville à cette occasion. Il y est aussi question de la présence du Foo-yuen. — Ces motifs peuvent n'être que des prétextes ; mais ils sont si plausibles, qu'il serait déraisonnable, vu la liberté dont nous avons joui jusqu'à présent malgré l'édit de l'empereur, d'exprimer, ou même d'en éprouver le moindre mécontentement. C'est le premier avis officiel que nous ayons eu de l'anniversaire de la naissance de l'empereur. Il est vrai que l'interprète Achow fit, il y a quelques jours, une communication à sir George Staunton, sinon formellement, du moins évidemment, par les ordres du Chin-chae. Elle avait pour objet de s'assurer si l'ambassadeur serait disposé à prendre part à la cérémonie qui devait avoir lieu à Nang-chang-foo le 24. Sir George répondit à cette ouverture d'une manière convenable : sa réponse, tout en faisant remarquer le manque d'égards qu'on avait eu jusqu'alors pour l'ambassade, laissait entrevoir des dispositions à se rendre aux désirs de Kwang, pourvu qu'il les fit connaître d'une

manière expresse , et que le cérémonial qui serait observé dans cette circonstance n'eût rien que de convenable et de satisfaisant. Sir George ne donna cette réponse que comme son opinion particulière , et sans faire intervenir lord Amherst. D'après une seconde communication , faite par la même voie , il paraît qu'il s'agissait de l'accompagner du ko-tou , ce qui rendait la proposition à la fois absurde et inadmissible. Les explications d'Achow sont si confuses , qu'il est difficile de dire jusqu'à quel point il a agi par ordre du Chin-chae , et quelle est précisément la nature de la proposition. Je puis à peine supposer que Kwang ait pu espérer que lord Amherst se soumettrait gratuitement , lors de son retour , à une cérémonie à laquelle il avait sacrifié la réception de l'ambassade , à moins de croire que son esprit ne fût abattu par la longue durée de la défaveur impériale. Je verrais avec plaisir , par plusieurs raisons , que nous prissions part à la solennité du jour ; car , puisque par l'échange des présens on a reconnu la continuation des rapports d'amitié entre les souverains , il serait avantageux , et même honorable pour l'ambassadeur , d'avoir occasion de paraître publiquement d'accord avec le ministre de l'empereur. Dans tous les cas , je suis d'avis

lerie n'étaient pas d'usage en Chine dans ces occasions, il le pria de lui permettre de refuser l'offre qu'il avait bien voulu lui faire. Peu après on annonça une visite de sa part; mais elle n'eut pas lieu à cause de l'heure avancée, et de quelques affaires qui étaient survenues inopinément.

Le 23 novembre. Nous levâmes l'ancre au point du jour par une belle brise. Le pays est joli dans de certaines parties. Nos bateliers appellent la chaîne de collines que nous avons vue sur notre droite, Chee-long-shan. Une rivière qui était à notre droite, et que nous vîmes sur les huit heures, se nomme, dit-on, le Yin-koo-kho, venant de Yao-choo-foo (1), où il y a, je crois, une manufacture considérable de porcelaines. — A neuf heures nous vîmes la pagode et les murs de Nang-chang-foo, avec un faubourg qui se prolonge sur le bord de la rivière; là elle se nomme le Tung-kho. Nous mîmes trois quarts d'heure à nous rendre à notre mouillage, vis-à-vis du faubourg. On dit que nous sommes ici dans le Schin-chou-kho,

(1) Yao-choo, d'où l'on envoie la porcelaine à Nang-chang-foo, est située sur la rive sud-est du lac. King-te-ching, ville voisine, est le principal lieu de la manufacture.

la même rivière où se trouvait l'ambassade hollandaise en venant de Hang-choo-foo. Nous sommes mouillés auprès d'une île basse, où l'on ne voit pas un grand nombre de maisons d'habitation. Les principales boutiques de la ville sont celles des marchands de soie et des fourreurs. Il y a peu de grands magasins de porcelaine : la qualité en est inférieure à celle de Gan-king-foo. On y achète la soie, crue, filée ou tissée : dans la soie teinte, la couleur dominante est le rouge.

— Quelques-unes des arcades sous la porte ressemblent tellement aux arcades des rues, que nous violâmes, sans le vouloir, l'ordre concernant notre non admission dans la ville. Il paraît qu'on n'avait pas pris de mesures à cet égard ; car les soldats, loin de s'opposer à ce que nous avançons, nous conduisirent eux-mêmes vers la porte, et, lorsque nous reconnûmes ensuite notre erreur, ils parurent surpris de notre réserve.

— Les plus belles boutiques sont dans la ville. Celles de bonnetiers, vu les broderies qu'on emploie aux bonnets de négligé, et le velours et les fourrures dont on fait les autres, ont une belle apparence. Les boutiques de fourreurs sont en très-grand nombre et bien pourvues. Il n'y a pas une aussi grande variété dans les vases et autres articles en bronze qu'à Woo-chin. — On trouve une telle quantité

de boutiques remplies de couronnes dorées et de casques à l'usage du théâtre, que je crois que cette ville se distingue particulièrement par la fabrication de ces objets. On y fait aussi des idoles de toutes les tailles; et, d'après ce dont nous avons été témoins, les matériaux qu'on y emploie sont aussi grossiers que le travail en est imparfait.

Quand on voit les particularités de l'idolâtrie ainsi exposées aux yeux de tout le monde, il est impossible de n'être pas surpris de ce qu'autant d'aveuglement puisse exister dans un pays qui n'est pas entièrement dépourvu des lumières de la raison. — J'ai vu plusieurs peintures sur verre, dont les couleurs étaient très-vives, et le dessein assez bien exécuté, et qui intéressaient, parce que les sujets avaient été puisés dans les scènes de la vie domestique.

Le 24 novembre. Ayant reconnu mon erreur d'hier, j'évitai soigneusement de m'approcher de la ville, et fis de la tour l'objet de ma promenade; je m'y rendis par une longue rue, s'étendant l'espace d'un mille et demi sur une ligne droite. — L'édifice tombe en ruine, et à peine l'escalier est-il praticable. Des marches presque usées indiquent qu'il est le rendez-vous de beaucoup de personnes que la curiosité ou la dévotion y conduit. Du sommet, on

aperçoit très-bien la ville. Elle a la forme d'un polygone irrégulier, avec six portes, le plus long côté se prolongeant vers la rivière; la circonférence des murs est de cinq à six milles; on y voit peu de grands et beaux bâtimens; il faut cependant en excepter un qui est au centre, et qui est couvert de tuiles vertes. — Nous présumons que c'est ou un temple de la secte de Tao-tze, ou la salle où l'on examine les étudiants. — Tout le pays que nous venons de traverser, nous a paru entrecoupé de rivières, et doit être, par la position basse et peu étendue des terres intermédiaires, souvent entièrement inondé. En revenant de la tour, je rencontrai deux brouettes. Dans la première se trouvaient deux femmes bien mises, qui étaient placées une de chaque côté de la roue; il y avait dans l'autre un enfant qui paraissait leur appartenir. Une brouette me parut une assez singulière voiture de visite pour des dames. On s'en sert dans cette partie de la Chine, aussi bien pour le transport des marchandises que pour celui des personnes; mais il paraît qu'il n'y a guère que celles de la classe inférieure qui en fassent usage. J'ai déjà observé ailleurs que la curiosité du sexe lui faisait braver les édits impériaux; c'est surtout ce qui est arrivé ici. Toutes les femmes, excepté les plus pauvres,

sont fardées. Il m'a semblé que les Chinoises ont moins en vue, en se peignant, d'imiter le lis et la rose séparément, que de donner à leur physionomie entière une carnation fortement prononcée. Beaucoup d'entre elles ont de beaux yeux, quoique d'une coupe angulaire, et ne manquent pas d'attraits. — Les pauvres sont nombreux et importuns à leurs concitoyens. Quant à nous, ils ne nous demandèrent rien, et ne parurent rien attendre de notre générosité. Nous en vîmes qui se promenaient avec une cloche ou un cornet et un panier; ils s'arrêtaient ordinairement dans une boutique, et là ils sonnaient de la cloche, ou sonnaient du cornet jusqu'à ce que leur panier fût plein.

On a reçu de Kwang un avis portant qu'il est d'autant plus inquiet sur tout ce qui concerne l'ambassade, que le mandarin militaire qui commande en second à Canton, se trouve présentement à Nang-chang-foo, allant à Pékin, et qu'il rendra compte de tout ce qu'il aura observé. — Deux temples que j'ai visités aujourd'hui, et que j'ai reconnus pour être semblables à celui du faubourg de Nankin, appartiennent, m'a-t-on dit, à la secte de Toa-tze; c'est du moins ce que l'on conjecture, de ce que la grande figure, assise immédiatement au-dessous

des divinités principales, se nomme Lao-kiun (1), le fondateur des sectes.

Le 25 novembre. J'ai été très-agréablement surpris, en me promenant autour des murs, de me trouver dans l'endroit où se font les examens pour l'avancement militaire (2). C'est un emplacement d'à peu près cent toises de longueur. On avait construit, à l'extrémité supérieure, une salle temporaire, où était placé un trône ou siège élevé. Un rang de mandarins en grand costume occupait chaque côté du trône; mais la distance à laquelle je me trou-

(1) Le Père Fouquet dit que la suprématie de la secte de Tao-tze est héréditaire, et que son titre est Teen-tsee, ou docteur céleste. Lao-kiun, le fondateur, florissait sous la dynastie de Tcheou. Le grand principe de sa doctrine était l'abstraction religieuse, et l'indifférence pour les choses du monde. Il affirmait l'existence d'un vide absolu dans la nature. Aujourd'hui les prêtres de sa suite s'occupent beaucoup de la magie, et on leur suppose un pouvoir particulier sur les mauvais esprits. On regarde la doctrine de Tao-tze comme injurieuse à la morale, et au bien-être de la société.

(2) Cet examen, au rapport des missionnaires, paraît être celui de bacheliers qui veulent obtenir le grade de licencié. Il y a trois degrés : bachelier, licencié et docteur; en Chinois, tseou-tzee, tien-gin, tsin-tze. On les examine sur toutes les manœuvres militaires, et particulièrement sur le campement.

vais, ne me permit pas de m'assurer si celui-ci était occupé par des mandarins ou par l'effigie de l'empereur. A l'extrémité opposée à la salle, était un mur en maçonnerie, destiné à servir de but dans les exercices militaires; et à une petite distance de lui, un py-loo d'où les candidats, à cheval et armés d'un carquois et de trois flèches, lançaient leurs traits. Les marques auxquelles ils visaient étaient couvertes de papier blanc, placées à peu près à la hauteur d'un homme, un peu plus larges, et à vingt-cinq toises d'intervalle les unes des autres. — Il fallait frapper successivement toutes ces marques à coups de flèches et en galopant. Quoiqu'on ne mit pas toujours dans l'œil du taureau, rarement on manquait le blanc, la distance du tir n'étant que de seize à vingt pieds. Ce qu'il y avait de plus adroit, selon moi, était de tendre l'arc sans arrêter son cheval. — Les candidats étaient de jeunes mandarins très-bien mis. Leurs chevaux, ainsi que leurs équipages, étaient en bon état. Les flèches étaient à peine aiguisées et sans barbes, pour prévenir les accidens, parce que les spectateurs ne se trouvaient qu'à quelques toises des marques. En général ce spectacle ne manquait pas d'intérêt, et je regrettai beaucoup que l'affluence et la crainte d'interrompre la céré-

monie, ne me permettent que d'y assister quelques minutes. — Le circuit des murs est de cinq milles et demi.

Kwang, accompagné du trésorier et du juge du district de Gan-hwuy, s'est présenté chez lord Amherst, et a été plus conciliant que jamais dans son langage. En parlant du regret qu'il éprouverait en nous quittant, il dit aux autres mandarins : « Comment me séparerai-je de mes amis ? » Et lorsque sir George lui exprima l'espoir qu'on avait que, comme Sung ta-jin, il dînerait à bord d'un des vaisseaux à Whampoà, il lui répondit que, quoique d'ailleurs inférieur sous tous les rapports à ce mandarin distingué, il partageait ses sentimens à notre égard.

Peu après le coucher du soleil, le feu se déclara dans le faubourg, vis-à-vis de notre mouillage, et fut éteint beaucoup plus promptement que je ne m'y attendais. Il n'y eut que deux maisons de brûlées. L'offre que nous fîmes de nos pompes fut refusée avec politesse, et cela devait être, puisque, la ville en étant pourvue, les nôtres eussent été inutiles. — Ici, comme en Turquie, les principaux officiers du gouvernement sont obligés de se porter sur les lieux, où leur arrivée est toujours annoncée par les acclamations d'usage.

Dans la conversation , Kwang a fait entrevoir que notre retour à Canton pourrait encore durer trente jours , et quarante si le vent était défavorable. Ces deux époques excèdent considérablement le temps que les ambassades anglaise et hollandaise ont mis à faire le même trajet ; et l'on peut en conjecturer que Kwang a quelque intérêt à ce retard , soit comme ayant rapport à la conclusion de l'ambassade , ou , d'après mon opinion , au désir assez vraisemblable que le Chin-chae a d'obtenir la place de Hoppo , ce qui pourrait peut-être lui réussir , puisqu'il se trouvera à Canton au moment où ses amis solliciteront le plus chaudement en sa faveur.

Le 26 novembre. Lord Amherst et sir George Staunton sont allés , à la recommandation de Kwang , visiter un temple à quelques lis de notre mouillage , ce qui me fit regretter d'avoir promis d'être d'une partie de crose arrêtée d'avance entre les autres personnes de l'ambassade. Cependant la nouveauté d'une semblable partie à Nang-chang-foo , a quelque chose de plus remarquable que la vue d'un autre temple , et peut me consoler en quelque façon de la perte que j'ai faite. Ce temple a été érigé par les marchands de sel , et a été particulièrement dédié au dieu des

richesses. Les dorures et les ornemens de toute espèce sont d'une grande beauté. Il a un jardin et un théâtre ; et le tout est disposé autant pour l'agrément que pour la dévotion.

Le 27 novembre. Nous quittâmes notre mouillage au point du jour, par une grande pluie et une forte bise. Après avoir fait quatre lis, nous entrâmes dans le Kan-kho, en sortant du Sing-chen-kho, cette première rivière se dirigeant au nord. A midi, nous vîmes un autre bras de rivière à notre droite ; notre direction a été est par sud. Nous tournâmes une colline ayant quelques sapins sur son sommet, et nous arrivâmes à Chee-cha-tang, petite ville, avec une pagode à sept étages en ruine, qui en est à quelque distance. Le rivage a été généralement bas, et les bancs de sable, les hautes monticules, et les racines d'arbres qu'on aperçoit, sont des preuves assez évidentes de fréquentes inondations. — Dans notre promenade, nous avons vu l'arbre de cire et le camphrier ; celui-ci est très-gros. — Un temple de la ville renferme une représentation générale des punitions de l'enfer, mais non pas, je crois, dans le même genre que celles que j'ai déjà décrites sous le nom des *dix rois*. — Je suis porté à croire que les auteurs qui ont écrit sur la Chine, ont trop simplifié

les religions dominantes dans ce pays, car il est impossible de faire rapporter les symboles ou figures des différentes idoles que nous avons eu occasion de voir, avec le grand nombre de sectes dont il est fait mention dans leurs écrits. La mythologie chinoise est peut-être l'une des plus variées qui aient jamais existé, et ce serait un sujet de recherche assez curieux, que de s'assurer si la multitude des dieux différents qu'on voit dans leurs temples, ont une origine et une histoire communes.

Aujourd'hui nos bateaux ont été soumis à une épreuve qu'ils ont mieux soutenue que je ne l'aurais cru, en ce que la partie au-dessus de la flottaison n'est que de nattes; ils s'élèvent très-haut de l'avant; les plus grands sont presque aussi hauts de l'arrière que de l'avant. Quant à leurs dimensions et à la manière dont ils sont distribués, ils sont fort au-dessous des premières que nous avons eues; aussi en faut-il un plus grand nombre. Ils sont en général longs et étroits, et tirent peu d'eau. — Il est certain qu'on pouvait s'en procurer de meilleures, et sans l'opposition que l'on a montrée, on nous en eût fourni de moins bonnes : telle est la politesse chinoise. — Le Foo-yuen n'ayant fait aucune attention à l'ambassade pendant son séjour à Nang-chang-foo, lord Amherst

crut à propos de ne pas passer cette grossièreté sous silence , et adressa à Kwang, par l'entremise de M. Morrison , un message où il lui exprimait son mécontentement , et la surprise que lui avait occasionée la conduite du Foo-yuen (1), d'autant plus remarquable , que le vice-roi , son chef immédiat, en avait agi tout différemment.

Le 28 novembre. Il continue de pleuvoir, ce qui rend tout ce qui nous entoure assez désagréable. Si le mauvais temps se prolonge , il est à craindre que la couverture en natte de nos barques ne nous offre plus d'abri. — Ici, les bords de la rivière sont boisés par parties, et les villages peu fréquens. Des postes militaires sont assez rapprochés. A dix heures , nous vîmes sur notre droite quelques collines de grés rouge , lequel paraît former la principale base des couches dans ces environs. — Le rivage s'élève dans l'espace de quelques lis. — A onze heures, je remarquai un temple dont la position , dans une saison plus favorable, eût été pittoresque. — Sur les deux heures,

(1) Le Foo-yuen est gouverneur d'une province ; mais il est subordonné au Tsong-tou, qu'on traduit ordinairement par le mot de vice-roi, dont la juridiction s'étend sur deux provinces.

nous arrivâmes à notre mouillage près de Foong-ling-hien , après avoir fait soixante lis. — Les matous ou places de débarquement sont en pierre , et parfaitement construites. Foong-ling-hein est une ville murée, avec une longue rue , contenant quelques grandes boutiques. Au reste , elle ne renferme rien qui doive nous faire regretter le temps pluvieux qu'il fait. J'ai remarqué une boutique où il y avait des peintures fort bien exécutées. — Le bruit de la musique chinoise a été , à ce mouillage , plus incommode que de coutume.

Le 29 novembre. A neuf heures et demie , nous passâmes vis-à-vis d'un corps-de-garde , ayant une forte levée en pierre. Peu après , la largeur de la rivière se trouva être d'un quart de mille ; et nous aperçûmes des hommes employés à construire une levée en pierre , semblable à la première que nous avons vue. A en juger d'après ces levées , et les nombreux bas-fonds de sable qu'on rencontre , tant sur les bords qu'au milieu de la rivière , elle doit être très-rapide et d'une largeur considérable dans certaines saisons. — A onze heures , nous passâmes devant Seang-ko-kea , hameau avec un temple bâti parmi quelques beaux camphriers (*laurus camphora*). Dans cet endroit , le rivage est très-pierreux. Un peu au delà , le pays se trouve

agréablement coupé par des bois , et paraît être beau. Les basses sont fréquentes , et prouvent la nécessité de bateaux tirant aussi peu d'eau que ceux dans lesquels nous voyageons maintenant. Notre direction a été très à l'ouest par nord. — A une heure nous avons passé deux rivières sur notre droite : l'une d'elles est le Ling-kiang , ou un de ses bras. — A trois heures , nous avons vu , sur notre gauche , Chang-shoo , ville assez considérable , située sur le bord de la rivière ; les maisons sont de brique rouge ou peintes en cette couleur ; elles nous parurent propres et solides. — Après avoir fait encore dix lis , nous mouillâmes à Lin-kiang-No-keu , ou l'embouchure de la rivière de Lin-kiang. La ville de ce nom est à vingt lis dans l'intérieur , un peu au nord. — Les bateliers m'apprirent qu'ici la rivière est divisée en deux bras , et que nous étions mouillés dans le plus petit. — En général , la perspective , pendant cette dernière journée (soixante-dix lis) , doit être fort agréable dans la belle saison. — Nous voyons peu de culture. — La pluie ne cesse pas , ce qui , bien qu'assez fâcheux pour l'instant , facilitera , dit-on , notre voyage par la suite. L'élévation de la proue de nos barques ajoutant par la pente aux efforts que les bateliers font en maniant leurs perches ,

prouve la nécessité de cette construction, maintenant que nous n'avancions qu'à force de bras.

Le 30 novembre. Dieu merci, la pluie a cessé, et nous sommes encore une fois rendus à la lumière et au grand air! A neuf heures, nous passâmes devant un petit village, et, peu après, vis-à-vis d'un poste militaire remarquable par sa jolie position au milieu d'un bouquet de camphriers et d'autres arbres. — A onze heures et demie, nous vîmes la ville de Yanda avec une tour à neuf étages, bien proportionnée, mais peu élevée; les maisons sont disséminées et entremêlées d'arbres. — On voit une chaîne de montagnes à l'est-sud-est, et une autre presque continue au sud. — A midi, nous longeâmes le cap de Tay-in-chow, qui est une île avec un temple. Ici les bateliers firent à la Poo-sa une offrande de pétards, et brûlèrent du papier. Il y a, exactement en face, un hameau nommé Sha-koo. — Tous les villages que nous avons vus aujourd'hui sont petits; mais ils sont nombreux, et renferment des maisons solides. J'ai été très-frappé des belles larges branches, et du feuillage vert foncé du camphrier. — Tai-in-chow est à trente lis de Zin-kiang. — A deux heures. Le temple et le corps-de-garde de Sho-kou-tang sont de ces objets qui me font toujours

regretter de ne pas dessiner assez bien pour pouvoir tracer sur un croquis les différentes combinaisons de perspectives que je puis voir. — Le comble comme l'architecture du temple sont du meilleur style chinois, et le bouquet d'arbres est on ne peut plus beau : une troupe de soldats occupait le devant de la scène, qui se terminait en arrière par une chaîne de montagnes pittoresques. — Nous avons rencontré aujourd'hui plusieurs longs radeaux tellement couverts de cabanes, qu'à une certaine distance on aurait été tenté de les prendre pour des bancs de sable, avec de petits villages.

A trois heures moins un quart, nous vîmes la Paou•ta de Sing-kan-hien, haute de neuf étages. Ici la rivière se rétrécit beaucoup. — On aperçoit auprès, et sur la rive gauche, une chaîne de petites collines. — Les montagnes se forment en amphithéâtre, et se divisent ensuite en chaînes, dont la plus basse est sur notre droite. — Le pays avoisinant est agréablement boisé, et le sol en est très-varié. — Notre mouillage est en face de la ville, sans doute autant par commodité que par jalousie. — Ce matin on a aperçu des bosquets d'orangers; ma vue courte ne m'a pas permis de les remarquer. Toutefois, mes yeux ont été bien satisfaits de pouvoir contempler la beauté du feuillage vert

du camphrier, lequel, combiné avec ses longues branches étendues, en fait un aussi bel arbre que quelque autre que ce soit en Angleterre. Comme il est toujours vert, le pays où il abonde peut défier toutes les rigueurs de l'hiver. J'ai vu, près de ce village, l'arbrisseau à cire (1).

Le 1^{er}. décembre. Un accident arrivé à la barque du Chin-chae, joint à la violence du vent, nous a retenus à ce mouillage appelé Kea-poo. Comme nous trouvâmes un terrain propice pour faire une partie de crosse, le temps ne nous parut pas long; l'amusement est d'ailleurs une chose si rare en Chine, que je ne regrettai pas ce retard. Ceux qui voulurent visiter la ville rencontrèrent des obstacles, et je ne crois pas qu'il y en ait qui soient parvenus à traverser la rivière. L'endroit n'étant d'aucune importance, ces empêchemens ne signifient pas grand'chose dans ce moment. Il faut espérer cependant qu'ils ne sont qu'accidentels, et que l'on n'a pas envie de restreindre la liberté dont nous avons joui jusqu'à présent.

— Nous avons vu du coton brun (*hibicus reli-*

(1) (*Ligustrum-lucidum.*) Le mot chinois est pe-la-sho. La cire y est déposée par une espèce d'insecte. Les arbrisseaux que j'ai vus ressemblent au grand épiné.

giosus) dépouillé de son enveloppe. Lorsqu'il est filé, il est beaucoup plus foncé en couleur que quand il est en laine; dans ce dernier état, la couleur n'est que partielle, ce qui me ferait croire qu'on le teint.

Le 2 décembre. Quoique froide, la matinée a été belle, et le vent favorable. A huit heures, nous passâmes devant un poste militaire et un village situés au pied des collines qui, ici, se prolongent jusqu'au bord de la rivière. Vis-à-vis est un temple à la divinité duquel les bateliers offrirent de l'encens. D'après ces offrandes répétées, on est porté à croire qu'ils sont plus religieux que leurs confrères de nos autres barques. — A trente lis, nous vîmes le village et le poste militaire de Yin-ho. — Notre direction a été très à l'orient. J'ai cru remarquer que le mouvement d'un drapeau, qu'on agite en l'air, fait partie du salut de la garde chinoise. Quelque temps qu'il fasse, ce salut n'est point omis; mais afin d'alléger, en quelque sorte, la rigueur du service, on permet aux soldats de faire usage de parapluies chaque fois que le temps l'exige. — Vers midi, nous arrivâmes à Kya-kiang-hien, ayant fait soixante lis. Nous crûmes y mouiller, parce que c'est la station ordinaire; mais il n'en fut rien. Quelques-uns d'entre nous descendirent à terre, et furent

surpris, non-seulement de trouver les portes de la ville fermées, mais de les voir recouvertes de nattes. Un cheval de frise occupait un côté de l'entrée, où l'on avait établi des marche-pieds, et tout semblait préparé pour un siège. Ces précautions peuvent provenir d'un changement de système, ou simplement du caractère personnel du gouverneur; et je crois cette dernière supposition la plus probable. La perte n'a pas été grande, en ce que la ville ne nous a paru ni étendue ni importante. — Au bout de quelques minutes, nos barques continuèrent leur route. Les montagnes qui se trouvaient derrière nous formaient un bel amphithéâtre; et la scène, en général, était intéressante. — A une heure et demie, nous passâmes devant une paou-ta à neuf étages, en ruine: les bateliers l'appelaient Mou-cha-ming: elle semble offrir les dernières traces d'une violente tempête.

Peu après avoir passé devant un petit village, les montagnes se joignent de manière à ne laisser entre elles qu'un passage étroit à la rivière. Nous le dépassâmes; et, à cinq heures moins un quart, nous arrivâmes à notre mouillage, à quarante lis de Kya-kiang-hien, après en avoir fait cent d'une traite. — Cette activité s'accorde très-peu avec les désirs de Kwang,

et porte à croire que la durée de notre voyage ne doit plus être subordonnée qu'aux vicissitudes de la saison.—Le village de Foo-koo-tang, nous ayant paru peu intéressant, nous fîmes une petite excursion dans la campagne, où nous vîmes quelques fosses à charbon, creusées comme des puits. Les pierres qui se trouvaient au pied des collines où elles étaient situées nous parurent être de l'ardoise pure. Le charbon lui-même me parut être une espèce de schiste bitumineux, à cause de sa mollesse et de sa ressemblance avec l'ardoise. Les couches, près des fosses, sont en général d'une nature calcaire. Les montagnes ont presque partout un air d'aridité.

Le 5 décembre. Le cours de la rivière tourne tellement, que souvent nous paraissions être sur un lac entouré de montagnes. Le Kan diffère beaucoup, quant à la clarté de ses eaux, des autres rivières que nous connaissons. Le fond est pierreux, hérissé quelquefois de rochers, ce qui n'en rend pas toujours la navigation très-sûre. L'un de nos bateaux a touché sur un rocher à peine couvert d'eau; et il est probable que, sur une rivière plus large, il eût coulé.—A midi, nous avions fait quarante lis, et nous vîmes, sur notre droite, Ky-shwuy-shien, ville murée qui s'étend à quel-

que distance dans la direction du rivage , et qui est agréablement située dans un endroit où les montagnes resserrent le cours de la rivière. — Un grand nombre de jardins et de bosquets se trouvent renfermés dans l'enceinte des murs ; les maisons n'en occupent qu'une petite partie. On voit un temple à deux étages , en ruine , qui paraît avoir été un bel édifice. La paou-ta est dans le même état. Le long bas-fond qui commence près de l'endroit le moins habité de la ville , l'empêche vraisemblablement d'être très-fréquenté par les barques qui vont et viennent. — Ici j'ai vu un de ces radeaux dont il a déjà été question , que l'on dirigeait au moyen de grands avirons placés à l'avant et à l'arrière. — A trois heures un quart , nous passâmes vis-à-vis de Tay-chew , jolie petite ville située au milieu d'une plantation de très-beaux arbres. Une paou-ta d'une nouvelle forme , qui est en face de la ville , et dont les proportions sont extrêmement vicieuses , sert à prouver la décadence de l'architecture en Chine. — A quatre heures et demie , nous mouillâmes à Ky-gan-foo ; et , mettant aussitôt pied à terre , nous traversâmes dans un bac un petit bras de la rivière qui coule dans les fossés de la ville , de ce côté. La ville n'est pas grande ; elle est située sur une éminence ,

et presque toute l'enceinte de ses murs est distribuée en jardins , en petites prairies et en terrains enclos, appartenans aux principales auberges. Les routes, car les maisons sont si éloignées les unes des autres qu'on ne peut guère leur donner le nom de rues , sont bien pavées en petites tuiles. Une grande rue conduisant au faubourg est la seule qu'on puisse considérer comme telle. Les bureaux du gouvernement sont de spacieux édifices. D'après l'étendue des murs extérieurs , je suis porté à croire que plusieurs grands propriétaires résident dans leur enceinte. Cependant , toute la partie de la population qui est adonnée aux affaires , demeure dans les faubourgs ; et , à en juger d'après des boutiques nouvellement établies, et d'autres que l'on construit, il est facile de voir que ce quartier acquiert de l'accroissement. On y remarque plusieurs grands magasins de coton. J'y vis aussi des balles d'une denrée qui me parut devoir être du chanvre , ou des filamens de l'écorce de quelque arbre. Plusieurs boutiques étaient remplies de l'étoffe appelée nankin : il y en avait du blanc et du brun. On trouvait dans d'autres une grande quantité de soie en écheveaux. — Nous vîmes au marché des oranges et des chadecs (citrons des Barbades) qui avaient aussi mauvaise mine qu'ils

paraissaient peu mûrs. — On ne s'est point opposé à ce que nous entrions dans la ville ; de sorte que les précautions qui ont été employées hier n'étaient que des mesures locales. — A notre retour, nous traversâmes la rivière à un gué qui n'était pas vis-à-vis de nos bateaux. Je fus surpris d'y voir la foule rassemblée pour regarder un moment ceux d'entre nous qui prenaient ce chemin. N'ayant là que peu de quoi satisfaire sa curiosité, elle me parut rester réunie, soit par un mouvement tout-à-fait machinal, soit pour écouter mutuellement les cris qu'elle faisait entendre. — Nous vîmes quelques temples d'une belle apparence dans la rue du faubourg qui fait immédiatement face à la rivière. — Depuis quelques jours, notre mouillage est environné d'une barrière de bois, et je soupçonne qu'on a fait défense aux habitans de passer cette ligne de démarcation. Ceci explique, en quelque sorte, le choix du lieu fait par le rassemblement de peuple dont il vient d'être question.

Il est nécessaire que je fasse mention des impressions que j'ai successivement éprouvées quant à la population, parce que, recueillant ces différens souvenirs, je serai plus à même de fixer une opinion à cet égard. Dans cette vue, je dois dire, de nouveau, qu'ex-

cepté Nang-chang-foo , où se trouvait , au moment où nous y passâmes , un grand rassemblement de peuple attiré par la circonstance , tout le pays que nous avons parcouru en dernier lieu , n'offre aucune surabondance de population , si l'on compare la Chine avec quelque contrée florissante que ce soit d'Europe ou d'Asie. — On voit beaucoup de terres incultes faute d'irrigation ; et d'autres , mieux situées , paraissent souvent négligées. L'usage , parmi les classes qui s'occupent des travaux , de recevoir leur nourriture dans les auberges , pour une partie de leur salaire , donne aux rues un air très-peuplées. Si ensuite on ajoute à cela la réunion des curieux qui se portent partout sur notre passage , je serais presque également porté à révoquer en doute , et la culture universelle du sol , et l'excessive population de la Chine.

Le 4 décembre. Un joli pays de bois se prolonge dans une direction parallèle , immédiatement au-dessous du bas-fond de sable qui forme le bras de rivière. — A neuf heures , nous vîmes à droite Tung-koo-too , grand village bien situé dans une petite baie formée par la rivière. En portant ses regards en arrière , la vue de cet endroit était singulièrement pittoresque , en ce que les montagnes

forment un vaste rideau derrière les maisons. — Ici, quelques-unes de nos barques mouillèrent. Tout y annonçait le mouvement et une nombreuse population. — La rivière a beaucoup de sinuosités, et on voit fréquemment sur ses bords de magnifiques bouquets de bois. Des collines succèdent aux montagnes. — A notre droite, le sol est d'une couleur rouge, et sablonneux à notre gauche; le rivage est couvert de cailloux, et le cours de la rivière souvent interrompu par des bas-fonds. — A sept heures, nous mouillâmes à Wang-kan, petit hameau situé au pied d'une éminence, après avoir fait quatre-vingt-dix lis en quatorze heures, la majeure partie, il est vrai, à force de pousser et de hâler. — La fatigue endurée par les bateliers, pendant cette journée, est extraordinaire. Ils ont à peine ralenti un seul instant leurs efforts; et, quoique le thermomètre fût à 45 ou 50 degrés, je les ai vus plusieurs fois dans l'eau (1). Ils ne mangent presque autre chose que du riz, joint à une petite

(1) La nuit, lorsque les bateliers ont achevé leurs travaux, ils se lavent le corps avec de l'eau chaude, plutôt, je crois, pour rendre la souplesse à leurs membres, que par un motif de propreté. Cette opération a lieu en plein air, même dans cette saison.

quantité de viande. L'usage des liqueurs spiritueuses n'est pas habituel, du moins n'est-il pas journalier. Nous entendîmes, pendant la nuit, un bruit inusité de *loos* et d'instrumens de bois. Je ne pus m'assurer s'il avait quelque rapport avec l'éclipse de lune visible sur les trois heures du matin ; elle ne l'était que pour quelques parties sous cette latitude.

Le 5 décembre. A huit heures, nous vîmes, à notre droite, une paou-ta, dont le sommet est si incliné qu'il paraît menacer de tomber ; toutefois, comme il y a vingt ans qu'il est dans cette position, le danger n'est vraisemblablement pas imminent. — A six heures, nous arrivâmes à Tay-ho-hien, ville murée avec une belle porte ; ses murs sont en ruine. — Sur le côté opposé, le rivage offrait la plus riche verdure : la feuille toujours verte du camphrier contrastait admirablement avec la teinte des arbres, encore parés de leurs feuilles d'automne. — Près de Tan-shan-kou, poste militaire et village renfermant de belles boutiques, la rivière se trouve divisée par une île nommée Tcho-ko-chow. — A quelques lis de là, nous vîmes plusieurs grandes plantations de cannes à sucre. — La navigation doit être extrêmement dangereuse après le coucher du soleil, parce qu'il se trouve plusieurs rochers qui sont absolument à fleur

d'eau. Il règne aussi des courans très-forts autour des différens promontoires , et il faut de grands efforts de la part des hâleurs pour les surmonter. — Nos embarcations actuelles sont très-maniabiles ; et , quoiqu'elles ne soient peut-être pas de nature à plaire à des marins , quand elles sont à la voile , elles ont , par leur forme , très-longue en proportion de leur largeur , et leur haute proue inclinée , un air assez pittoresque. — Nous mouillâmes à Paou-tou, faute d'avoir pu parvenir à Potcha-tsung. La journée de marche ordinaire est de quatre-vingt-dix lis. Je ramassai sur le rivage quelques morceaux de granit ; toutefois , il ne me parut pas qu'aucune des montagnes voisines en fût composée.

Le 6 décembre. Nous laissâmes notre mouillage quelque temps avant le jour ; et , à sept heures et demie , nous vîmes Po-tcha-tsung sur notre gauche : les bords de la rivière étaient élevés. — A midi , nous passâmes devant une vieille pagode , en face du village de Lo-kowang , où un ruisseau se jette dans la rivière. Cet endroit est à vingt lis de Wan-gan-shien , où nous arrivâmes à deux heures. — On voit des deux côtés de la rivière , dans les chaînes qui sont à l'est et au nord , des montagnes d'une élévation considérable. — Au sommet d'une

colline, au sud, sont les ruines d'une petite tour. — Les environs de cette ville sont pittoresques, et la sombre teinte de l'atmosphère ajoutait encore à l'effet produit par la perspective d'un site montagneux. — Nous n'éprouvâmes aucune difficulté pour entrer dans la ville, dont les murs bordent la rivière. J'en fis le tour, et j'estime qu'ils peuvent avoir deux milles de circuit. — Les boutiques, quoique petites, et ne nous offrant aucun intérêt, étaient abondamment pourvues de tout ce qui est utile aux voyageurs; il y avait des légumes en abondance. Il paraît d'ailleurs que la quantité de provisions exposées en vente surpasse de beaucoup la consommation des habitans. — En général, on remarque ici un air de mouvement et de prospérité qu'on ne voit pas dans les autres villes où nous avons passé depuis Nang-chang-foo.

Il y a auprès de la porte de la ville qui est voisine de la rivière, deux grands temples, dont l'un m'intéressa particulièrement comme offrant la collection la plus complète que j'eusse encore vue de sages et de héros des temps anciens. L'honneur d'être inscrit sur une table de marbre est naturellement un objet d'ambition qui nous survit; et on a vu des exemples de fils qui ont fait de grands sacrifices pécu-

reux. — On trouve des postes militaires à de courts intervalles les uns des autres. — A dix heures, nous passâmes vis-à-vis d'un temple où les bateliers firent une offrande. Nous en vîmes un autre beaucoup plus grand, dédié à Ta-wang, auquel ils ne firent aucune attention. — A midi un quart, nous passâmes devant Wo-tzu, village très-joliment situé près de la rivière, à soixante-dix lis de Wan-gan-shien. A dix lis de là, nous arrivâmes à Kwein-ling, notre mouillage. — Cette journée a été singulièrement intéressante par la beauté des sites. La rivière coule entre deux chaînes de montagnes qui, quelquefois, réduisent son cours à une simple passe, tandis qu'ailleurs, comme à notre mouillage, les bas-fonds de sables indiquent que sa largeur est souvent considérable. Les parties inférieures des montagnes sont généralement boisées, et les sinuosités de la rivière contribuent à les faire ressortir d'une manière très-pittoresque. — Kwein-ling est un village peu important. En se transportant sur les montagnes qui l'avoisinent, la scène est tout-à-fait remarquable par l'apparence ondulée des différentes collines, qui sont presque toutes d'une forme conique. Les vallées sont cultivées en terrasses qui augmentent en hauteur et diminuent en largeur, à mesure qu'elles approchent

de la chaîne de montagnes. Le coup d'œil général est frappant, s'il n'est pas superbe. — Toutes ces montagnes sont dans un grand état de dégradation. Le sol y est d'une couleur rouge foncé ; ce qui provient sans doute du grès rouge qui les compose en grande partie. A leur base, il y avait de gros blocs de granit. — Les flancs des collines offraient de grands espaces plantés de camellia et de sapins. — Ici nous vîmes l'espèce de pin apporté, pour la première fois, en Angleterre par la dernière ambassade. — Nous avons vu aussi quelques orangers, mais ils n'avaient pas de fruit ; nous n'en avons pas encore trouvé qui fût mur, ou que l'on eût pu manger avec plaisir.

Le 8 décembre. Après avoir levé l'ancre à Kuein-ling, et être sortis du passage étroit qui en est près, nous vîmes une jolie île boisée. — A quelques lis de là, nous mouillâmes à Leang-kou, petite ville, pour attendre trois bateaux qui ne nous avaient pas rejoint la veille. — Il y a ici une rivière peu considérable qu'on traverse sur un long pont de bois, qui, quoique léger, est bien adapté à sa position. Le lit de la rivière indique que sa largeur doit considérablement varier selon les saisons. Nous trouvâmes dans cet endroit du thé sauvage. — Les montagnes offrent les mêmes aspects qu'hier. —

Nous continuâmes notre route, et nous mouillâmes à See-chow, à soixante lis de Kuein-ling. — A quatre heures, nous traversâmes un *tan*, ou passage. Comme dans beaucoup d'autres choses, nous avons trouvé que les Chinois exagèrent singulièrement le danger que présentent ces récifs. Néanmoins ils interrompent tellement le cours de la rivière, que la navigation en devient impossible dans cette saison autrement qu'en plein jour. — Nous mouillâmes à une petite île bien boisée; les camphriers y sont très-grands, et couverts de parasites. — Un mandarin, qui nous accompagnait dans notre promenade, nous dit que les Chinois attribuent l'existence de ces plantes à des graines que les oiseaux laissent échapper sur les arbres où ils se perchent, et au pied desquels elles prennent bientôt racine. Cette cause offre plus de lucidité que n'en a ordinairement la philosophie chinoise : du moins, il ne paraît pas que ces productions soient de la même famille. — On nous montre un arbre à larges feuilles ressemblant au sycomore, d'où l'on extrait une huile dont on se sert pour conserver le bois des jonques, et qui tient le premier rang après le vernis (1).

(1) Je ne sais pas si c'est le tong-shoo; le nom de vernis est tsi-shoo.

Le 9 décembre. La rivière s'élargit. A neuf heures, nous passâmes vis-à-vis de Yu-tung, village situé sur un cap avancé, auprès duquel une petite rivière semblait se jeter dans le Kan, au-delà d'une île que les bateliers nommaient See-ya-chow. L'eau était si basse, qu'on fit un passage pour les barques, en creusant dans le sable. Des travailleurs nous attendaient encore avec leurs pioches, pour approfondir le chenal, ou pour aider à pousser les embarcations, si le besoin le requérait. Le chenal était indiqué par des branches d'arbre, et il n'y avait de chaque côté que quelques pouces d'eau. On apercevait sur la petite île quelques plantations de cannes à sucre, remarquables par la brillante verdure de la végétation. — A midi, nous mouillâmes à T'ien-see-tu, pour donner aux bateliers le temps de dîner; nous en repartîmes bientôt après, et nous continuâmes notre route jusqu'après deux heures, quand nous arrêtâmes à Ling-tang-miao, plusieurs de nos barques se trouvant en arrière. — Ici le pays offre la même étendue de montagnes ondulées dont il a déjà été question, et celles-ci les mêmes signes de dégradation. De l'ardoise argileuse et du grès en composent le sommet; de la pierre calcaire compacte et du grauwacke, la base. — Les

vallées sont arrosées par des ruisseaux qui coulent des montagnes, et sont soigneusement cultivées en terrasses. — En voyant l'un des côtés des collines presque toujours couvert de camellia, tandis que l'autre était nu ou n'offrait que quelques plantes, je conclusai qu'une exposition favorable est absolument nécessaire pour cultiver cet arbuste avec fruit. J'ai observé que le pin, qu'on dit particulier à la Chine, et qui m'a paru être un grand arbre de la classe de ceux dont les feuilles tombent, se trouve généralement planté dans la même exposition que le camellia, ce qui me ferait croire qu'il serait possible de naturaliser celui-ci dans nos climats. — Nous avons vu dans cet endroit les moulins à eau dont on se sert pour briser les enveloppes du camellia, et la machine à l'aide de laquelle on en extrait l'huile.

On transporte un py-loo dans l'une des barques pour l'ériger partout où le Chin-chae peut s'arrêter, et où la pauvreté du lieu ne permettrait pas de lui fournir cette accessoire de sa dignité. — Le crane d'un voleur fameux était suspendu dans un grillage au bout d'une perche, près de notre mouillage. Il avait été la terreur du pays pendant quelques années, et avait commis plusieurs assassinats. Je crois

que cette exposition est réservée par les lois chinoises, à la trahison et au meurtre. — Nous avons fait aujourd'hui trente lis.

Le 10 décembre. A huit heures, et à environ vingt lis de notre mouillage, nous franchîmes le *Tan* ou passe la plus difficile ; les bateliers l'appellent Tien-su-tan. — Un mandarin, accompagné de soldats et d'autres personnes, était de service sur le rivage, pour faciliter le mouvement des barques. L'eau a, dans cet endroit, des profondeurs si différentes, et les rochers y sont si près de sa surface, que le passage doit souvent être accompagné de dangers. Le naufrage assez récent d'une barque prouvait suffisamment que des précautions étaient nécessaires. — A onze heures, nous longeâmes un grand village appelé Sing-miao-tseen, auprès duquel le chenal avait été creusé à l'occasion de notre passage. Nous trouvâmes les travailleurs encore occupés à retirer le sable qui avait été jeté lors de celui de plusieurs de nos barques. Une planche à laquelle des manches étaient adaptés, et que deux hommes conduisaient, servait à amasser le sable ; trois autres hommes traînaient cette manivelle, au moyen de cordes auxquelles une perche était attachée. — Chou-tan, petite ville avec quelques belles maisons et deux

grands édifices , renferme , dit-on , un temple remarquable.

Ayant entendu dire que la ville de Kan-choo-foo n'était qu'à vingt lis d'une pagode en ruine , que nous vîmes à deux heures , je mis pied à terre , et m'acheminai vers le point où se fait la jonction des deux rivières qu'on appelle ici , Tung-ho , rivière de l'est , et See-ho , rivière de l'ouest ; la première venant de Foo-kien. Là , je les traversai toutes deux en me dirigeant vers les murs de la ville. Je trouvai sur ma route quelques champs cultivés en truffes. On en coupe d'abord les sommets avec un fer aiguisé , et en déterre ensuite les racines , qui sont enfoncées à cinq ou six pouces en terre (1) ; on sépare ensuite la terre du fruit au moyen d'un tamis de bois. — On voit sur le bord de la rivière quelques beaux *yung-shoo* , arbre de l'espèce du ficus , et qui surpasse le camphrier par l'extrême étendue de ses branches. — Ici le sol est généralement sablonneux , et paraît à peine valoir la peine d'être cultivé. — Kun-choo-foo , vue de loin , paraît une grande ville. Elle est située sur les rives de Tung-ho et du See-hoo , autrement

(1) L'auteur entend sans doute parler ici de la truffe rouge , ou pomme-de-terre des Indes. (*Note du traducteur.*)

Chang-kho, ou Kang-kho. Les bords de cette dernière rivière ont une telle élévation, qu'il a fallu construire des terrasses en pierre pour soutenir le mur qui se trouve élevé dessus. — Ceci donne un caractère particulier à la ville, et l'effet en était encore augmenté à l'approche des barques, par l'affluence du peuple que la curiosité avait attiré, et qui garnissait le haut des murs. Il y a, de ce côté-ci, un quai en pierre qui s'étend à quelque distance, ainsi que plusieurs belles places de débarquement pourvues d'escaliers en pierre. On avait élevé, au haut de ceux-ci, un édifice temporaire, décoré de drapeaux, pour la réception du Chin-chae. Les murs sont en bon état, et paraissent, en quelques endroits, avoir été récemment réparés. On voit, à leur extrémité au nord-est, un bâtiment élevé de trois étages, qui a l'air d'une porte, mais dont on ne se sert que comme tour de garde. — Il était déjà si tard lorsque j'entrai dans la ville, que je ne pus voir que peu de chose; et à moins d'y rester le lendemain, je devais me contenter de l'extérieur: je remarquai, entre autres édifices, une pagode à neuf étages, et d'une forme peu ordinaire. — Beaucoup de nos barques n'arrivèrent que deux heures après le coucher du soleil, par suite de la difficulté qu'elles ont éprouvées à passer

les bas-fonds. -- Le passage, vu le rétrécissement du chenal, immédiatement à l'endroit de la jonction des rivières, fut surtout très-pénible pour les plus larges d'entre elles.

Le 11 décembre. La nécessité où l'on s'est vu de changer les barques où étaient les présens, contre de plus petites, nous a retenus ici, et nous a mis à même d'examiner la ville. Sa situation, à la jonction des rivières Chang et Kang, par lesquelles elle communique avec les provinces de Fo-kien et de Quang-tung, en fait une place importante. Les bourses ou salles destinées à la réunion des négocians, appartiennent aux principales villes ou provinces, et sont de grands et beaux édifices, bâtis dans le style des temples chinois les plus remarquables. Dans les deux que je visitai, ceux de Ky-gan-foo et de Fo-kien, je vis un théâtre élevé, destiné à des représentations théâtrales. Il y eut une fête dans le premier, le soir de notre arrivée, et je remarquai, en passant, que beaucoup de personnes de toutes les classes y assistaient. — La salle des négocians de Fo-kien, était dédiée à la déesse de la navigation, qui est aussi la déesse tutélaire de la province. Ces édifices sont bâtis et entretenus par des souscriptions particulières. — Les boutiques ne sont pas grandes, et ne contiennent

qu'un petit choix de marchandises : les plus remarquables sont des boutiques à thé. D'une autre part , les rues sont spacieuses (pour une ville chinoise) ; elles renferment de belles maisons , et quoiqu'elles ne fussent pas obstruées par une foule d'habitans , elles m'ont paru raisonnablement peuplées. — En traversant la ville , depuis la porte qui est près de notre mouillage , jusqu'à quelques toises des murs , du côté opposé , nous parvinmes à la paou-ta , l'édifice de cette espèce qui , après la tour de Lin-tzin-foo , a le plus mérité notre attention : elle est hexagone , à neuf étages , celui du bas large en proportion des autres , et diminue progressivement. Le stuc , à l'extérieur , est gris foncé sur un fond blanc , et produit un bon effet. Les toits saillans des étages sont aussi hexagones , et ont aux angles des ornemens grotesques en porcelaine. Des boules de fer , d'une forme elliptique , s'élèvent au sommet , et se terminent en pointe. Cette tour a été bâtie sous le règne de Kea-tzing , il y a trois cents ans ; elle a depuis été fréquemment réparée , et paraît même l'avoir été depuis peu.

Après avoir un peu attendu , nous parvinmes à être admis dans un temple de Confucius (1),

(1) Les écrits de Confucius ont mérité et fixé l'attention des missionnaires , et il est incontestable que sa philanthropie

(Kong-foo-tze) qui est proche de la pagode ,
et qui est en bien meilleur état que tous ceux

et son patriotisme n'aient justement consacré son nom à l'immortalité , et sa mémoire à la reconnaissance de ses concitoyens. Né dans un siècle où la religion et la morale étaient également en oubli, il chercha à réformer la conduite du souverain et du peuple, non par de prétendues révélations, mais par un exposé simple des principes les plus utiles au bien-être de la société. La manière dont il sut allier sa doctrine avec les *Rois*, ou livres sacrés, est une preuve de la connaissance qu'il avait de l'espèce humaine, qui est toujours disposée à accorder à l'autorité, et surtout à l'antiquité, ce qu'elle refuserait à la raison, *dum vetera extollimus, recentium incuriosi*. Confucius, dans l'application de ses maximes sur la conduite de la vie, et dans sa méthode d'enseigner, ressemblait à Socrate, et était infiniment supérieur à son contemporain Lao-kiun, dont le scepticisme et l'indifférence pour les intérêts de la société n'étaient pas caculés de manière à produire de grands hommes, ni à faire de bons citoyens. Confucius naquit dans le sixième siècle avant l'ère chrétienne, dans la province de Shan-tung.

Malgré tout le mérite de Confucius, je ne pense pas que des Européens puissent trouver beaucoup d'intérêt et d'instruction dans la lecture de ses ouvrages. Les maximes d'un bon gouvernement, applicables au despotisme, et les principes de conduite morale, dans la vie privée, ont été compris dans tous les siècles et dans tous les pays qui n'ont pas été absolument barbares; ils sont renfermés dans le livre commun de l'humanité, la conscience des individus. Pour obtenir de l'influence, ils doivent recevoir la sanction, soit

que nous avons vus. On reconnaît ces bâtimens par l'espace demi-circulaire qu'on voit tant dans la première cour, que dans les longues galeries qui environnent les cours ordinairement remplies des tables de ses premiers disciples, de sages et de héros. De petites colonnes de grès, soutiennent ces galeries, tandis que d'autres plus grandes, forment un portique à l'édifice entier. — Quoique la philosophie puisse, avec justice, ridiculiser les extravagances de la superstition nationale, elle excuse avec empressement la vénération qu'on montre pour la table de Confucius, qui porte cette inscription si simple : « Cet emplacement est le siège de l'âme de l'instituteur le plus fameux de l'antiquité ! » C'est plutôt à la pensée qu'aux yeux du spectateur qu'on en appelle ; et les honneurs rendus dans cette enceinte et dans les occasions solennelles, à la mémoire du sage, par les officiers du gouvernement, environnés alors des tables de ceux de ses prédécesseurs qui ont mérité et obtenu leur part aux mêmes honneurs que lui, doivent souvent

de la révélation divine, soit des lois humaines ; et les seuls ouvrages utiles, sur de semblables sujets, sont ceux qui font l'application des principes généraux aux circonstances particulières de sociétés différentes.

mouvoir la machine qui sert à exprimer le suif des fruits de l'arbre qui porte le nom de cette substance (*stilinguis sebifera*) ; elle est, je crois, construite comme celle dont on fait usage pour le camellia.—Les baies sont d'abord coupées par une petite roue que deux hommes font mouvoir en avant et en arrière dans une rainure. Après avoir été attendries par la vapeur, on les étend, par quantités à peu près égales, sur des lits de paille, joints ensemble par des cercles de fer, de manière à former un gâteau. On place un certain nombre de ces gâteaux dans une auge formée d'un tronc d'arbre, et on les comprime ensemble au moyen de coins placés à l'autre bout, et introduits par les secousses de poutres horizontales, qu'un, deux ou trois hommes font mouvoir. La poutre n'est appliquée qu'à trois coins saillans, deux pour la pression, et l'autre pour desserrer le tout lorsque les gâteaux ont été suffisamment pressés. La surface de compression est réglée par un certain nombre de coins plus petits. On place un baquet sous les gâteaux pour recevoir le suif. On se sert souvent des gâteaux pressurés pour faire du fumier. Je fus frappé de la manière dont les ouvriers couvrent de paille les baies chaudes : c'est avec les pieds, et ils le font avec une dextérité telle que leurs

pas pourraient être introduits avec succès dans les écoles de danse. Je crains qu'une idée aussi triviale ne soit prise pour un défaut de goût et de zèle de ma part en ce qui concerne mes observations scientifiques. Le mécanisme entier me parut grossier, fatigant, et exigeant l'emploi d'un grand nombre de bras. — Nous trouvâmes l'arbre au vernis à notre mouillage; on le cultive par plantations, et il ne devient pas plus haut qu'un arbre à fruit ordinaire. Les feuilles ont la forme de celles du laurier; elles sont vertes et douces au toucher; on obtient le vernis en faisant des incisions dans l'écorce. — On doit faire attention à ses mains en approchant de cet arbre, parce que si on écrase ses feuilles, il en naît des ulcères; c'est du moins ce que nous dirent les soldats chinois, et l'expérience nous confirma la justesse de leur assertion à cet égard. — Nous vîmes aussi des oranges et des chadecs, mais en petit nombre.

Aujourd'hui les villages nous ont paru en plus grand nombre, et la population est visiblement augmentée. — Nous avons tous particulièrement remarqué la beauté des femmes; il en était quelques-unes qui eussent pu rivaliser avec nos plus jolies concitoyennes. Quoiqu'on aperçût en elles tout ce que les traits chinois ont de particulier, ces traits étaient

muniqué par des buffles attelés à un levier qu'on ajuste à l'axe de l'un des deux cylindres, qui s'engrènent l'un dans l'autre au moyen de dents. — Les cannes qu'on passe par une ouverture en forme de coin, la plus petite ouverture en dehors, sont pressées entre les cylindres; le jus coule au-dessous dans un tonneau qui conduit à un récipient placé dans la raffinerie, où on le fait bouillir dans des poêles peu profondes. Lorsque la mélasse a eu le temps de se précipiter au fond, et que le sucre a pris une forme solide, on le met dans des baquets.

Nous longeâmes New-kew-tang, poste militaire. Il a fallu plusieurs fois, pendant la journée, le secours d'un certain nombre d'hommes pour faire passer les bas-fonds à nos barques; ce qui a rendu notre marche très-lente, et ne nous a permis que de faire quarante lis. Je n'ai pu trouver le nom de notre mouillage, auprès duquel il n'y avait d'ailleurs aucun village. Toutefois il ne manquait pas de curieux malgré l'heure avancée à laquelle nous arrivâmes. — En général, la population est augmentée d'une manière sensible, depuis ces deux derniers jours, et les habitans ont meilleure mine et sont mieux vêtus.

Le 14 décembre. J'ai été plus incommodé ce matin par le bruit du départ des barques,

que je ne l'avais été jusqu'alors. Rien ne se fait en Chine sans bruit et sans cohue ; et c'est une habitude tellement nationale , que , dans les solennités publiques , leurs mandarins , loin de chercher à maintenir la tranquillité , semblent à peine s'apercevoir de la confusion et de la clameur qui ont lieu autour d'eux. Il est certain que les Chinois sont un peuple sale et bruyant , on peut même ajouter méchant , sans être taxé d'exagération. — Notre route a été si tortueuse , que j'ai été surpris que nous soyons arrivés d'aussi bonne heure , dans l'après-midi , à Nang-gang-hien , ce qui fait quarante lis. — Il s'est trouvé plus de bas-fonds que de coutume , et le travail , pour faire avancer les barques , a été par conséquent plus pénible. Les environs de Nang-gang-hien , petite ville murée , sont agréables , mais les bâtimens ne réalisent pas ce qu'ils semblent promettre de loin. Des matous et de très-jolis édifices temporaires ont été construits pour la réception de l'ambassade. Quelques perches de bambous , des drapeaux de drap rouge , et des lanternes de gaze de différentes couleurs , suffisent aux Chinois pour élever ces légères habitations qui , la nuit , produisent un très-bon effet , et exigent aussi peu de peines que de dépenses. Elles consistent en un appartement meublé de chaises et

de tables ; et ordinairement le thé est à proximité. On voit quelquefois au fond de l'appartement une peinture représentant un vieillard et un jeune enfant, emblème du bonheur. — Il y a , sur les sommets de deux collines près de la ville , deux paou-tas que nous avons aperçues pendant une partie de la journée. — Nous avançons si lentement, que quelques-uns d'entre nous débarquèrent, firent une partie de crosse, et rejoignirent les barques quelques heures avant que nous moulassions. — Les bords du rivage sont élevés. On cultive du froment et de la canne à sucre.

Le 15 décembre. Notre mouillage d'aujourd'hui est à peu près à vingt lis de Sin-ching-tang, la station ordinaire. Il n'y a aucun village à proximité. La rivière est resserrée entre des collines de diverses élévations, agréablement boisées. Une paou-ta en ruine occupe le sommet de l'une d'elles. — Je suppose que nous avons rencontré moins d'obstacles, parce que nous sommes arrivés à quatre heures, après avoir fait quarante lis. La contrée a toujours la même apparence.

Le 16 décembre. A midi et demi, nous atteignîmes Sin-ching-tan, petite ville à vingt lis de notre mouillage de hier au soir. Nous avons été très-retardés par les digues des roues

d'eau qui s'avancent au travers de la rivière, au point de laisser à peine l'espace nécessaire pour le passage des barques. — A cinq heures nous passâmes vis-à-vis d'un petit village. — On voit, en face de nous, une haute chaîne de montagnes, trop rapprochées cependant pour être celles qui nous séparent de la province de Canton, devenue maintenant l'objet de tous nos désirs. Il est vrai que le temps a été si mauvais toute la journée par une pluie continuelle, les obstacles à notre route si fréquens, et les travaux de nos bateliers si pénibles, que nous avons souhaité plus ardemment que jamais de nous voir arrivés. — Ma barque n'a mouillé que tard dans la nuit, et je me suis trouvé séparé du reste de la flotille. Pendant l'obscurité, les cris des hommes qui se trouvaient dans la barque, et de ceux qui halaient à terre, m'ont paru on ne peut plus discordans. Ces derniers étaient cependant les guides les plus sûrs que nous eussions; car le petit nombre de lanternes de papier qu'on voyait, ne donnait qu'une lumière incertaine. Il sera heureux s'il n'est pas arrivé d'accidens, parce que pendant la journée, les haleurs ont eu de la peine à surmonter le courant.

Le 17 décembre. Mes bateliers me disent que à nous avons mouillé hier au soir à Wi-tang, à

soixante-cinq lis de Nang-gan-foo. — Nous sommes tout-à-fait séparés : le Chin-chaë et l'ambassadeur sont devant. — Les bords de la rivière sont élevés et agréablement boisés de bambous, dont les jolies feuilles se baignent dans les ondes. — Quelle que soit la force apparente des Européens, je doute qu'il en soit beaucoup qui fussent en état de soutenir le travail que nos bateliers font dans ce moment. Ils sont souvent obligés de haler les barques ayant de l'eau au-dessus des genoux, en luttant contre la force d'un courant, auquel des digues, en différens endroits, donnent toute la rapidité d'un torrent, et en marchant sur un fond glissant et rocailleux. Les sandales de paille, que portent quelques-uns d'entre eux, garantissent un peu leurs pieds ; mais ils n'en ont pas tous, et on peut dire qu'ils travaillent nu-pieds. Ces sandales ne couvrent que la plante du pied, et ont une forme si antique, qu'elles me rappellèrent la *πέδιλα* des Grecs. — Hier nos bateliers ont travaillé pendant seize heures ; et, si ce n'eût été la séparation de la flotille, ils en eussent fait autant aujourd'hui, parce qu'on avait l'intention d'arriver à Nang-gang-foo. Vu l'impossibilité de s'y rendre, on a mouillé à une petite île sans nom, qui en est à trente lis. La rivière tourne au milieu des montagnes, et

dans des sites magnifiques , mais dont nous sommes rassasiés.

Kwang, qui arriva hier au soir à l'île, fit une visite à lord Amherst pour s'informer comment il s'était tiré des périls de la route. Ses manières et son langage étaient, comme de coutume, extrêmement polis. — J'ai oublié de dire que lord Amherst avait cru à propos de faire au Chin-chae un rapport officiel sur ce que, depuis quelques jours, les postes militaires n'avaient pas fait les saluts d'usage. Le commissaire impérial, après quelques excuses insignifiantes, fit droit à cette demande; et, en conséquence, les honneurs ordinaires nous ont été rendus hier et aujourd'hui. — Notre ami Chang cherche souvent à excuser l'obstination de son gouvernement en fait de cérémonies, obstination qu'il attribue à l'influence de la barbarie des coutumes tartares. Kwang rejette sur l'ignorance nationale l'impolitesse commise par le Foo-yuen de Nang-chang-foo, de n'avoir fait aucune attention à l'arrivée de lord Amherst dans cette ville.

Nos rapports avec les mandarins de district ont été moins fréquens depuis notre entrée dans la province de Kiang-see; ils ont même, pour ainsi dire, cessé depuis quelque temps. Cependant il y a toujours le même

nombre de personnes attachées à la conduite de l'ambassade, c'est-à-dire, un juge, un commissaire, et un mandarin militaire à bouton rouge. Il est aussi incertain qu'inutile de vouloir, d'après cette circonstance ou toute autre, rien inférer de la conduite de ce peuple à moitié civilisé, prévenu et inaccessible.

Le 18 décembre. La perspective dont nous avons joui, en quittant notre mouillage, est singulièrement pittoresque. La rivière est resserrée par les montagnes, et les collines les plus rapprochées sont richement boisées et d'une manière fort variée; ce qui n'est pas généralement le cas. — Ici les formes légères du bambou et du pin de la Chine contrastent agréablement avec les branches étendues et le feuillage du yung-shoo. Quelques maisons blanches, situées dans des points de vue frappans, donnent cet air de vie qui ajoute au paysage la beauté non moins intéressante du bonheur social. — Les montagnes ont rendu notre route très-sinueuse. — Vers une heure, nous vîmes deux tours en ruine sur des collines. Le grand nombre de ces ruines est sans doute ce qui a fait présumer qu'elles ont servi de lieux de signaux : nos recherches nous ont appris qu'elles doivent leur existence à la dévotion.

Nang-kang-foo, où nous mouillâmes sur les deux heures et demie, se trouve dominé, du côté où nous y arrivâmes, par une colline tout-à-fait pittoresque. Il y a sur le sommet une tour d'où l'on aperçoit très-bien la ville, ou plutôt les villes; car un pont qui traverse la rivière réunit deux villes murées. Ni l'une ni l'autre ne renferment rien d'intéressant. Elles ont aussi l'air d'être moins peuplées, et moins commerçantes qu'on n'est porté à le croire, d'après leur position, puisqu'elles se trouvent sur la route des grandes provinces à thé. — Un koong-kwan, ou hôtel du gouvernement, fut disposé à terre pour recevoir lord Amherst; mais les arrangemens qu'on y fit furent si insuffisans, qu'on le refusa d'abord. Les noms de plusieurs personnes de l'ambassade hollandaise, qui s'y trouvaient écrits, indiquaient qu'elles y avaient logé. — Ici on cesse de naviguer sur le Kan, quoique véritablement il ne soit plus navigable depuis deux jours; il est réduit à son propre nom, celui de ruisseau, et paraît se perdre dans la plaine. — Un amphithéâtre de montagnes s'élève autour de la vallée bien cultivée où se trouve la ville; et, à l'une de ses extrémités, nous voyons le célèbre passage de Mee-ling.

Le 19 décembre. Nous avons été très-occupés à expédier les présens, les provisions et les bagages. On dit que le nombre de personnes employées au transport des uns et des autres, s'éleve à trois mille. Il y en a cinquante à chaque grande caisse de glaces, dont dix occupées à la soutenir perpendiculairement. Si ces glaces arrivent intactes à Canton, leur conservation et leurs aventures mériteront une place dans les archives de la manufacture. Le fardeau assigné à chaque couple de porteurs a été déterminé par le poids ; et on n'a pas remarqué qu'il y en eût qui fussent plus ou moins chargés que d'autres.—On nous assure que notre bagage arrivera à Nan-hiung-foo avant nous ; ce dont je doute beaucoup.

CHAPITRE VI.

Passage de la montagne de Mee-ling.—Description de cette montagne.—Arrivée à Nan-hiung-foo.—Description de cette ville.—Changement de bateaux.—Arrivée à Chao-choo-foo.—Représentation au sujet des barques.—Bateaux de garde.—Rocher et temple de Kwan-yin-shan.—L'ambassade approche de Canton.—Négocians de Hong.—Arrivée de sir Théophile Metcalf et du capitaine Maxwell.—Escorte de bateaux européens.—Arrivée de l'ambassade à Ho-nan.—Événemens à Canton.—Réception d'un édit par les Portugais.—Conduite adoptée.—Entrevue avec le vice-roi.—Remise de la lettre de l'empereur au prince régent.—Communications avec Kwang au sujet des présens.—Kwang déjeune à la factorie.—Maisons des négocians de Hong.—Fête donnée par Chun-qua.—Visite d'adieu de Kwang.—Départ de l'ambassade de Canton.—Elle s'embarque sur *l'Alceste*.—Extraits des différens édits.—Observations à ce sujet.—Macao.—Portugais.—Départ.—Résumé des observations sur la Chine et ses habitans.

LE 20 décembre. Nous étions tous sur pied avant le jour, et toute l'ambassade se trouvait en route peu après le lever du soleil. Des chaises à porteurs et des chevaux furent fournis aux personnes composant l'ambassade, aux

gardes et aux domestiques. Les chaises de l'ambassadeur, des commissaires et de quelques autres, étaient passables; le reste se ressentait de l'indifférence ordinaire des Chinois pour ce qui a rapport à notre agrément. Douze soldats accompagnaient la chaise de lord Amherst, et six celles de chaque commissaire; quant à moi, je préfèrai monter à cheval. — Les chevaux sont petits, mais agiles, et ne manquent ni de force ni d'ardeur. — Une longue ligne de soldats était formée à une petite distance de la ville, et les honneurs accoutumés furent rendus à l'ambassadeur à son passage. — Une route pavée, qui, excepté le canal, est l'ouvrage public le plus complet que j'aie vu en Chine, conduit de Nan-kang-foo, à travers la montagne et le passage de Mee-ling, à Nan-hiung-foo, et doit être de la plus haute importance, comme facilitant les communications avec les côtes de la mer.

Je fus trompé, par l'idée que je m'étais faite, sur la difficulté qu'on éprouve à passer la montagne de Mee-ling. La montée n'est pas très-escarpée, et on l'a rendue facile en pratiquant de larges marches. La profondeur à laquelle le rocher a été coupé ne me parut pas excéder vingt-cinq pieds; la largeur est un peu moindre. La perspective, en approchant du

passage , est vraiment romantique. Les rochers sont couronnés de bois jusque sur leurs cimes , surtout en pins de la Chine ; et le passage lui-même , à une certaine distance , ressemble à une simple embrasure de porte dans un parapet de rochers. Du sommet , la vue , dirigée vers Kiang-see , embrasse une grande étendue de montagnes , sans y rien remarquer de particulièrement remarquable. Des porteurs et des voyageurs , allant et venant sur la montagne , animaient naturellement la scène. La montagne est composée de schiste. Quelques rochers isolés , ayant la forme de colonnes , qui , en descendant , me paraissaient de basalte , se trouvèrent être d'une pierre calcaire très-compacte. Ils offrent aux regards , surtout couverts d'arbres et de bâtimens , des objets frappans.

Le nombre , la régularité , et l'apparence générale des troupes , tant d'infanterie que de cavalerie , sont très-supérieurs sur cette frontière de la province de Quang-tung (séparée de celle de Kiang-see par le Mee-ling) à tout ce que nous avons vu jusqu'alors. — Il y a une grande variété dans les uniformes de l'infanterie. La cavalerie porte ordinairement un justaucorps blanc avec des revers rouges ; ses chevaux sont petits , mais passablement bons. Les fusils de quelques soldats étaient peints en

jaune , et ressemblaient plutôt à des jouets d'enfans qu'à autre chose. J'ai remarqué qu'avant de se réunir aux autres , beaucoup de soldats quittaient un vieux vêtement de dessus ; ce qui me fait présumer que nous les avons vus dans leurs habits de fête , et que l'on a eu pour but , par là , de nous donner une idée favorable de l'organisation militaire de la province.

— Le Mee-ling tire son nom du mee , arbre qui assez de rapport avec le cerisier sauvage , et dont il abonde. Tous ceux que nous vîmes étaient en fleurs , tandis que tous les autres arbres avaient une couleur d'automne foncée.

Après avoir passé par quelques villages , ou plutôt par de petites rues , sur la route , nous arrivâmes , vers les dix heures , à Choong-chun , à quinze lis : c'est le lieu de la halte ordinaire , à moitié chemin.—Ici on nous conduisit au Koong-kwan , où un bon déjeuner à la chinoise fut servi aux différentes personnes de l'ambassade au fur et à mesure qu'elles arrivaient.—A trente lis environ de cet endroit , nous traversâmes Lee-tang , grand village avec un pont de pierre d'une bonne architecture.—Quarante autres lis nous conduisirent au faubourg de Nang-hiung-foo.—Après avoir traversé la ville d'un bout à l'autre , on nous mena au Koong-kwan , qui est près de

l'écluse, et qui avait été préparé pour l'ambassade. Cet édifice, quoique trop petit pour tant de monde, était propre et semblait bien disposé; et, d'après les Chinois, il était exempt de reproche. — Tous les honneurs militaires, tous les témoignages de respect ont été rendus à l'ambassadeur et aux personnes de l'ambassade, sur toute la route, depuis la montagne. — Les mets ont été abondans et de bonne qualité; et, en général, on peut dire que cet essai des dispositions des autorités de Canton envers l'ambassade est extrêmement satisfaisant. — Les bateaux destinés à lord Amherst et aux commissaires, quoique petits, offrent un abri assuré contre l'intempérie de la saison, en ce que la partie qui est au-dessus de la flottaison est en planches; mais les embarcations des autres personnes sont incommodes, vu qu'elles sont étroites et basses, et qu'elles n'ont qu'une couverture en nattes. Toutefois, le séjour que nous devons y faire ne devant pas être de plus de trois jours, offre une espèce d'excuse de n'en avoir pas fourni de plus convenables: d'une autre part, la rivière est si basse, que de petits bateaux sont absolument nécessaires.

Le 21 décembre. Les Chinois nous engagent à nous dépêcher, en disant que la rivière baisse

chaque jour, et que le plus petit retard peut rendre notre voyage par eau impossible pour le moment. Je crois bien qu'il y a quelque chose de vrai dans tout cela ; mais il paraît que ce qui l'est davantage, c'est que les officiers de Canton, qui sont déjà ici depuis un mois, sont las d'attendre. Ces mandarins sont d'un très-haut rang : l'un est commandant en chef, ou tsoong-ping des troupes (1), et l'autre le juge de la province.

En passant dans la ville, le premier jour, j'ai été frappé de l'apparente population, et plus encore du grand nombre de soldats et d'officiers de police, que je voyais de service. J'ai vu ici, pour la première fois, les portes conduisant aux principales rues, gardées par un soldat.—Des banderoles rouges étaient tendues à travers les rues par où l'ambassade passa, et tout était disposé comme pour une entrée publique. Les bureaux du gouvernement sont spacieux : un ou deux avaient des jardins. — Du sommet d'une colline qui se trouve au-delà de la rivière sur laquelle nous devons poursuivre notre route, on découvre très-bien la ville, qui est moins étendue que je le croyais.

(1) Cet officier est peut-être le tsiang-kien qui répond à la signification anglaise.

Elle est d'une longueur extraordinaire vu sa largeur, et j'ai cru voir qu'elle était enceinte d'une double muraille. Un ruisseau se jette dans la rivière, qui prend ici le nom de la ville. On les traverse tous deux sur de solides ponts de pierre, dont le dessus est de niveau, et les arches régulières et bien bâties.—Kwang nous a surpris en nous offrant obligeamment de faire parvenir nos lettres à Canton, par un officier de marque qui s'y rend. L'offre a été acceptée, et on a écrit à sir Théophile Metcalf et au capitaine Maxwell.

Le 22 décembre. Les Chinois, dans leur empressement à nous faire partir, à cause des basses eaux, ont tout confondu; ils ont négligé toutes nos petites commodités, et même les provisions nécessaires, ce qui nous a forcés de retarder le départ de la flotille jusqu'à deux heures, quoique le Chin-chae fût parti au point du jour. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine, et après de très-fortes représentations, que nous parvinmes à lever une partie des difficultés. Tout est de la faute des officiers de district, dont la négligence ne peut être égalee que par la bêtise. Il est certain que nos coutumes, et un plus grand rapprochement entre le rang des personnes composant une ambassade européenne, exigent des arrangemens moins

distincts que ne le ferait une ambassade chinoise ; ce qui peut , en quelque sorte , excuser le peu d'attention que l'on a généralement , dans ce pays , pour ceux qui sont au-dessous du personnage principal. On y a toute la considération voulue pour les personnes revêtues de fonctions publiques ; mais les droits de celles qui n'ont aucun caractère reconnu , sont inintelligibles pour les Chinois , puisqu'ils ne connaissent pas les différentes gradations de la société , telles qu'elles existent dans presque toute l'Europe. — Notre départ a été tellement retardé , la rivière a été si basse , et on a eu tant de peine à traîner les bateaux sur le sable , qu'au soleil couchant , quand nous mouillâmes pour dîner , nous n'avions encore fait que quelques lis. — Des chaînes de montagnes de diverses élévations s'étendent depuis le rivage jusqu'à une distance où tout paraît aride : celles qui se trouvent près de la rivière sont en partie boisées de sapins. — Le Chin-chae a envoyé un message à lord Amherst , pour le prévenir qu'une maison lui était préparée à Canton ; c'est Ho-nau , le logement de lord Macartney. Quelque peu agréable que soit cet arrangement , il est satisfaisant , en ce qu'il prouve les dispositions favorables du gouvernement chinois.

Le 23 décembre. Nous continuâmes notre route presque toute la nuit, parce que nous voulions rattrapper le Chin-chae, qui se trouvait toujours en avant. Je crois maintenant que la nécessité de nous hâter est réelle, parce qu'il arrive souvent aux bateaux chargés de thé d'être obligés de s'arrêter faute d'avoir assez d'eau. — Nous avons été si lentement, qu'à peine avons-nous fait trentelis dans la matinée. — Au mouvement désagréable des barques qui s'attéraient à chaque instant venaient se joindre les cris non interrompus des bateliers. — Nos communications ensemble étaient difficiles et dangereuses par la légèreté des plats-bords de nos barques : on peut donc dire que la seule consolation que nous eussions consistait dans les efforts que l'on faisait pour avancer. — La contrée n'a rien offert d'intéressant — A midi, et à soixante lis de distance, on remarquait quelques emplacements de terre cultivée au milieu de l'aridité qu'offraient les collines. — Près de là, nous passâmes vis-à-vis d'un temple et d'un poste militaire agréablement situés sur la rive gauche. — A trois heures, nous vîmes, sur la rive opposée, le village de La-ping, qui fixa notre attention par le grand nombre de petites tombes, bien entretenues, qui sont auprès. — A cinq heures, nous rejoignîmes le Chin-chae à

les villages de cette province , un grand bâtiment qu'on m'a dit être une maison particulière. Ceci me rappela les petits villages de la Hongrie , où l'habitation du seigneur ombragé les demeures de ses vassaux. — Au soleil couchant , nous mouillâmes à quatre-vingt-dix lis de la ville , à la vue de quelques rochers qui semblent s'élever du milieu de la rivière : il y en a deux qui ont la forme des piliers d'une porte cochère.—La perspective d'aujourd'hui , par la profondeur des bois sur les collines , a été intéressante.

Le 25 décembre. A huit heures , nous passâmes devant les rochers dont il vient d'être question , appelés par les bateliers Cheutaou , ou La-shoo-shan , qui s'élèvent tout à coup verticalement , à deux cents pieds de la rivière : leur base est de poudingue et de pierre calcaire ; ou plutôt de marbre , à la surface. — A dix heures , nous vîmes un immense rocher de grès , en forme de table. — Dans ces environs , les villages sont peu nombreux , et la culture est bornée en proportion.— A onze heures et demie , les rochers se trouvaient tellement rapproché , que la rivière ne formait plus qu'un chenal resserré. Un corps-de-garde et un village , bâtis au milieu de quelques beaux arbres , rendaient la

scène singulièrement frappante. J'ai souvent remarqué le soin que les Chinois portent dans le choix de la position de leurs maisons et de leurs villes ; et je me rappelle à peine une circonstance où un seul point de vue ait été négligé. — A midi , nous arrivâmes devant cinq rochers remarquables , et que , par une ressemblance imaginaire , on a nommé *Woo-mee-tou* , ou les cinq têtes de cheval. Plusieurs de ces rochers ont offert tour à tour du grès et de la brèche : les masses de celle-ci sont d'un volume à étonner un géologue de cabinet.

A deux heures , la chaîne de collines à notre gauche annonçait l'existence de charbon-terre , s'élevant à la superficie ; et je dois convenir qu'après en avoir fait l'examen , je crus que c'était en effet le cas. Cependant d'autres personnes firent des recherches et furent d'une opinion contraire ; elles expliquaient la cause apparente qui avait déterminé la mine , par du charbon qui aurait été amené , dans cet endroit , d'une mine éloignée de deux cents lis , dans le dessein de le mêler avec des pyrites , et d'obtenir par là le sulfate de fer , ou le vitriol vert : quelques-uns d'entre nous examinèrent ce procédé dans un village voisin.

Je fis les dix derniers lis à pied ; et , après

avoir traversé un grand village, j'arrivai au mouillage qui est directement vis-à-vis de la ville de Chao-choo-foo, dont les murs se prolongent, à une distance considérable, le long de la rivière. La ville a un air de vie et de prospérité. On traverse la rivière sur un pont de bateaux qui sont joints par une chaîne. Les autorités locales profitèrent de cette circonstance pour entraver notre communication avec la ville. On retira l'un des bateaux du pont; et il n'y eut que quelques personnes de l'ambassade qui parvinrent à traverser la rivière dans des bateaux de passage. On me dépeignit les maisons et les boutiques, dans l'intérieur des murs, comme étant grandes et riches. — Ici le See-ho, ou la rivière de l'Ouest, fait sa jonction avec le Tung-ho, ou la rivière de l'Est; et elles prennent conjointement le nom de Pe-keang, la dernière rivière de la Chine, où nous désirons qu'il ne nous arrive pas de malencontre. — Il y a dans le voisinage une paou-ta d'où l'on doit très-bien voir la ville : je regrette de n'y être pas monté.

On s'aperçut, en examinant les barques, qu'on n'avait fait aucune distinction apparente entre celle destinée à lord Amherst, et celles des autres personnes de l'ambassade. On avait de même changé les drapeaux; et au lieu

des caractères qui exprimaient l'emploi officiel dont sa seigneurie était revêtu , ainsi que ceux des commissaires; toutes les embarcations portaient également l'inscription de bateaux chargés de tributs. Celui destiné au Chin-chae se trouvait au contraire, non-seulement d'une apparence beaucoup plus belle, mais d'une construction tout-à-fait différente ; c'était une barge d'agrément auprès de barques destinées au transport des bagages. Ces remarques furent le motif d'une représentation à Kwang : l'explication qu'il donna en réponse fut plus satisfaisante qu'on ne devait s'y attendre. Kwang dit que son embarcation lui avait été envoyée par son vieux ami le fo-yuen de Canton , à qui elle appartenait ; qu'autrement il aurait fait usage d'une barque semblable à celle que montait lord Amherst; et qu'il était même prêt à se refuser à la politesse de son ami , si sa seigneurie éprouvait encore quelque déplaisir à cet égard. Il promit d'ailleurs de faire rectifier l'omission concernant les drapeaux , et d'envoyer une plus belle barque pour lord Amherst, s'il y avait possibilité d'en trouver une : on y parvint.

Le 26 décembre. Tous les bagages ayant été transférés de bords, nous nous mîmes en route le matin. — Ici les mandarins se montrèrent

d'abord beaucoup moins empressés à surveiller le changement d'embarcations, qu'ils ne l'avaient été dans les circonstances précédentes. De vives remontrances faites à Kwang, qui prétendait n'avoir aucune autorité sur eux, eurent cependant l'effet désiré; et ils firent ce qu'on voulut. — Il était d'autant plus important de ne rien passer d'impropre dans la conduite des officiers du gouvernement chinois dans cette ville, que nous nous trouvions, pour ainsi dire, sous l'influence de l'atmosphère de Canton, que l'ambassade était chargée de purger de la vapeur d'insolence officielle qui l'obscurcissait.

Le 27 décembre. Nous levâmes l'ancre au point du jour; et nous fûmes agréablement surpris de la célérité de notre marche. Le courant était fort, et il y avait peu de bas-fonds. Après avoir fait dix lis, nous vîmes un corps-de-garde avec un beau temple auprès. Les rochers conservent leur forme escarpée, et s'élèvent presque perpendiculairement du milieu des eaux. Il y en a quelques-uns où la pierre calcaire a été travaillée. Les couches d'un rocher de cette pierre, paraissent avoir subi un dérangement, en ce que les angles d'un côté diffèrent au moins de quarante degrés de ceux de l'autre. — J'ai vu sur les flancs des collines quelques plantations de camélia;

mais elles n'étaient pas terrassées. — Les forêts de pins sont assez fréquentes ; il est vraisemblable que l'on conserve ces arbres pour en faire du bois de construction. Il y a aussi, près de la rivière, quelques bosquets de yung-shoo. Le sol est léger et sablonneux, et est presque entièrement cultivé en noix-de-terre.

Nous avons vu aujourd'hui quelques bateaux de garde d'une bonne construction ; il y en avait plusieurs joliment décorés de drapeaux, et qui étaient montés par seize à dix-huit soldats. Ils marchent extrêmement vite, et auraient presque une tournure de bâtimens de guerre, s'ils n'étaient pas équipés avec autant de recherche. Les hommes qui les montaient étaient coiffés d'un bonnet brun de forme conique, et portaient des vestes rouges.

Les gouvernails de nos barques actuelles se composent de trois barres croisées, décrivant un triangle rectangle, la plus large barre formant la base dans l'eau. Deux larges avirons sont fixés à la proue, et un à l'avant ; on y a joint des perches et des voiles, de sorte que rien ne se trouve omis de ce qui peut accélérer notre marche. Nous faisons à peu près douze lieues ou trois milles et demi par heure. — Quoique nos barques n'aient rien de remarquable à l'extérieur, la distribution en est plus commode

que dans toutes celles où nous avons voyagé jusqu'à présent; il en est même qui peuvent passer pour élégantes, par la manière dont elles sont peintes et dorées intérieurement. — A cent vingt lis, nous passâmes vis-à-vis d'un grand village. — Au soleil couchant, la profondeur des bois adossés à une chaîne de hautes montagnes, rendait la scène, sur notre droite, extraordinairement belle. — A sept heures et demie, nous longeâmes un rocher très-remarquable, qui s'élève au milieu de la rivière. Les lanternes des bateaux qui passaient, fournissaient justement assez de lumière pour distinguer le rude contour de celui-ci, comme de quelques autres rochers d'une forme singulière. — Nous mouillâmes sur les huit heures à Sachoo-ya, distant de cent quatre-vingts lis de Chao-choo-foo.

Le 28 décembre. Sur les huit heures, nous arrivâmes au pied du Kwan-yin-chan, rocher perpendiculaire qui a de quatre à cinq cents pieds d'élévation. On y voit un temple à deux étages, qui est bâti dans une cavité, et dédié à Kwan-yin. Le premier étage est à environ cent pieds au-dessus du niveau de la rivière, et le second quarante pieds plus haut (1). Les

(1) Quoiqu'il ne j'aie conservé cette évaluation de la hauteur

degrés, les murs et toutes les principales divisions sont taillés dans le roc qui est de pierre calcaire, d'une couleur foncée, et qui, par là, donne une teinte sombre au rocher entier. — Quelques prêtres sont les seuls habitans de cette demeure également curieuse et misérable; elle est très-fréquentée par les voyageurs, qui font une petite offrande pour l'encens brûlé en leur nom devant l'idole. Un morceau de rocher qui s'avance et qui forme le comble du temple, est suspendu par masses et paraît de la nature des stalactites. Après en avoir examiné un échantillon, je fus porté à attribuer entièrement

du temple telle que je l'inscrivis dans mon journal au moment même où je la fis, je dois dire que plusieurs d'entre nous ne l'évaluèrent pas de la même manière : quelques-uns ne la portèrent pas à plus de quarante pieds, d'autres à plus de soixante-dix; un seul alla jusqu'à cent. Si le rocher et le temple eussent déjà été mesurés d'une manière certaine, et que j'en eusse eu connaissance, j'aurais rectifié ce que mon estimation pouvait avoir d'erroné; mais, comme ce n'est pas le cas, que je l'ai faite dans le moment où je me trouvais au second étage, en comparant la hauteur de la montagne entière avec la distance au-dessous de moi, et que je l'ai ensuite vérifiée de ma barque, je n'ai pas de motifs suffisans pour préférer les autres évaluations à la mienne : toutefois, celle-ci peut être trop élevée; et il peut se faire que la véritable se rapproche de cent pieds.

sa forme à l'action pénétrante de l'eau sur la surface inégale du rocher. — Notre distance de Chao-choo-foo, était de deux cent vingts lis.

La barque du Chin-chaë heurta contre un rocher avec tant de violence, qu'elle fut sur le point de couler à fond. Son changement dans une autre nous retarda un peu à quelque distance de Kwan-yin-shan. Kwang saisit cette occasion pour faire une visite à l'ambassadeur, et fut, comme de coutume, poli et agréable dans ses manières. Il informa lord Amherst que l'empereur avait ordonné de ne prélever aucun droit de port sur le navire *le Hewitt*, comme étant employé au service de l'ambassade. Ceci est selon l'usage, et une nouvelle preuve de bonne volonté. — Kwang fit aussi entrevoir la possibilité où il serait d'accepter l'invitation que nous lui avons faite de visiter *l'Alceste*. — En un mot, on peut dire qu'il devient plus amical à mesure que nous approchons de Canton; il espère que nous y serons dans cinq jours. — Nous n'allons qu'à trente lis du point où nous sommes, à une petite île vis-à-vis de Yin-tahien, ville murée. — Il y avait auprès de notre mouillage une vieille pagode, bâtie dans un bon goût, et offrant sous ce rapport un contraste avec une autre construite récemment près de la ville. Les pagodes modernes ont moins

d'élévation , et sont plus espacées entre les étages , ce qui leur donne un air mesquin. — On nous refusa des bateaux pour nous rendre à la ville ; on peut présumer de là que l'édit impérial est mieux observé à Canton qu'ailleurs.

Le 29 décembre. Nous levâmes l'ancre dans la matinée par un fort vent de nord-est , et ne fîmes en conséquence que trente lis jusqu'à un banc de sable , au-delà duquel se trouve une plantation de bambous. Il y avait plusieurs jolies promenades dans cette plantation. Les ravins des montagnes voisines sont bien boisés , et se trouvaient richement parés d'une variété infinie de feuillages , ornement qui manque trop souvent aux bois en Chine. — Une plaine bien cultivée s'étend de chaque côté de la ville devant laquelle nous venons de passer ; et sa paou-ta offre un objet frappant dans l'éloignement. — Le riz forme la principale culture. Les bambous croissent par bouquets , ou plutôt , il en croît plusieurs sur la même masse de racines. On les coupe ordinairement lorsqu'ils ont atteint une certaine hauteur. — Nos bateliers profitèrent de l'occasion pour se pourvoir de perches. Cette déprédation eut lieu impunément pendant quelque temps ; mais dans l'après-midi le droit de propriété prévalut ; les délinquans furent arrêtés ; et il leur fut infligé une

dans un magnifique bateau de garde. Il y avait au centre une fort jolie chambre ; les châssis des fenêtres étaient dorés , et la proue ornée de drapeaux et des signes de l'autorité. — Ces embarcations sont , de toutes celles que j'ai vues en Chine, les mieux adaptées à leur destination. L'apparence des hommes de l'équipage tous uniformément habillés, et celle de leurs armes bien entretenues , leur donnent réellement un air imposant ; il en est qui ont un ou deux petits fusils.

Le 31 décembre. La rivière continue à s'élargir. — Près des bords , surtout à notre droite , on ne voit presque que des bancs de sable qui indiquent la largeur plus étendue de son lit. Les villages sont peu fréquens ; et le bâtiment isolé qu'on voit dans presque tous , est ou un magasin de marchandises , ou un de riz. — A onze heures , la rivière se trouvait divisée par une île. — A midi , nous passâmes vis-à-vis d'un village^o situé sur un cap avancé , bien boisé. — A deux heures et demie , nous arrivâmes à Laoo-pu-tze , où se tenait dans le moment un marché considérable de blés et de bestiaux. Il s'y trouve aussi un temple , auquel les bateliers parurent faire beaucoup d'attention. — Dans une promenade que je fis à terre , je fus , pour la première fois , molesté par les paysans. Il y

avait plus d'impudence que de curiosité dans leurs manières. Ils se servaient, pour nous injurier, des termes de diables étrangers, de diables à têtes rouges. — Mes oreilles furent surprises aussi, mais non pas agréablement, d'entendre quelques hommes qui passaient dans un bateau, hélér en nous disant : — « Bientôt, tout à l'heure. » Tout ceci nous annonce que nous approchons de Canton, où notre nation est plus connue qu'elle n'est aimée. — Peu après le coucher du soleil, nous arrivâmes à San-shwuy-hien, ville murée qui tire son nom de sa position à la jonction de trois rivières. A en juger d'après le grand nombre de lumières que nous y vîmes, elle nous parut être considérable. Nous y mouillâmes pour quelques minutes seulement, et nous continuâmes ensuite notre route, le Chin-chae ayant résolu de voyager toute la nuit, afin d'être assuré du passage de nos barques sur quelques bas-fonds qu'on ne peut traverser que lorsque les eaux sont hautes. San-shwuy-hien se trouvait sur notre gauche en arrivant. — Les montagnes disparaissent de plus en plus, et font place à des collines. — La culture consiste en orge, légumes et riz. — J'ai souvent remarqué, hier et aujourd'hui, un air malais dans la physionomie du peuple.

Le 1^{er}. janvier 1817. Nous nous trouvâmes au matin sur une rivière bourbeuse. L'élévation des collines diminue ; les bords de la rivière sont bas et disposés en rizières. La rivière reçoit ici quelque accroissement d'une autre qui s'y jetait à notre gauche, et qu'on appelle San-sou-koo. — Je m'aperçois maintenant que les grands édifices carrés qui se trouvent dans les villages de cette province, et dont il a déjà été parlé, servent à mettre en sûreté les grains et autres articles de consommation journalière. Des berceaux d'orangers entremêlés de plantains et de litchis occupent la gauche ; le terrain qui s'élève à droite et à gauche est boisé par parties.

Quelques embarcations où se trouvaient des négocians du Hong, venus au-devant de sir George Staunton, indiquaient le voisinage de Canton. Nous apprîmes par eux que nous ne devons pas poursuivre notre route par Fa-tee, qui est le passage ordinaire, mais que nous nous dirigerions par le plus grand bras, afin d'éviter les bas-fonds ; néanmoins, le Chin-chaë prit par Fa-tee. On fit, dans cette circonstance, la tentative d'exclure les jeunes négocians du Hong d'une entrevue avec l'ambassadeur ; mais cette tentative fut aussitôt déjouée par sir George. Cette proposition tenait

au système du Colong, ou du monopole plus limité.

A sept milles de la ville, nous rencontrâmes le capitaine Maxwell et sir Théophile Metcalf, à bord de la chaloupe de l'ambassadeur. Ils s'étaient détachés des autres embarcations appartenantes à *l'Alceste*, à *la Lyre*, et aux navires de la compagnie des Indes, lesquelles étaient réunies au-delà d'une pagode, à deux milles en arrière, pour escorter l'ambassadeur à l'habitation qui lui était destinée : les membres du comité des facteurs, le consul américain et les capitaines des bâtimens se trouvaient avec eux. Ici lord Amherst quitta la barque chinoise qu'il montait, et fit route dans sa chaloupe, suivi par toutes les embarcations placées sur deux rangs, pour se rendre au principal temple du village de Ho-nan, en face de la factorerie, sur le côté opposé de la rivière, où l'on avait préparé des logemens pour l'ambassade. L'édifice est assez spacieux; et il avait été disposé, par les soins de messieurs les facteurs, de manière à recevoir fort commodément tout le monde. Ni Kwang, ni le vice-roi, ne se trouvèrent au débarquement de l'ambassadeur. Sing-ta-jin, mandarin à bouton bleu, qui était présent, fut reçu, comme cela devait être, par son excellence, avec une froideur qui té-

moignait assez son mécontentement. Dans l'après-midi, l'ambassade dina à la factorerie ; et éprouva , par la cordialité de l'accueil qui lui fut fait , combien une semblable réception contrastait avec la prétendue hospitalité chinoise.

Canton , d'après la quantité et la grandeur des vaisseaux , la variété et les décorations des barques que l'on voit dans son port , la belle architecture des factoreries européennes , le mouvement général qu'on y remarque , offre , lorsqu'on en approche , un aspect beaucoup plus imposant que quelque autre ville chinoise que nous eussions encore vue ; et je suis même porté à croire que , sous le rapport de l'opulence générale de ses habitans , l'habileté de ses ouvriers , et le grand nombre de ses manufactures , elle ne le cède à aucune autre de l'empire , excepté la capitale. Le voyageur qui ne voit que Canton est sujet à se former une opinion exagérée de la population et de la richesse de la Chine. Tout le commerce étranger est concentré dans cette ville ; et l'occupation qu'il procure à toutes les classes d'habitans , y répand un air de prospérité générale qu'on ne peut s'attendre à trouver que là où existe ce puissant stimulant.

Le 2 janvier. Aujourd'hui le Chin-chae s'est

rendu chez l'ambassadeur. Il a été on ne peut plus poli et gracieux dans ses manières, et nous a donné à entendre que sa future faveur auprès de l'empereur dépendait de la manière plus ou moins satisfaisante dont S. M. jugerait qu'il s'est conduit envers son excellence. Il chercha cependant à éluder la proposition que l'ambassadeur lui fit de lui rendre sa visite : toutefois, après avoir été un peu pressé, il y consentit, et la fixa au 4. En faisant connaître ce qu'il pensait du traitement que nous avions éprouvé pendant notre voyage, lord Amherst chercha toujours à distinguer la satisfaction qu'il ressentait de la conduite particulière de Kwang, des sentimens que lui avait inspirés celle du gouvernement. Le Chin-chae ne parut pas enclin à envisager la chose de cette manière, ni satisfait de ce qu'on le fit.

On a fait quelques tentatives pour que Puanke-qua, le principal négociant du Hong, devint l'intermédiaire des communications entre l'ambassadeur et les mandarins, mais elles ont été bientôt déjouées. On apprit aussi, dans la journée, que le vice-roi était chargé par l'empereur de remettre un édit ou lettre adressée au roi d'Angleterre ; et on proposa qu'en la recevant l'ambassadeur ferait une genuflexion, en même temps que le vice-roi et le Chin-chae

exécuteraient les prosternemens d'usage. Un banquet impérial devait avoir lieu à cette occasion. On insinua en même temps que c'était une occasion de recouvrer la faveur de l'empereur, que nous avions perdue. La proposition de la génuflexion ayant été rejetée, on convint que les mandarins rempliraient leur cérémonial dans une pièce séparée. L'ambassadeur ne s'engagea qu'à faire une salutation en recevant la lettre.

Le 3 janvier. J'ai commencé aujourd'hui mes achats, principalement dans la rue chinoise. Les marchandises exposées en vente sont toutes destinées pour les marchés d'Europe, et sont plutôt intéressantes sous le rapport du travail et de la qualité, que comme offrant quelque chose qui caractérise le pays où elles sont fabriquées. — Les négocians et les artisans de Canton parlent un dialecte anglais particulier, où ils ont conservé les idiotismes de la langue chinoise, et même sa prononciation.

Nous avons reçu des mandarins une communication par laquelle la cérémonie proposée est bornée à la remise pure et simple de la lettre, ce qui dispense de la génuflexion d'un côté et des prosternemens de l'autre. Il s'est élevé quelques difficultés sur le nombre de personnes qui doivent être assises, les mandarins voulant

qu'il n'y ait que l'ambassadeur et les commissaires qui puissent avoir de sièges, tandis que, de leur côté, ils seraient quatre, outre le vice-roi et le Chin-chae, qui auraient cette prérogative.

Le 4 janvier. Nous avons reçu aujourd'hui de Macao une traduction portugaise d'un édit impérial adressé au vice-roi de Canton relativement à l'ambassade (1). Dans cette pièce, notre renvoi est entièrement attribué à la manière inconvenante dont l'ambassadeur et les commissaires se sont conduits. Elle prescrit au vice-roi d'accélérer, autant que possible, le départ de l'ambassade; mais elle lui enjoint en même temps de lui donner préalablement, un banquet conforme aux lois de l'hospitalité. Il y est de plus ordonné au vice-roi de faire, à cette occasion, un discours à l'ambassadeur, dont le sens puisse passer pour une réprimande. L'esprit de cet édit diffère essentiellement de tous ceux que nous avons déjà vus, en ce que tout le blâme est rejeté des mandarins sur l'ambassadeur et les commissaires, qu'il affecte de traiter comme des coupables.

Le 5 janvier. La connaissance de l'édit qui

(1) Voyez l'Appendice, n°. 10.

nous a été communiqué hier , nous faisait une obligation de nous opposer , par une mesure décisive , à ce que la partie des ordres de l'empereur concernant l'adresse insultante que le vice-roi doit faire à l'ambassadeur , reçût son exécution. On crut en même temps prudent de ne pas faire connaître les véritables motifs d'après lesquels on agissait , afin de ne pas compromettre les personnes par lesquelles on avait reçu l'édit. On fit en conséquence savoir aux mandarins , par l'entremise de M. Morrison , qu'ils eussent à éviter toute allusion aux événemens arrivés à Yuen-min-yuen , sur lesquelles les parties différaient tellement , qu'il était presque impossible de toucher cette corde sans exciter de part et d'autre des réflexions désagréables. M. Morrison fut en outre chargé de les avertir que la conduite et le langage de l'ambassadeur seraient réglés d'après ceux du vice-roi ; et que , par conséquent , toute expression offensante serait reçue par une expression équivalente de la part de l'ambassadeur , ce qui ne pouvait manquer d'être également fâcheux pour les deux parties. — Quant au nombre de personnes qui devaient être assises , on fit valoir le principe d'une égalité parfaite , et les Chinois finirent par l'admettre. Les trois personnes qu'ils désignèrent

furent le vice-roi, Foo-yuen, et le hoppo. L'entrevue est définitivement fixée au 7.

Le 6 janvier. Aucun objet d'intérêt public n'est survenu. Je me suis occupé à faire des achats. — La lettre de l'empereur, renfermée dans un bambou et couverte de soie jaune, fut remise, dans la principale salle du temple, par le vice-roi, debout, entre les mains de l'ambassadeur, qui la reçut en faisant une profonde salutation. Ils se rendirent ensuite dans un appartement plus petit, où s'entama une conversation assez courte; elle n'offrit rien de remarquable, si ce n'est la tentative que fit le vice-roi de prendre le ton d'arrogance qui lui avait été prescrit; mais cette tentative ayant été mal accueillie, elle fut aussitôt abandonnée. Le principal argument du vice-roi avait pour but de prouver l'avantage incontestable, ou plutôt la nécessité absolue, dont le commerce de la Chine est pour l'Angleterre. Son excellence démontra en réponse l'intérêt dont ce commerce était pour les deux nations. Le vice-roi refusa de prolonger davantage la discussion, crainte qu'elle ne devint réciproquement désagréable; et l'entrevue se termina par des vœux insignifiants pour la continuation de la bonne intelligence. Des fruits et d'autres rafraîchissemens furent servis dans un appartement voi-

sin : ayant été désignés par le vice-roi à son excellence comme formant le banquet dont il avait été mention , l'offre d'y prendre part fut acceptée. Les manières du vice-roi , dans cette occasion , justifièrent pleinement ce qu'on nous en avait dit : elles furent froides , hautes et hostiles. On s'apercevait qu'il remplissait un devoir désagréable ; et il paraissait avoir peine à retenir l'expression de ses sentimens sur une conduite qu'il considérait sans doute comme une insoutenable arrogance de quelques barbares envers le plus puissant souverain de l'univers.

Nous désirions naturellement beaucoup voir la lettre de l'empereur ; elle étoit écrite en chinois , en tartare et en latin ; et , comme de coutume , qualifiée de mandat au roi d'Angleterre (1) ; mais , à cela près , elle étoit bien moins arrogante qu'on ne devait s'y attendre , et au

(1) L'ambassadeur portugais chercha en vain à obtenir que la lettre à son souverain fût rédigée dans le style usité d'un monarque à un autre. Le père Parennin refusa de remettre une déclaration de l'ambassadeur portant qu'il ne recevrait aucune lettre conçue d'une manière différente , persuadé , qu'il étoit , qu'une semblable déclaration ne ferait qu'offenser , sans être de la moindre utilité. En effet , on suivit la forme chinoise ordinaire.

total non moins admissible que celle adressée par Kien-lung à sa majesté régnante. On y fait un faux exposé des événemens de Yuen-min-vuen , en ce que le renvoi de l'ambassade est attribué au refus obstiné et répété de l'ambassadeur et des commissaires , de se rendre auprès de l'empereur , sous un absurde prétexte de maladie.

Le 8 janvier. L'ambassadeur a rendu la visite du Chin-chae , qui demeure à une petite distance en descendant la rivière. Les bateaux de garde et les jonques de guerre ont salué son excellence à son passage ; et en général la réception a été très-satisfaisante. Les membres du comité des facteurs se trouvaient au nombre des personnes de l'ambassade , et furent présentés au Chin-chae.

Le 12 janvier. On a reçu une communication de Kwang , tendante à savoir de quelle manière on compte disposer des présens , et faisant entrevoir la possibilité qu'ils fussent acceptés par l'empereur à une autre époque. On a répondu d'une manière générale à la première demande ; et on a cherché à s'assurer des vues positives du Chin-chae , d'après ce qu'il manifeste en second lieu , en lui donnant toutefois à entendre que la conduite tenue envers l'ambassadeur le mettait dans l'impossi-

bilité de faire aucune proposition à ce sujet ; mais qu'il serait disposé à entendre toute communication officielle qui lui serait faite, relativement aux désirs de l'empereur. — Il est sans doute de l'intérêt de Kwang d'obtenir un témoignage aussi positif que l'offre des présens restans, de l'entier oubli de l'insulte faite à Yuen-min-yuen ; et la tentative indirecte qu'il a faite à ce sujet est une preuve que la cour impériale n'est pas sans quelques craintes sur les conséquences possibles du brusque renvoi de l'ambassade. On peut même attribuer en partie à ce motif les égards que l'on nous a montrés à notre retour ; et il serait singulièrement impolitique de rejeter cet avantage, soit par égard pour la conduite personnelle du Chin-chae, soit par l'assurance vague de ramener l'empereur à des sentimens plus favorables, lui dont l'arrogance serait, à n'en pas douter, satisfaite de cette nouvelle addition à notre humiliation.

Le 13 janvier. Sir George Staunton et la factorerie ont donné un déjeuner au Chin-chae et à l'ambassadeur. Quoique ce soit le premier repas européen auquel Kwang ait pris part, il a été, dans ses manières et sa conduite, également aisé, affable et enjoué. Il semblait se trouver avec des amis, et n'a laissé échapper

aucune occasion de faire des prévenances à ceux qui étaient à sa portée. Vers la fin du repas, et lorsqu'on eut mutuellement porté quelques santés, le Chin-chae insinua adroitement à l'ambassadeur la satisfaction qu'il éprouverait de pouvoir rapporter à sa cour un témoignage écrit, où son excellence exprimerait son contentement de la manière dont l'ambassade avait été traitée. Il n'y avait pas à balancer sur la réponse à faire. En se rendant à la demande du Chin-chae, on admettait la justice de la conduite tenue à notre égard, et on détruisait l'effet, quel qu'il fût, produit par notre fermeté; et si d'une part il était convenable d'éviter le langage de la menace par lequel nous eussions pu compromettre les intérêts de notre gouvernement, il n'était pas moins essentiel de l'autre de s'assurer si le Chin-chae était autorisé à faire cette proposition. Lord Amherst se borna en conséquence à faire allusion au renvoi inconvenable de Yuen-min-yuen, et fit ensuite l'éloge de la conduite personnelle du Chin-chae, en ajoutant que ses remerciemens, ainsi que les souvenirs agréables qu'il conservait, se rapportaient à lui seul. Il fit sentir aussi qu'il était nécessaire qu'il reçût une notification officielle des sentimens actuels de sa majesté impériale, pour qu'il se crût suffisamment

justifié aux yeux de son propre souverain, de la reprise de négociations de la nature de celles mentionnées par le Chin-chae. Kwang demanda en réponse « à quoi pouvaient servir des témoignages de satisfaction envers l'esclave, lorsque tout provenait du maître. » Il nia formellement avoir aucune instruction à ce sujet, et dit que la reconnaissance devait être tout-à-fait gratuite de la part de l'ambassadeur. On fit, en réponse, des observations de la nature de celles dont il a déjà été question, et la conversation en resta là, sans que la bonne intelligence en parût troublée.

Dans le cours de la semaine, le Chin-chae, en réponse à une communication par laquelle l'ambassadeur avait annoncé que son départ était fixé au 20, l'informa que le vice-roi et lui viendraient prendre congé de son excellence le jour suivant. Peu après le vice-roi s'en excusa, et même le Chin-chae; mais celui-ci s'y détermina cependant, et fixa le 19 pour cette dernière entrevue.

J'ai oublié de parler de quelques incidens arrivés la semaine dernière. Le premier est une visite faite le 11 aux jardins de Fa-tee. Ils appartiennent à de riches particuliers, et consistent en promenades tirées au cordeau, bordées de pots de fleurs, contenant toutes les plantes

les plus belles et les plus rares du pays. La libre entrée de ces jardins a d'abord été accordée ; mais l'inconduite de quelques officiers des navires , l'a depuis peu fait restreindre à un seul jour par semaine.—Le 12 nous allâmes voir les maisons de campagne du Puan-ke-qua et de How-qua , les deux premiers négocians du Hong, l'une et l'autre situées près du temple où nous demeurons. La première, où nous nous rendîmes d'abord , est intéressante comme offrant un modèle de la manière dont les Chinois distribuent le terrain. Le grand but est de présenter le plus de variété possible dans un très-petit espace , et de provoquer à des excursions agréables.—Puan-ke-qua était entouré de ses enfans et petits-enfans ; ces derniers, habillés en mandarins , et affublés d'une telle manière, qu'ils avaient peine à se mouvoir sous le poids de leurs vêtemens. Au bout du jardin se trouve un pavillon qui a vue sur la ferme, et où on lit une inscription qui invite les riches à se rappeler et à apprécier les travaux du pauvre agriculteur.

Quoique la maison de How-qua ne soit pas encore finie , elle n'en est pas moins sur un pied qui est digne de sa fortune qu'on évalue à deux millions sterling. Cette maison de campagne , ou plutôt ce palais est divisé en un

grand nombre d'appartemens, décorés avec autant de luxe que de goût de sculptures dorées, et situés dans des expositions adaptées aux différentes saisons de l'année. — On nous servit chez Puan-ke-qua, des rafraîchissemens consistant en gâteaux et en fruits. — How-qua et son frère, qui est mandarin et occupe un emploi, nous servirent eux-mêmes. — Un neveu de How-qua s'était récemment distingué à l'examen pour l'obtention des honneurs civils; et des placards (semblables à ceux des mandarins en office), annonçant dans les formes légales ses succès, étaient placés autour de la cour extérieure. — Deux musiques avaient été apostées pour saluer l'ambassadeur à son entrée et à sa sortie. — On voit dans l'enceinte du jardin les ruines de la maison qu'occupait lord Macartney, laquelle n'est séparée de notre habitation actuelle que par un seul mur; cette maison appartenait, je crois, au père de How-qua. — Les maisons, tant de Puan-ke-qua que de How-qua, contiennent les salles de leurs ancêtres avec des tables de marbre, dédiées à leurs successeurs immédiats. Les vases sacrés, et tous les autres objets de leur culte, ressemblent à ceux que nous avons vus, excepté qu'ils sont en meilleur état et faits de meilleurs matériaux.

Puan-ke-qua et How-qua sont tous deux

des hommes marquans dans leur corporation. Si l'un jouit de la réputation d'exceller dans la conduite de toutes sortes d'affaires avec les mandarins, on estime encore davantage les connaissances commerciales de l'autre : il est vrai que l'énorme fortune qu'il a amassée, est une preuve suffisante de ses talens à cet égard. — Puan-ke-qua, quoique avancé en âge, jouit encore de la vigueur de la jeunesse ; et il montra, avec beaucoup d'orgueil à l'ambassadeur, la plus jeune de ses filles qui n'a pas plus de deux ans. Il ne chercha point à cacher l'opinion qu'il avait de ses facultés physiques et morales ; et, tandis qu'il jouissait des privilèges de la vieillesse par sa loquacité, il ne nous parut pas croire qu'il fût sujet à aucune de ses infirmités. — L'extérieur et les regards de How-qua attestaient que ses grandes richesses n'avaient pas été acquises sans beaucoup de soucis. On dit généralement qu'il est parcimonieux ; mais ni sa maison, ni son ameublement ne portent à le croire. On nous assura que son domestique consistait en deux ou trois cents personnes.

Le 16 janvier. Cette après-midi, Chun-qua, l'un des principaux négocians du Hong, a donné un dîner et un sing-song, ou une représentation dramatique, à l'ambassadeur. Le

dîner fut presque entièrement servi dans le goût anglais, à l'exception de quelques plats à la chinoise, qui me parurent bien accommodés. Il est assez difficile de dire tout ce qu'un sing-song offre d'ennuyeux. Le bruit des acteurs et des instrumens (que je ne puis qualifier de musique), est infernal ; et l'ensemble est quelque chose de si insipide, que je promets bien de ne pas l'endurer une autre fois. La pièce commença par un compliment à l'ambassadeur, où on lui annonçait que l'époque de son élévation à un rang plus éminent était fixée, et qu'elle arriverait incessamment. Quelques tours de force et d'adresse furent exécutés ensuite avec assez de dextérité. Notre hôte Chun-qua avait occupé un emploi dans le département des finances, dont il avait été privé pour cause de malversation ; il a plusieurs parens au service avec lesquels il n'en continue pas moins d'être lié. Son père, vieillard respectable, et portant un bouton rouge, aidait à faire les honneurs de la table. Mes idées étaient tellement opposées à tout ce qui se passait autour de moi, que j'étais presque mécontent du plaisir que ce brave homme semblait prendre à ce qui avait lieu. Une foule d'acteurs étaient employés ; quelquefois ils jouaient, et dans d'autres momens ils se

mêlaient avec les spectateurs. Nous vîmes représenter une tragédie et une comédie. Dans la première, des empereurs, des rois, des mandarins, se pavanaient et hurlaient dans la plus horrible perfection; le comique de l'autre nous parut consister dans la manière dont on peint le nez du bouffon. Les rôles de femmes étaient remplis par de jeunes garçons (1). Con-see-qua, l'un des négocians du Hong, fit preuve de politesse en se promenant autour de la table pour boire à la santé des principaux convives. — On m'a assuré que la perfection de l'étiquette chinoise exige que l'hôte soit porteur du premier plat servi sur la table.

Les négocians du Hong portent des boutons de mandarins, pour lesquels ils paient des sommes considérables. Le seul avantage qu'ils en retirent, consiste dans l'exemption de toute punition corporelle immédiate, parce qu'il est nécessaire avant de leur en infliger aucune, qu'ils soient dépouillés, par une espèce de jugement, de leur qualité de mandarin.

Le 19 janvier. D'après sa promesse, le Chin-chae est venu faire sa visite d'adieu à l'ambassadeur. Elle se passa, de part et d'autre, en

(1) La profession de comédien est considérée comme infâme par les lois et les usages de la Chine.

témoignages d'amitié plus sincères qu'on n'avait droit de l'espérer quand on considère les entraves auxquelles nos liaisons ensemble furent soumises. Je dois avouer que mon opinion sur Kwang lui a toujours été favorable ; car je suis convaincu que son bon sens et son caractère libéral ont servi à modifier les principes jaloux de son gouvernement à notre égard. Je dois même dire que mes sentimens à son sujet furent encore les mêmes , lorsqu'après notre départ de Tong-chow , le Chin-chae montra plus de froideur dans ses manières ; il gémissait alors sous le poids de la disgrâce de l'empereur, causée en partie par les concessions qu'il nous avait faites à Tien-sing , le théâtre de notre unique et court succès.

Le temple d'Ho-nan, où nous logeons, est l'un des plus spacieux et des mieux fournis d'idoles et d'autres accessoires que j'aie encore vus. Pour nous faire place, il a fallu déranger de la principale salle les statues colossales de Foo, et les envoyer , comme on nous le dit, faire une visite à leurs parens, sur la rive opposée. Néanmoins les cérémonies de la religion ne sont pas pour cela interrompues, et les prêtres n'en exécutent pas moins leurs processions accoutumées dans une autre salle qui n'a pas été mise en réquisition.

Je dois convenir que quelques parties du cérémonial ne manquaient ni de solennité ni de bienséance ; et si la physionomie des prêtres n'exprimait pas une très-grande dévotion , ils avaient du moins un air de profonde humilité digne de l'absorption contemplative de l'homme dans l'existence divine inculquée par la théologie des Bramines. Les prêtres officians sont en très-grand nombre , et leur chef est revêtu d'une haute dignité ecclésiastique.

La manière expéditive dont un lieu aussi célèbre par sa destination a été adapté à un autre usage , outre les changemens qu'il a fallu faire dans sa distribution , et la translation d'un si grand nombre d'idoles , est la dernière sinon la plus grande preuve de l'indifférence des Chinois pour tout ce qui tient à la religion. Il est surtout digne de remarque que , pendant que nous avons demeuré dans le temple , je n'y ai jamais vu que des prêtres occupés de devoirs religieux ; les Chinois les regardaient sans doute avec moins de curiosité que nous , mais avec une indifférence tout aussi grande.

Je ne dois pas oublier de parler des cochons sacrés , qui sont d'une grosseur extraordinaire et très-âgés ; on les garde dans une étable pavée , près du temple , pour s'y vautrer dans l'ordure.

Le 20 janvier. L'ambassadeur s'est embarqué dans la chaloupe de l'*Alceste*, et s'est rendu à Wampoa, escorté, comme lors de son arrivée à Canton, par toutes les embarcations des navires de la compagnie. Les équipages firent entendre trois acclamations au moment où la chaloupe de son excellence quitta la tête de la jetée; il était impossible de n'être pas ému en les écoutant, tant il y avait de différence entre ces voix mâles et les discordantes salutations jointes aux ridicules cérémonies de la nation dont nous nous éloignons! Le vice-roi, qui avait été deux jours indécis de savoir s'il paraîtrait ou non au lieu de l'embarquement, s'était placé dans une barque, à quelque distance en descendant la rivière, à la vue du convoi. Il envoya sa carte à l'ambassadeur, qui jugea à propos, dans la circonstance, de n'y faire aucune attention, parce qu'on avait tout lieu de croire qu'on ne devait pas considérer sa présence comme une politesse, mais comme un devoir de sa charge, qui lui prescrit d'assister en personne au départ d'étrangers dans notre position.

Les bords de la rivière, jusqu'à ce que l'on ait passé la pagode qui est à moitié chemin, sont plats et sans intérêt. Près de Wampoa, et particulièrement à l'île de Dane, la vue est agréable. — A trois heures nous arrivâmes, à

bord de l'*Alceste*, où nous eûmes un dîner d'adieu avec sir George Staunton, qui se rend en Angleterre dans la *Scalby-Castle*. Il emporte tous nos souhaits ; et, quoique sa connaissance avec les personnes qui sont arrivées d'Angleterre dans l'*Alceste* soit d'une fraîche date, je doute qu'elles le cèdent en attachement pour lui à ses anciens amis de Canton. Pour ce qui me concerne en particulier, quoique j'aie, peut-être mal à propos, persisté dans mon opinion relativement à la cérémonie tartare, je dois convenir cependant qu'il n'est personne au caractère et aux lumières duquel je me fusse plus volontiers soumis, qu'aux siens.

Je joins ici un extrait de l'édit (1) (reçu et traduit après notre arrivée à Canton), appelé l'édit *Vermillon*, de ce qu'il est écrit en encre de cette couleur, de la propre main de l'empereur. Tout ce qu'on en peut dire, c'est qu'il est satisfaisant. L'exposé de la conduite de l'ambassade est presque exact ; et, comme dans la gazette de Pékin, sa majesté rejette sur ses ministres tout le blâme du brusque renvoi de l'ambassade. L'édit commence par un récit des événemens arrivés à Tien-sing. Les deux commissaires y sont blâmés d'avoir pris sur eux la

(1) Voyez l'Appendice, n°. 1.

responsabilité de permettre à l'ambassadeur de poursuivre sa route après son refus de faire les prosternemens au banquet ; ils sont aussi accusés d'avoir facilité le départ des vaisseaux ; et ici le retour projeté par Tien-sing est formellement avoué. Il est ensuite mention de la nomination de deux commissaires supérieurs chargés de discuter ce qui était relatif à la cérémonie à Tong-chow. Ceux-ci sont accusés d'avoir fait parvenir de cette ville un rapport obscur sur ce qui s'était passé ; et ils ont été obligés, y est-il dit , d'avouer, la veille de l'arrivée de l'ambassade à Pékin, que la cérémonie n'avait pas été accomplie ; toutefois , on y assure qu'ils s'étaient engagés à ce qu'elle le serait le jour de l'audience. Il y est question de l'indisposition supposée de l'ambassadeur, qui est censurée comme offensante ; et on y fait dire de plus aux commissaires anglais qui firent valoir la même excuse , que l'entrevue devait être différée jusqu'au rétablissement de son excellence. L'empereur déclare ensuite que ce ne fut que quelques jours après qu'il apprit le voyage nocturne de l'ambassadeur , et le manque où il se trouvait d'habits de cour ; et sa majesté assure que , si elle eût été informée plus tôt de ces différentes circonstances , elle aurait remis l'audience et l'accomplissement du cérémonial

à un autre jour. La conduite à la fois faible et équivoque des commissaires chinois, qui, assure-t-on, ont compromis dans cette circonstance les intérêts de l'état, y est sévèrement censurée; et l'empereur dit qu'il est honteux de lui-même d'avoir pu être victime de leur ignorance et de leurs supercheries. Il est fait allusion aux crimes des quatre commissaires chinois renvoyés devant les conseils pour en connaître; et l'édit se termine par l'ordre donné de le rendre public dans les états tartares et chinois de l'empire.

Deux autres édits furent reçus et traduits en même temps; l'un est basé sur un rapport du premier commissaire chinois, où il est déclaré que l'ambassadeur accomplit journellement le cérémonial. Cet édit fixe les jours d'audience et de départ, comme il en a déjà été question. L'autre pièce est un extrait des différens édits impériaux qui prononcent la dégradation des commissaires chinois; et, d'après ceux-ci, il paraît que la bonté de l'empereur l'a porté à modifier la sévérité des tribunaux.

Ho est condamné à payer, pendant cinq ans, la somme qui lui est allouée comme duc. Le conseil a décrété qu'il serait privé de son titre de duc (koong-yai); mais sa majesté, par une faveur spéciale, lui a permis de le conserver, de même que ses fonctions dans

l'intérieur du palais. Son habit de chasse jaune , qui est une marque d'honneur , dont sont revêtus les seuls membres de la famille impériale , à quelques exceptions près , lui est retiré. — Moo, vu son âge et son incapacité , est définitivement renvoyé. — Soo est privé de sa place de président du conseil des travaux , destitué de son grade de général , et renvoyé plumer ses paons ; il est de plus réduit à un bouton du troisième rang. Le conseil qui avait été chargé de le juger , avait ordonné qu'il serait réduit au rang de mandarin de cinquième classe , et renvoyé. Toutefois sa majesté a jugé à propos , par une faveur particulière , de le conserver en qualité de surintendant du thé impérial et des provisions , et lui a de plus donné la direction des jardins de Yuen-min-yuen : s'il se conduit bien , il pourra , au bout de huit ans , être réintégré dans ses anciennes fonctions.

Par ces mêmes édits , Kwang est réduit au rang de secrétaire de huitième classe , et doit être envoyé dans la Tartarie-Man-tchou , le printemps prochain , pour y exercer son emploi.

L'édit *Vermillon* s'accorde tellement avec l'extrait de la gazette de Pékin du 14 septembre , qu'il est présumable qu'ils ont été rédigés à peu près en même temps , ou du moins d'après

les mêmes données sur les circonstances qu'ils rapportent.

L'édit adressé au vice-roi de Canton est du 6 septembre, et la lettre au prince régent du 11 ; l'un est postérieur de deux jours à la gazette, et l'autre l'est de sept. On peut donc considérer l'édit *Vermillon* comme une déclaration plus détaillée et plus formelle des sentimens exprimés dans la gazette.

On remarquera cependant quelques faux exposés dans ces deux documens ; et la déclaration faite par l'empereur, de ce qu'il ignorait le manque où nous étions d'habits de cérémonie, peut être comparée à l'assertion des commissaires chinois qui avaient assuré qu'on serait dispensé de les avoir ; et sert à démontrer combien le récit de l'empereur est contraire à la vérité. Car il n'est pas présumable que ces commissaires eussent voulu prendre sur eux d'introduire l'ambassadeur devant sa majesté, sans qu'il fût vêtu d'une manière convenable, et non moins nécessaire à son caractère, dans une pareille circonstance, qu'à la dignité de leur propre souverain (1).

(1) On dira peut-être que la présentation de l'ambassade hollandaise, en habits de voyage, dément cette dernière supposition. Mais les circonstances étaient différentes : les

Voici l'explication que je hasarde de ces procédés contradictoires. Il est présumable que ce faible et capricieux monarque, peu après avoir commis le sanglant outrage que la contradiction l'avait porté à faire, fut alarmé des suites que pourrait avoir sa violence, et que l'usage ainsi que les idées ordinaires de bienséance, qui sont naturelles au caractère chinois, reprenant sur lui toute leur influence, le portèrent à rédiger la réparation partielle et l'explication, en apparence assez véridiques, qui sont contenues dans la gazette et dans l'édit *Vermillon*.

Mais ce moment de repentir et de modération fut de courte durée; et, soit que l'empereur se rendit aux suggestions de ministres opposés à toute idée de concessions envers des étrangers, ou qu'un retour d'orgueil national ou personnel le fit revenir à ses premiers sentimens, il se décida à justifier son emportement par un faux exposé de la conduite de

Hollandais ne furent pas conduits inopinément de la route au palais; leurs bagages n'étaient pas non plus à une si grande proximité; et le jour de leur audience ne fut pas changé d'une manière aussi brusque et aussi déraisonnable: même dans leur cas, c'était contrevenir au *li*, ou loi sur les cérémonies, que de les dispenser de paraître dans le costume voulu.

l'ambassadeur; et c'est sans doute dans cet esprit que fut rédigée la lettre au prince régent. On peut conjecturer, avec quelque fondement, que l'édit adressé au vice-roi de Canton était adapté aux circonstances particulières où se trouve cette province qui est le rendez-vous des Européens qui vont en Chine. Il est conçu en termes très-hautains, sans doute pour prévenir les prétentions que les étrangers pourraient faire valoir, si l'on paraissait disposé à leur céder la moindre chose. Toute cette conduite est une suite de la politique du gouvernement le plus ombrageux qui existe.

Rien n'est plus avéré que le peu de crédit que méritent les édits impériaux; et les différens exposés des événemens arrivés à Yuen-min-yuen, fournis par la gazette de Pékin et l'édit *Vermillon*, comparés à celui contenu dans la lettre au prince régent, prouvent le peu de respect que l'empereur a pour la vérité. Il est certain que, pour ce qui concerne les rapports entre les deux pays, la lettre au prince régent est la seule pièce officielle; car les édits n'ont jamais été adressés à l'ambassadeur, et on n'a même passupposé qu'ils fussent parvenus à sa connaissance. Ils ne servent dès lors qu'à faire voir la conduite du gouvernement chinois, ou à donner une idée du caractère de l'empe-

reur, connu pour être à la fois timide et capricieux (1).

(1) On remarquera, en lisant les édits impériaux, que le 7 de la lune, ou le 29 du mois d'août, y est toujours regardé comme le jour fixé pour la réception de l'ambassade; mais, en se reportant aux discussions de Tong-chow, on verra que le koong-yai informa l'ambassadeur qu'il aurait son audience publique le 8 de la lune, ou le 30 août. L'édit, fondé sur le rapport de Ho, déclare qu'il a été rendu le jour de l'arrivée de l'ambassadeur à Hai-teen, et part de là pour lui assigner une audience le 7. Si cet édit a été rendu le jour de notre arrivée à Hai-teen, c'est le 7; mais cela ne s'accorde pas avec l'édit *Vermillon*, qui indique l'audience comme ayant été fixée au lendemain du jour où nous fûmes conduits de Tong-chow. L'opinion que l'empereur désire établir est qu'il avait d'abord fixé le jour de l'audience, dans la persuasion que l'ambassadeur était arrivé, avant une heure, le 7 de la lune, ou le 28 août; et que, de cette manière, on se trouvait avoir assez de temps pour faire les préparatifs nécessaires. Tout l'embarras semblerait alors provenir de ce que Ho ne fit pas un rapport exact de notre arrivée à Hai-teen. Néanmoins, l'empereur convient que, le 7 de la lune, à cinq heures et demie, il savait que l'ambassadeur était encore en route; et dès lors il ne se trouve pas disculpé, même d'après son propre exposé, d'avoir ordonné, d'une manière inconvenante, que l'ambassadeur se rendit à son audience. Ceci confirme l'opinion exprimée dans le texte, que l'empereur avait effectivement dispensé l'ambassade de paraître en habits de cérémonie, comme Ho le fit savoir à lord Amherst.

Le 22 janvier. Nous arrivâmes à Macao dans l'après-midi , après un trajet agréable.

Le 25 janvier. Nous débarquâmes à Macao. Les autorités portugaises ne rendirent aucun honneur à l'ambassadeur , en conséquence , comme elles l'alléguèrent , du deuil de la reine , qui venait seulement d'être annoncé officiellement.

La présence d'un détachement de soldats chinois au lieu du débarquement , prouvait assez que les Portugais occupent l'île plutôt en qualité de facteurs qu'autrement.

Macao n'offre que peu d'intérêt après le premier coup d'œil ; mais celui-ci est frappant par le contraste que présentent les édifices européens , par leurs formes et leur régularité , opposés aux temples à grandes toitures , et aux koong-kwans du céleste empire. Quelques parties de l'île offrent des vues pittoresques et des objets remarquables. On voit entre autres un temple du côté du sud-est , où tous les traits grotesques des perspectives chinoises se trouvent réunis dans un petit espace. Des fabriques , des rochers , des arbres croissant dans la pierre , justifient toutes les combinaisons artistiques de leurs jardins et de leurs peintures. — Le jardin qui renferme le caveau du Camoens ne se présente pas avantageusement ,

en ce qu'il est très-négligé par le propriétaire actuel : il n'en continue pas moins d'être un lieu de retraite agréable. Le caveau, formé par une ouverture de rocher, a été gâté par un étai en maçonnerie que l'on a mis d'un côté. Le buste du Camoens, mal exécuté, est placé dans un grillage ressemblant à un garde-manger.

Le séjour de Macao doit être désagréable par les limites étroites dans lesquelles la jalousie chinoise renferme les excursions des Européens. Cet assujettissement est également désagréable et inutile, et nul autre peuple que les Portugais ne s'y serait soumis. Il est réellement fâcheux de voir une autorité, qui s'appelle européenne, aussi avilie que le sont le gouvernement et le sénat de Macao. En eussent-ils même les moyens, il est douteux qu'ils s'opposassent aux insultes et aux empiétements des Chinois. En effet, la seule activité dont ils fassent preuve, consiste à miner les intérêts de la puissance qui est à la fois l'alliée et le sauveur de leur mère-patrie. La garnison est toute composée de soldats noirs, commandés, à quelques exceptions près, par des officiers métis. Les hommes sont d'une petite stature et d'un extérieur assez chétif. Comme dans toutes les colonies catholiques, les églises surpassent en grandeur

tous les autres bâtimens ; mais néanmoins elles ne sont pas assez remarquables pour être visitées.

Le 28 janvier. Nous partîmes de Macao, et, peu après notre embarquement, il fut décidé que nous toucherions à Manille. Nous éprouvons tous, je crois, un sentiment unanime de satisfaction, celui de nous voir hors même des eaux qui baignent le céleste empire, et rendus à des habitudes indépendantes et civilisées.

Plusieurs d'entre nous ont vraisemblablement été trompés en voyageant dans un pays qui, d'après mon opinion, a jusqu'à présent excité un intérêt mal fondé en Europe. Beaucoup inférieure à l'Europe civilisée en tout ce qui constitue la véritable grandeur d'une nation, la Chine m'a cependant paru supérieure aux autres contrées de l'Asie (1), sous le rapport du gouvernement et de l'aspect général de la société.

Quoique je ne puisse pas encore assurer que les grands principes de justice et de morale soient plus répandus en Chine qu'en Turquie

(1) J'en excepte, comme de raison, les établissemens anglais dans l'Inde, où l'introduction modifiée des maximes du gouvernement européen a nécessairement amélioré la condition des habitans.

et en Perse , en ce que ces principes peuvent être considérés comme inhérens à l'esprit humain , je dirai cependant que les lois sont plus généralement connues en Chine , et qu'elles y sont plus uniformément exécutées. On y laisse moins de latitude au caprice du magistrat , et il paraît que le recours à l'autorité suprême y est moins entravé , et que , bien qu'il soit long dans sa marche , il réussit souvent (1).

La grande chaîne de la subordination , qui commence au paysan et finit à l'empereur , en passant par toutes les petites gradations de rangs , doit servir de contre-poids au pouvoir arbitraire des délégués du pouvoir souverain ; ou du moins la possession généralement répandue des privilèges personnels offre , jusqu'à un certain point , une garantie contre les effets inattendus du caprice et de l'injustice. On voit rarement en Chine de ces exemples d'oppression accompagnée de punitions barbares , qui , dans les autres contrées de l'Asie , offusquent les regards et affligent la sensibilité du voya-

(1) On m'a cité l'exemple d'une pauvre veuve qui persévéra , pendant quatorze ans , dans une suite d'appels contre un vice-roi qui avait illégalement privé son mari de la vie et de sa fortune : elle réussit enfin à le traduire par-devant le tribunal suprême de Pékin.

geur le moins observateur. La théorie du gouvernement est que la loi est supérieure à tous; et si dans la pratique il arrive qu'on s'en écarte quelquefois, il est rare cependant qu'on viole ouvertement les principes de législation établis.

Les appels fréquemment faits au jugement du peuple par des édits impériaux, quelque faux et illusoire que soient d'ailleurs les exposés et les motifs contenus dans ces documens, nous prouvent que l'empereur ne se considère pas, comme le shah-in-shah de Perse, entièrement indépendant de l'opinion publique. Loin de là, dans les momens de calamité nationale, ou dans les circonstances inattendues, l'empereur se croit obligé de guider les sentimens de ses sujets par une déclaration solennelle des causes qui ont déterminé sa conduite, ou des motifs qui l'ont guidée. Les édits promulgués sur le renvoi de l'ambassade sont un exemple de la force de cette coutume, surtout dans une circonstance où l'importance des intérêts particuliers de l'empire, ne semblait pas exiger cette mesure.

Le meilleur indice de la prospérité générale est sans contredit la forte proportion où se trouve la classe moyenne, comparativement aux autres classes de la société; du moins est-il est certain

que le nombre d'individus, dans les grands villages et les villes des différentes parties de la Chine que l'ambassade a parcourues, qui, d'après leur mise et leur extérieur, nous ont paru appartenir à cette première classe, est très-considérable. J'observerai cependant que, sous ce rapport, les provinces du nord sont au-dessous de celles de l'intérieur et du midi.

Sans doute nous avons vu des exemples de pauvreté et même d'une extrême misère dans le cours de notre voyage. Pour moi qui ai toujours comparé la Chine à la Turquie, à la Perse et à quelques parties de l'Inde, et non pas à l'Angleterre, ni même au continent de l'Europe, j'ai toujours trouvé que la position des classes inférieures était beaucoup plus favorable en Chine. Quant à cette profonde misère, qui peut porter les parens au crime d'infanticide, je n'en ai pas vu la moindre trace; et aucun fait de cette nature n'est parvenu à ma connaissance (1).

J'ai déjà parlé des impressions que j'ai éprouvées à différentes époques de notre voyage, relativement à la population de la Chine. Leur

(1) Mon intention n'est pas de révoquer en doute l'existence de cette coutume, mais d'observer qu'elle est moins fréquente qu'on le dit.

résultat est la conviction où je suis qu'on l'a singulièrement exagérée. La population apparente ne m'a jamais paru excéder l'étendue des terres cultivées ; et beaucoup de terrain susceptible d'être mis en œuvre est en jachère. Quant à l'affluence de peuple que nous avons remarquée dans les grandes villes , j'ai toujours été porté à conclure , lorsque je considérais qu'elle était occasionée par le spectacle extraordinaire d'une ambassade européenne , que presque toutes les capitales de l'Europe en offriraient autant.

Ce qui à mes yeux indiquait plus particulièrement la nombreuse population et la prospérité comparative de la Chine , c'est le grand nombre de villes et de villages qu'on rencontre ; et , sous ce rapport , on doit convenir qu'elle est même supérieure à notre patrie. Mais il faut en même temps se rappeler que nous avons suivi dans notre route la grande ligne de communication entre les provinces les plus reculées de l'empire ; et que , par conséquent , il pourrait se faire que l'on fût ramené à une opinion différente , si l'on parcourait les provinces qui sont moins favorablement situées.

J'ai appris que les relevés les plus exacts faits en Chine établissent la population à un nombre fort au-dessous de deux cents millions ;

et il n'y a aucun motif de croire que les Chinois aient rien rabattu sur un point qui est essentiellement lié à leur grandeur nationale (1):

Quant aux revenus (2) actuels du trésor impérial, je n'ai pu me procurer de renseignements satisfaisans à cet égard. Néanmoins on assure que les finances y sont maintenant dans un état fort dérangé (3); et on est d'autant

(1) Les réglemens municipaux qui existent dans toute la Chine, et qui prescrivent à tout maître de maison de placer à l'extérieur une liste contenant le nombre et la désignation des personnes qui demeurent chez lui, devraient fournir des données certaines pour établir un recensement de la population.

(2) Les missionnaires font consister les revenus publics dans les impôts levés sur le sol, dans les droits imposés sur le commerce étranger et intérieur, et dans une capitation levée sur toutes les personnes de l'âge de vingt à soixante ans. — Une grande partie de ces impôts est payée en nature; et les magasins du palais, qui sont toujours remplis d'articles de consommation, ne forment pas la portion la moins considérable des revenus de la couronne. En Chine, comme dans l'Inde, les impôts sont payés par le propriétaire, d'après la qualité du sol.

(3) On peut assez naturellement attribuer à cette circonstance le retour par mer à Tien-sing, et le court espace de temps fixé par l'empereur pour le séjour de l'ambassade, par la raison que les dépenses qui en seraient résultées pour le trésor impérial eussent été, de cette manière, beaucoup moindres.

plus porté à le croire, que la dernière rébellion, jointe au caractère faible de l'empereur régnant, a donné à toute la machine du gouvernement une secousse dont elle aura peine à se remettre.

Si le mécontentement qui existe vraisemblablement encore dans les provinces, était excité par une attaque extérieure, ou par l'appui d'une force étrangère, il pourrait s'en suivre un changement de dynastie. Les sentimens nationaux des Chinois ne sont pas encore éteints; et il serait possible qu'un véritable ou un faux descendant de la dynastie des Ming, qu'on mettrait en avant, trouvât, s'il était puissamment soutenu au-dehors, un nombre d'adhérens assez considérable pour chasser les indignes possesseurs actuels de ce vaste empire. Mais, sans intervention étrangère, il n'y a pas de révolution intérieure à craindre.

L'armée chinoise, suffisante, à ce que je crois, pour le maintien de la police, à en juger d'après sa tenue et sa discipline, n'opposerait pas une grande résistance même aux troupes irrégulières de l'Asie, et serait tout-à-fait hors d'état de se mesurer avec une armée européenne. Le génie, l'air et les habitudes du peuple ont été pendant des siècles, et sont encore fort éloignés d'être guerriers; et la Chine n'a

s'il n'était pas impraticable. On sait que les tentatives d'exaction de la part des autorités locales de Canton ont été si suivies, qu'il a fallu toute l'influence des supercargues sur le commerce anglais pour s'y opposer avec succès. C'est le privilège exclusif dont la compagnie des Indes est en possession, qui lui donne cette influence; et, si l'on accordait au commerce anglais de Canton un libre essor, il est presque certain qu'individuellement les négocians ne seraient ni en état ni peut-être enclins à suivre le même système d'opposition contre l'uniformité légale des empiétemens et des injustices des autorités chinoises. On assure que, non-seulement le commerce particulier des négocians anglais, mais encore celui des autres nations, et entre autres celui des États-Unis d'Amérique, se trouvent protégés par l'influence de la compagnie des Indes. La prodigieuse diminution qui pourrait survenir dans les revenus de la province, par la cessation subite d'un commerce aussi considérable que celui qui se trouve sous la direction des supercargues, est le seul frein que l'on ait maintenant à opposer à la rapacité des Chinois.

Ces opinions ont été appuyées par les premières autorités; et quoiqu'il puisse arriver qu'on soit tenté un jour d'agir d'après un sys-

tème différent, il est inutile, dans ce moment, d'examiner jusqu'à quel point un pareil système serait praticable, et s'il serait convenable de l'adopter. On a élevé des doutes sur ce premier point; quant au dernier, il sera en partie déterminé par la situation politique et financière de notre propre patrie, à l'époque où la question pourra en être agitée.

Il est impossible de ne pas éprouver quelque mortification en songeant au résultat qu'ont eu les deux ambassades anglaises à la cour de Pékin. L'une et l'autre ont été entreprises dans le dessein d'obtenir, sinon de nouveaux privilèges, du moins de plus grandes sécurités pour le commerce. Mais ni l'une ni l'autre n'ont atteint leur but; et, de plus, la dernière a été accompagnée de circonstances d'une nature désagréable. Pour ce qui me concerne particulièrement, je suis porté à accorder une entière préférence à la manière dont l'ambassade de lord Macartney a été dirigée; et quelle qu'ait été mon opinion particulière relativement à la question du cérémonial chinois, je ne suis pas disposé à soutenir qu'on eût obtenu aucun avantage essentiel de la réception de l'ambassade, ni à examiner si l'ensemble de la conduite que l'on a tenue, n'a pas été une suite du système d'opposition adopté par déférence

pour des talens incontestables, et une grande expérience locale.

Des ambassades royales que l'on couvre du manteau de l'étiquette, mais qui ont réellement un but commercial, ont peut-être en elles-mêmes quelque chose d'inconvenant; et sont certainement fort opposées non-seulement à la manière de voir des Chinois, mais même à celle de toutes les nations de l'Orient, parmi lesquelles le commerce, quoique cultivé comme une source de richesses, n'est jamais regardé comme une profession honorable. Mon avis est donc que, si l'on juge convenable de soutenir notre commerce par des liaisons politiques, nous devons porter nos regards vers cette partie de nos possessions où il existe quelque proximité territoriale. Les rapports suivis qui, à l'avenir, doivent exister entre la partie de l'Indostan qui est en notre pouvoir et le Népal, désignent le gouvernement suprême du Bengale, comme l'intermédiaire de ces liaisons. Là, le représentant d'une puissance armée y rencontre son égal; et si jamais il s'agit de faire impression à la cour de Peking, ce doit être plutôt par la connaissance approfondie qu'on y aura de notre puissance politique et militaire, que par la satisfaction qu'éprouvera l'empereur de la récep-

tion d'une ambassade sur le pied chinois (1).

La religion en Chine , quoique essentiellement faite pour les yeux , ne m'a pas paru avoir une grande influence sur l'entendement ni sur les passions du peuple. Elle a tout le relâchement et la vanité de l'ancien polythéisme , sans avoir la même solennité ni la même décence. Leurs temples sont employés à tant d'usages différens , qu'il est difficile de s'imaginer comment ils peuvent attacher le moindre sentiment de sainteté , soit aux édifices , soit à leurs divinités. Toutefois l'influence

(1) En comparant les dates , on verra que le mouvement de l'armée chinoise vers la frontière de Népal avait déjà eu lieu lorsque l'ambassade s'approchait de Pékin , ou lorsqu'elle se trouvait dans le voisinage. Si le titre donné dans les relations indiennes au principal officier chinois qui commandait dans cette circonstance est exact , il avait rang de ministre. Il est donc impossible de croire que l'empereur ou ses ministres aient ignoré un événement aussi important. Le silence observé relativement à la guerre doit par conséquent avoir eu un motif , ou les Chinois auraient ignoré que notre empire en Europe et dans l'Inde ne fait qu'une seule et même chose. Ce n'est qu'à mon retour au cap de Bonne-Espérance que j'ai eu ces informations sur le Népal ; mais mon opinion sur l'avantage qu'il y aurait à faire du gouvernement suprême de l'Inde l'intermédiaire de nos liaisons politiques avec la Chine m'a été suggérée à une époque très-antérieure.

de la superstition est générale. Elle se manifeste par des actes de divination, et par des offrandes propitiatoires à des divinités locales ou domestiques; le respect qu'on leur porte appartient plutôt aux mœurs du jour qu'à la conduite morale du peuple. Je crois que la principale difficulté que le christianisme éprouverait à se répandre en Chine, se trouverait dans l'impossibilité où l'on serait d'exciter le degré d'intérêt nécessaire à son établissement permanent.

Mes rapports personnels avec les premières classes en Chine, ont été purement officiels ou de cérémonie, et ont de plus eu lieu par l'intermédiaire d'un interprète, sorte que je n'ai pu parvenir à me former une opinion exacte sur leurs qualités morales ou intellectuelles. Leurs manières, comme celles des autres Asiatiques, sont plutôt cérémonieuses que polies; et leur méthode de traiter des affaires publiques, n'est remarquable que par leur excessive circonspection, un fréquent emploi du mensonge, et la plus stricte soumission aux ordres de leurs supérieurs (1). — J'ai déjà eu occasion

(1) L'inconvenante publicité que les mandarins ont donnée de leurs discussions avec lord Amherst est vraiment remarquable. Les gens de leur suite se trouvaient ordinaire-

de parler de l'enjouement des basses classes ; le résultat de mes observations à leur égard tend à me faire bien présumer de leurs habitudes et de leur conduite en général.

Ma connaissance de la langue chinoise ne s'étend pas au-delà de quelques lettres et de quelques phrases. Je ne puis donc rien dire, d'après moi-même, sur ses avantages. Ce que l'on en emploie pour les besoins usuels ne me parut pas difficile à acquérir ; mais le fréquent retour, par les Chinois eux-mêmes, à la formation des caractères, afin de déterminer le sens de certains mots, prouve qu'elle manque de promptitude et de clarté dans l'expression orale.

J'ai maintenant épuisé tous mes souvenirs sur la Chine et sur ses habitans ; et je n'ai plus qu'à me demander si, abstraction faite de ce qui est relatif à mes fonctions publiques, mes préventions se sont trouvées justifiées par ce que j'ai éprouvé ?

ment présens, et on discutait devant eux des questions concernant les prétentions respectives des parties. Ceci peut provenir, soit de la crainte que les mandarins avaient qu'on n'interprêtât mal toute discussion qui aurait été faite en particulier, soit de l'application de ce grand principe de la politique chinoise, qui affecte de regarder toutes les affaires relatives aux étrangers comme trop insignifiantes pour mériter d'être traitées avec une sérieuse attention.

Cette question sera promptement résolue par l'affirmative. Ma curiosité a été bientôt satisfaite, ou, pour mieux dire, détruite par l'uniformité morale, politique et même locale; car que l'on voie des plaines ou des montagnes, la perspective en Chine conserve le même aspect pendant un si long espace, que les regards se trouvent à peu près aussi fatigués de la continuité des contrées montueuses que des pays plats. A moins donc que ce ne soit pour le plaisir, assez insignifiant, d'être du petit nombre d'Européens qui ont visité l'intérieur de la Chine, je dois considérer le temps qui s'est écoulé depuis mon départ comme perdu sans retour. Je n'ai joui ni des raffinemens du luxe, ni des plaisirs du monde civilisé, ni de l'intérêt agreste qu'inspirent les nations demi-barbares; j'ai trouvé au contraire que ma propre imagination était influencée par l'atmosphère triste et contrainte dont j'étais environné.

CHAPITRE VII.

Arrivée à Manille. — Conduite du gouverneur. — Description de Manille. — Excursion à Los-Bagnos. — Observations générales sur l'état de la colonie. — Départ. — Naufrage dans le détroit de Gaspard. — L'ambassadeur se rend à Batavia dans la chaloupe. — Pénible traversée. — Arrivée dans la rade de Batavia. — Envoi du *Ternate*, croiseur de la compagnie, et du navire marchand, la *Princesse Charlotte*. — L'auteur retourne à Pulo-Leat. — Événemens arrivés dans cette île. — Le capitaine Maxwell et son équipage la quittent. — Leur arrivée dans la rade de Batavia. — Nouvelles observations sur Java. — Départ de Batavia à bord du navire le *César*. — Arrivée au cap de Bonne-Espérance. — Voyage du gouverneur dans l'intérieur du pays. — Cafres. — Observations sur cette colonie. — Sainte-Hélène. — Entrevue avec Bonaparte. — Observations sur sa personne, ses manières et sa position. — Départ de Sainte-Hélène. — Arrivée à Spithead.

LE lundi 5 février. Nous arrivâmes à Manille. D'après une différence locale dans le calendrier, ce jour se trouvait être le dimanche pour les Espagnols (1). Le gouverneur don

(1) Cette différence provient de ce que les Espagnols, dans leurs traversées d'Europe à l'Amérique Méridionale,

Fernando Mariana Falgeras , ayant appris l'arrivée de l'ambassadeur , envoya sa chaloupe avec un officier pour le conduire à terre. Toutefois , son excellence y était déjà descendue incognito ; et elle ne débarqua publiquement que le lendemain , ayant attendu jusque là pour voir M. Stephenson , le seul résident anglais qui se trouvât dans la colonie , et qui était dans ce moment à sa maison de campagne de Teeralta , à trente milles environ de Manille. Le gouverneur fut on ne peut plus poli , et nous prouva , pendant le court séjour que nous fîmes à terre , qu'il éprouvait réellement ce qu'il exprimait , c'est-à-dire , beaucoup d'estime pour la nation anglaise.

La baie de Manille est extrêmement belle ; mais la vue de la ville elle-même trompa mon attente. L'île de Corregidor , le fort et les bâtimens de Cavita sont ce qu'il y a de plus remarquable. En débarquant , la scène avait au moins le mérite à nos yeux de ne pas ressembler à ce que nous avions vu jusque là. Les balcons saillans , et les fenêtres des maisons , faites en écailles d'huitres , sont ce qui frappe d'abord les re-

se dirigent à l'ouest , et perdent ainsi du temps , tandis que les autres nations , en se rendant à Manille , font route à l'est , et en gagnent.

gards. Les églises sont grandes et belles. Nous vîmes dans la cathédrale de beaux ornemens sacerdotaux , et entre autres un ciboire en diamans de prix.

Il est facile de s'apercevoir , par les essaims de moines de toutes couleurs répandus dans les rues , que la colonie est espagnole. Mes observations personnelles ne me permettent pas de prononcer sur les lumières du clergé. On m'a assuré qu'il n'y avait de lettrés que les moines ; et que le clergé des paroisses, qui est en majeure partie composé de naturels du pays, n'a presque aucune instruction. L'archevêque , auquel l'ambassadeur fit une visite, est un bon vieillard qui paraît prendre beaucoup d'intérêt aux événemens politiques de l'Europe. Il nous fut impossible de le convaincre que l'Angleterre n'avait eu aucune part à l'évasion de Bonaparte de l'île d'Elbe. — Quoiqu'extrêmement pauvres et ignorans , les ecclésiastiques séculiers ont , d'après l'influence naturelle de la superstition , et une constante résidence , un très-grand ascendant sur les classes inférieures ; et le gouvernement trouve qu'il est de son intérêt de se les concilier. On doit beaucoup aux Espagnols pour l'établissement d'écoles publiques dans toute la colonie, et pour le soin continuel qu'ils prennent de conserver et de

propager le christianisme , par le meilleur de tous les moyens , celui de répandre l'instruction.

Nous devons naturellement nous attendre à trouver la gravité espagnole un peu relâchée sous le tropique ; mais je dois convenir que , d'après l'idée que j'en étais faite d'avance , je ne m'attendais pas à une gaieté aussi bruyante que celle qui se manifesta parmi les Espagnols pendant notre dîner chez le gouverneur. Quoiqu'il y manquât un peu de décorum , la réunion ne laissait pas que d'être agréable , en ce que le bruit qui se faisait , ne provenait que d'un excès d'enjouement. Dans l'après-midi nous eûmes des danses espagnoles , et du chant avec accompagnement de guitare. Les habitans de Manille aiment passionnément la musique et la danse ; et , dans l'une et dans l'autre , ils marient leur goût au goût européen.


Le 6 février. Nous traversâmes le lac de Bahia pour aller voir le village de Los-Bagnos , où se trouvent quelques bains d'eaux minérales , célèbres par leur température extraordinairement chaude. Nous déjeunâmes au monastère de Tegace , à l'entrée du lac dont les bords sont réellement admirables , par la richesse de la verdure et la beauté des arbres. — Notre hôte du monastère était un

moine dominicain , instruit et poli. Il entretenait une correspondance suivie avec les missionnaires de Macao , et avait reçu d'eux la traduction des édits impériaux , et une relation assez exacte de tout ce qui était arrivé à l'ambassade. Il blâma ; comme de raison , l'orgueil et la rudesse de l'empereur ; et fit compliment à l'ambassadeur sur le caractère et la modération qu'il avait déployés. Je fus surpris de voir qu'il était instruit du contenu de la lettre du prince régent , parce que la traduction n'en était restée que quelques heures entre les mains de Kwang et de Soo , et qu'il n'était pas présumable qu'elle eût été rendue publique. •

L'étendue et l'agitation des eaux du lac de Bahia sembleraient confirmer l'opinion où l'on est qu'elle forme une espèce de mer méditerranée ; du moins est-il certain que ses ondulations donnèrent à quelques-uns de nous le mal de mer. Il a , dit-on , trente milles de largeur , et trente-cinq lieues de circonférence. Dans quelques endroits il se trouve borné par des montagnes , et offre aux regards l'un des plus magnifiques points de vue qui soient dans l'île de Luçon. — Los-Bagnos est un pauvre village , remarquable seulement par les sources chaudes qui se jettent dans le lac. La tempé-

rature la plus élevée de l'eau est de 186 degrés du thermomètre de Fahrenheit.

Notre hôte, dans ce village, pouvait servir à donner une idée du clergé des paroisses. Il avait tous les traits des naturels du pays, et son savoir ne s'étendait pas au-delà des prières latines. Il est probable que sa manière d'exister ne diffère pas de celle des autres habitans du village. — Dans l'après-midi, l'un des Espagnols qui nous accompagnaient, nous procura le spectacle d'une danse du pays. Leur genre de danse a assez de rapport avec celui des Indiens, mais il est plus animé et a plus d'expression. Les figures consistent en pantomimes; celles que nous vîmes peignaient les progrès de deux enfans qui se font la cour, depuis les commencemens pleins de réserve jusqu'aux derniers succès. — Les jeunes filles n'étaient pas étrangères aux danses européennes. L'une d'elles exécuta le *menuet de la cour*; et, lorsqu'on considère que la scène était dans une hutte de bambou, au milieu d'un village éloigné de l'île de Luçon, la circonstance n'était peut-être pas sans intérêt. Les danseuses étaient toutes du village, et se trouvaient surveillées par leurs amans, dont les longs couteaux, qu'on apercevait sous leurs habits, nous avertissaient qu'ils étaient préparés à soutenir la suprématie de leurs droits.

Près du village, les bords du lac sont singulièrement pittoresques : les parties élevées sont couvertes de beaux arbres jusqu'à leur sommet; et les bois ont cela de particulier, qu'ils se prolongent à une grande distance dans l'eau, où ils ne semblent végéter que par l'appui qu'ils se prêtent mutuellement. La surface de l'eau est couverte d'une variété infinie de plantes aquatiques. — Depuis le monastère, je fis une partie de la route à cheval; et je traversai une contrée qui me rappela les déserts d'Anatolie. — Les cabanes des paysans, dans les villages aux environs de Manille, sont généralement élevées au-dessus du sol, pour se garantir de l'humidité.  taggal est la langue des naturels : je crus y reconnaître quelques mots arabes.

Cette colonie est maintenant un fardeau pour la mère-patrie; et on est chaque année dans la nécessité d'y faire des envois d'argent de la Nouvelle-Espagne, pour l'acquittement des dépenses civiles et militaires. Un Espagnol instruit m'informa que l'établissement militaire de la colonie, quoique n'offrant pas une force imposante, est cependant considérable sous le rapport du nombre; et qu'il y a trop d'officiers pour permettre qu'ils soient tous payés proportionnellement les uns aux autres. La garnison

est entièrement composée de naturels; ils sont bien armés, et m'ont paru, autant qu'on peut en juger à une parade, assez bien disciplinés. Les Luçonniens sont braves et téméraires, et on peut compter sur eux. On évalue qu'il y a douze mille hommes répartis dans toute l'île. Dans ce nombre se trouve un corps d'archers, qu'on emploie aux attaques de nuit contre le petit nombre de tribus qui ne sont pas encore soumises, et qui attaquent quelquefois les habitans paisibles de la partie inférieure de l'île.

Le monopole du tabac et d'autres articles, joint à une taxe sur les liqueurs spiritueuses, sont les principales sources du revenu du gouvernement : celui des terres est si insignifiant, qu'à peine le fermier croit-il devoir se livrer aux travaux de l'agriculture. — Le commerce de la compagnie des Philippines se borne aux deux navires qui arrivent à Manille tous les ans; d'ailleurs, presque tout le commerce se fait par les Anglais, les Américains et les Portugais. Manille est l'entrepôt naturel de celui qui a lieu entre l'Inde, la Chine et le nouveau monde; et, entre les mains d'une nation éclairée, cette ville deviendrait le siège d'un commerce très-lucratif. — Le sol est propre à toutes les productions de l'Inde. Le coton pourrait y être cultivé en aussi grande quantité

qu'on le voudrait, et la proximité offrirait à ceux qui l'exporteraient la faculté de fournir les marchés de la Chine, à meilleur compte que leurs compétiteurs. Le café y est d'une excellente qualité et d'une culture facile. Les marchandises en pièces forment la principale importation de l'Inde; les retours se font en espèces. Je ne doute nullement qu'on ne pût parvenir à retirer ici, comme dans l'Inde, un revenu bien plus considérable des terres, non-seulement à l'avantage du gouvernement, mais à celui de la masse de la population, qui a besoin de l'aiguillon de la nécessité pour devenir active. Les seules manufactures considérables dont j'aie entendu parler sont celles de cigares, et d'une sorte de toile transparente que les naturels emploient pour chemises. On y fait aussi de très-belles chaînes d'or dont la fabrication est confiée à des femmes. Le travail en est si délicat, qu'on s'aperçoit en effet qu'il n'a pu être exécuté que par des doigts féminins.

Quelques rapports vagues nous donnèrent lieu de supposer que l'esprit d'indépendances est manifesté parmi un certain nombre de colons, d'après l'exemple de l'Amérique-Espagnole; et qu'ils n'attendaient que d'apprendre le résultat de la tentative faite par ce pays, pour se dé-

clarer ouvertement. La popularité de don Folgeras, qui remplit les fonctions de gouverneur, sera, s'il est confirmé, une sécurité momentanée pour l'Espagne. Quoi qu'il arrive cependant, je doute beaucoup que les colons aient la possibilité d'établir un gouvernement indépendant. Ceux d'entre eux qui ont les connaissances et l'énergie nécessaires pour conduire une pareille entreprise, sont en trop petit nombre pour obtenir autre chose que des succès momentanés, et pour donner quelque stabilité à leurs mesures.

Quoiqu'en général Manille soit regardée comme un endroit sain, elle est cependant sujette quelquefois à des maladies épidémiques, dont le germe s'étend rapidement; l'on venait d'être délivrée de l'une d'elles, au moment de notre arrivée. — Les maisons des gens aisés sont grandes, et bien adaptées au climat; et, si les vitrages d'écailles d'huîtres donnent moins de clarté que ceux de verre, du moins ils garantissent mieux de la chaleur et des ardeurs du soleil.

Les récents changemens de gouvernement survenus en Europe se faisaient remarquer ici par un piédestal vacant qu'on voyait sur la principale place, et qui était destiné, nous dit-on, à recevoir la statue de quiconque serait





Vue de l'Île de St. Pierre

roi d'Espagne. Ceux que nous interrogeâmes à ce sujet ne nous parurent pas entièrement convaincus de la stabilité de Ferdinand.

Nous quittâmes Manille le 9 février, et nous naviguâmes avec le même bonheur, jusqu'au moment où nous arrivâmes aux détroits de Gaspard, qui conduisent dans ce qu'on peut appeler la mer de Java.

En entrant dans ces détroits, le 9 février sur les sept heures du matin, la frégate se dirigeant par la route tracée sur les meilleures cartes, toucha sur un rocher couvert, à trois milles de la pointe la plus voisine de Pulo-Leat ou l'île du milieu, là où l'espace compris entre cette île et Banca forme les détroits. Le sort du bâtiment fut bientôt décidé. Le roc avait tellement pénétré dans son fond, qu'il n'existait pas la moindre possibilité de le sauver. Comprenant l'imminent danger où nous nous trouvions, le capitaine Maxwell donna aussitôt, avec une présence d'esprit dont se ressouviendront toujours ceux qui en furent témoins, les ordres nécessaires pour mettre les embarcations à la mer. L'ambassadeur, les personnes faisant partie de l'ambassade, et la suite, montèrent à bord des deux premières, et se dirigèrent vers l'île, où elles trouvèrent terre et purent débarquer. Car, quoique du navire le rocher

ne parût être qu'une masse d'arbres, et semblât offrir des facilités pour débarquer, on trouva cependant que, presque sur tous les points, les arbres se prolongeaient jusque dans la mer, et que, lorsque celle-ci est basse, il n'y a guère que leurs racines qui soient à découvert. Enfin on parvint à découvrir un endroit propice, qui, au moyen de quelques efforts, fut rendu susceptible de recevoir le bagage et les approvisionnemens, à mesure qu'on les débarquait.

L'eau gagnait avec tant de vitesse les œuvres mortes de la frégate, qu'il fallait l'activité la plus suivie de la part du capitaine, des officiers et de l'équipage pour sauver ce qui avait échappé aux premiers ravages de la mer, lorsque le bâtiment toucha. Tous ces efforts, qui durèrent sans relâche pendant la nuit entière, et auxquels le capitaine Maxwell ne cessa pas de prendre part, eurent un succès qui surpassa toutes les espérances. — On était parvenu à construire, pendant la journée, un radeau sur lequel les provisions, les liqueurs et l'eau qu'on avait pu sauver, furent conduits à terre. Il ne se trouvait, je crois, en tout, que trois barils de vivres et d'eau, parce que la frégate avait été tout à coup remplie au-dessus du second pont.

Le 19 février. Le capitaine Maxwell vint à

terre dans la matinée ; et, après s'être concerté avec lord Amherst, il fut décidé que son excellence et les personnes de l'ambassade se rendraient sans retard à Batavia, à bord de la chaloupe montée par un équipage choisi, et commandée par M. Hoppner, le plus jeune lieutenant. On décida aussi que l'un des canots accompagnerait la chaloupe, crainte d'attaque ou d'accident. M. Mayne, le maître d'équipage, en eut le commandement. Il n'y avait pas de probabilité que dans cette saison le trajet jusqu'à Batavia durât plus de soixante heures, puisque l'on n'en était qu'à cent quatre-vingt-dix-sept milles, et qu'on aurait vraisemblablement un vent favorable. Les inconvéniens que l'ambassadeur éprouverait devaient de cette manière n'être que d'une courte durée ; et on devait espérer de son entremise personnelle à Batavia, une plus grande célérité dans l'envoi des secours. La quantité de liqueurs spiritueuses et de vivres qu'on pouvait fournir aux embarcations partantes, ne pouvait être nécessairement que très-bornée ; elle était à peine suffisante pour quatre jours de traversée, à raison d'une très-petite ration par jour pour chaque individu. On n'embarqua que six veltes d'eau pour les deux embarcations.

Elles quittèrent l'île dans l'après-midi du 19,

et essayèrent heureusement, le 20, une forte pluie qui non-seulement compléta le premier approvisionnement d'eau, mais qui leur en fournit encore pour un jour de plus. A l'exception d'une seule raffale, le temps fut modéré; on peut même dire qu'il le fut trop, puisque nous fîmes plus d'usage de nos rames que de nos voiles. Après un trajet, qu'on peut appeler fatigant, nous découvrîmes, le 22, dans l'après-midi, la pointe de Caravang, à la grande joie de tous ceux qui se trouvaient à bord, et surtout des équipages qui commençaient à succomber aux efforts continus qu'ils faisaient pour ramer, ainsi qu'aux privations auxquelles nous étions tous également en butte. Le Mayne, le maître de l'équipage, crut qu'il était convenable de faire terre pour la nuit, tant pour donner du repos aux équipages, que parce qu'il n'eût pas été d'un grand avantage d'entrer dans la rade avant le jour. Pendant la nuit, un des matelots éprouva du délire; ce qu'on peut attribuer au manque d'eau fraîche, et surtout à l'eau salée dont plusieurs hommes burent à différentes reprises, sans que tout ce que l'on fit pour les en empêcher servît à quelque chose. Toutes les provisions et les liqueurs furent distribuées pendant la traversée avec la plus scrupuleuse égalité; s'il arrivait qu'on eût quelque

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

30

31

32

préférence , c'était en faveur des matelots. MM. Hoppner et Cooke , officiers de la frégate , et quelques personnes de l'ambassade , prirent fréquemment la place de ces derniers aux avirons ; et en général on peut dire que , si les dangers et les embarras étaient communs , les privations et les fatigues ne l'étaient pas moins.

Le 25 au matin , les embarcations n'avaient encore fait que peu de chemin dans la rade , lorsqu'un des matelots appartenans à la chaloupe , s'aperçut , en se lavant la figure , que l'eau était fraîche. Cette découverte fut bientôt sue de tout le monde ; et quoique la circonstance fût d'une bien moindre importance sans doute , la joie de tous ceux qui se trouvaient à bord , égala presque celle des dix mille Grecs lorsque , dans leur retraite , ils découvrirent la mer ; car notre proximité certaine de Batavia , n'avait pas porté une aussi entière conviction de la fin de notre voyage que l'abondance inattendue d'eau fraîche. On eut bientôt l'assurance que nous nous trouvions à l'embouchure d'une rivière dont les eaux , à une certaine distance , adoucissent celles de la mer. Les matelots redoublèrent d'efforts ; et nous mouillâmes auprès de la *Princesse Charlotte* , navire marchand anglais , un peu après dix heures.

L'ambassadeur expédia aussitôt des lettres au gouverneur hollandais et à M. Fendall, qui heureusement se trouvait, ainsi que les autres commissaires anglais, encore dans l'île. Tout le monde montra le même empressement à bien recevoir ceux qui arrivaient, comme à envoyer des secours à ceux en plus grand nombre qui étaient restés dans l'île de Pulo-Leat. Par un hasard heureux, le bâtiment croiseur de la compagnie des Indes, le *Ternate*, était en rade dans ce moment; il fut disposé, ainsi que la *Princesse Charlotte*, à mettre promptement en mer, et ils firent voile l'un et l'autre le lendemain matin. La sincère amitié que je portais au capitaine Maxwell, ainsi que mon estime pour les officiers de l'*Alceste* en général, m'avait fait promettre, en quittant l'île, que je reviendrais avec les premiers secours qui leur seraient envoyés; et ce fut avec plaisir que je me vis à même de remplir aussi promptement ma promesse, en m'embarquant sur le *Ternate*. Ce navire, grâce à l'habileté et à l'activité suivie du capitaine Davison qui le commandait, parvint, le 3 mars, à atteindre un mouillage à douze milles de la pointe la plus voisine de Pulo-Leat. Il fut impossible au *Ternate* d'en approcher de plus près, à cause de la force du courant qui ne permettait pas de manœuvrer

contre le vent alors contraire. En jetant l'ancre, nous vîmes une flotte de pirogues malaises ou de bateaux de pirates, qui mettaient précipitamment à la voile, alarmés sans doute par notre arrivée. Cette circonstance redoubla l'anxiété où nous étions au sujet de nos compagnons d'infortune, dont les souffrances, ou du moins l'état précaire, devait être aggravé par la présence d'ennemis de ce genre. En effet, sous quelque point de vue qu'on la considérât, il était impossible de ne pas concevoir les plus vives craintes sur leur position présente. Quand nous les quittâmes, ils n'avoient pas pour plus d'une semaine de vivres, en donnant la ration entière à chaque individu. On n'avoit sauvé que deux barils d'eau; et quoiqu'on eût l'espoir, après avoir creusé à une profondeur de douze pieds, de parvenir à trouver de l'eau, on n'y avoit cependant pas encore réussi, et la qualité de celle que l'on pourroit découvrir étoit encore plus incertaine. Si la maladie s'étoit mise parmi eux, le manque absolu de soins, même d'un abri contre les intempéries de l'air, joint au défaut de médicamens, devoient rendre ses progrès beaucoup plus destructeurs. Quatorze jours s'étoient déjà écoulés, et les maux sous lesquels ils gémissaient devoient augmenter par leur seule durée. Quoique le courage et la fer-

meté du capitaine Maxwell, garantissaient suffisamment le maintien de la discipline, on n'était cependant pas tout-à-fait sans inquiétude à cet égard.

Peu après le coucher du soleil, l'arrivée à bord du *Ternate* du canot de la frégate, sur lequel se trouvaient MM. Sykes et Abbot, mit fin à nos inquiétudes. Ils nous apprirent qu'on avait découvert deux sources qui fournissaient assez d'eau pour la consommation générale. Il n'y avait eu qu'un décès, celui d'un soldat de marine qui était déjà, lorsqu'on le mit à terre, dans un état désespéré. — Les pirogues malaises s'étaient montrées le 22 février, et avaient journallement augmenté en nombre. Un détachement commandé par le premier lieutenant fut en conséquence obligé d'abandonner la frégate ainsi qu'un second radeau qu'on avait construit. Les pirates mirent alors le feu au bâtiment qui brûla jusqu'au ras de l'eau; mais on en avait déjà retiré quelques provisions, des liqueurs et des armes. La petite baie où les embarcations étaient retirées, avait été complètement bloquée par une soixantaine de pirogues montées chacune par une douzaine d'hommes, jusqu'au moment où, ayant aperçu le *Ternate*, elles mirent à la voile. M. Hay, le second lieutenant, avait poursuivi avec

deux de nos embarcations, deux pirogues qu'il aborda et parvint à couler après une résistance désespérée de la part des pirates ; trois Malais avaient été tués, et deux blessés et faits prisonniers.

Le capitaine Maxwell avait exécuté le dessein qu'il avait projeté avant notre départ, c'est-à-dire, de s'établir sur le sommet d'une colline, près du lieu de notre débarquement. On était parvenu, en abattant des arbres et en coupant les broussailles, à avoir un espace suffisant pour l'équipage, et pour placer les vivres et tout ce qu'on avait sauvé du naufrage. Les arbres coupés servirent à faire des abatis capables de résister aux attaques d'un ennemi qui n'aurait pas eu d'artillerie ; des plate-formes furent construites sur les points les plus élevés ; et un terre-plein de quelques toises fut établi en dehors des défenses, pour prévenir toute espèce de surprise. Quelques centaines de cartouches ainsi que des sabres et des pistolets avaient été distribués aux hommes : cependant le plus grand nombre était armé de piques ; quelques-unes de celles-ci étaient de bambou, et on en avait durci la pointe au feu. Personne ne fut exempt de sa part de service, et on peut dire que qui que ce soit ne manqua de bonne

volonté. En effet, les sages dispositions et le caractère personnel du capitaine Maxwell avaient inspiré à tous une égale confiance ; et on désirait peut-être plus qu'on ne craignait une attaque de la part des Malais.

La veille de l'arrivée du *Ternate*, le capitaine Maxwell avait harangué l'équipage sur sa position actuelle, sur les dangers qu'elle offrait et qu'il ne chercha point à lui cacher. Mais en même temps qu'il les lui faisait connaître, il indiquait les moyens les plus propres à les prévenir, en lui démontrant la nécessité de l'union, de la constance et surtout de la discipline. Sa harangue finie, tout le monde y répondit par trois acclamations qui furent répétées par le détachement de garde aux embarcations ; et chacun se sentit dans ce moment disposé à vaincre ou mourir ; toutefois l'apparition du *Ternate* dispensa de mettre leur courage à cette terrible épreuve. — On peut attribuer la retraite précipitée des Malais à leur crainte ordinaire des navires à voiles carrées, et à ce qu'ils ne considérèrent pas que dans la circonstance où nous nous trouvions, le *Ternate* ne pouvait être d'aucune utilité à ceux qui se trouvaient à terre, vu son éloignement de l'île.

Dans la nuit du 4 mars, le capitaine Davison envoya une caronnade et quelques munitions

à terre; et peu après M. Hoppner et moi, nous nous y rendîmes dans la chaloupe de *l'Alceste* qui avait été ramenée de Batavia : notre passage fut très-fatigant, en ce que le courant nous entraînait sans cesse sur un récif que nous ne pûmes éviter qu'en faisant un long détour. Le premier poste que nous aperçûmes était sur un rocher à une petite distance du crique, d'où l'on découvrait le détroit; un garde-marine y commandait. Il y avait un autre poste près du crique; une sentinelle était placée au lieu du débarquement.

En montant la colline, je trouvai mon attente sur la sûreté de la position, plus que réalisée. Les ouvrages étaient impénétrables à toute autre arme que la pique; et l'entrée en était si difficile et si dominante, que plus d'un assaillant eût perdu la vie avant d'y pénétrer. Je me rappellerai toujours l'acclamation avec laquelle je fus reçu en arrivant au sommet; et je me félicite bien sincèrement d'avoir eu une part indirecte à la délivrance d'un si grand nombre de personnes placées dans une position aussi critique.

Malgré l'épaisseur du bois environnant, l'air, au sommet de la colline, était frais et agréable; sa salubrité a été suffisamment prouvée par le bon état de santé où se trouvait

l'équipage, quoiqu'il eût été constamment exposé à son action. J'ai peu vu d'arbres de la grosseur de ceux qui abritaient la garnison de la *Colline de la Providence*, comme le capitaine Maxwell l'a fort bien appelée. Le lieu de la scène est par lui-même pittoresque, et il acquérait encore un nouveau degré d'intérêt par les événemens auxquels il se trouvait et se trouvera toujours lié dans le souvenir de ceux qui l'ont vu.

Le partage des mêmes privations, et une égale répartition de ce que l'on se trouvait avoir, avaient soulagé les souffrances de tous; et je trouvai que le sentiment général était une admiration pleine d'enthousiasme, par le caractère, l'énergie et les bonnes dispositions du capitaine Maxwell. Jamais homme n'a plus acquis l'estime de ses camarades, par sa bravoure dans un jour d'action, qu'il ne l'a fait par sa conduite dans ce moment d'épreuve; son regard peignait la confiance, et ses ordres inspi- raient la sécurité.

Le lendemain et une partie du jour suivant, furent employés à embarquer à bord du *Ternate*, l'équipage et les provisions restantes. Nous fîmes voile dans la soirée du 7, et nous arrivâmes à Batavia dans l'après-midi du 9. — Le temps permit aux embarcations de l'*Alceste*

avec leurs équipages, de faire route avec le *Ternate*; ce que nous considérâmes comme fort heureux, puisque par sa petitesse ce navire aurait eu peine à contenir tant de monde. En effet, on ne devait guère s'attendre à ce qu'il pût seul suffire au but qu'on se proposait; et on doit au capitaine Davison, les plus grands éloges pour son activité, et l'esprit d'ordre qu'il déploya dans cette circonstance.

La *princesse Charlotte*, par l'infériorité de sa marche et par d'autres événemens contraires, n'arriva au détroit de Gaspard que le 17, et fut obligé de faire terre à une bien plus grande distance que le *Ternaté*. La chaloupe de l'*Alceste* ayant à bord M. Mayne, M. Clair, et M. Marige, l'agent comptable de l'ambassade, ne put aborder l'île de Pulo-Leaf, ayant été poursuivie par trois grands bateaux de pirates; et elle ne dut son salut qu'à une rafale qui survint tout à coup, et que les Malais ne crurent pas à propos d'affronter, crainte de se voir entraîner loin de terre.

La piraterie convient parfaitement au caractère sauvage et méchant des Malais; et on peut la considérer comme leur profession nationale. Ses succès comme ses dangers sont pour eux un plaisir, une occupation. Comme tous les autres pirates ils mettent en esclavage le peu de pri-

sonniers qu'ils font, et ne les relâchent qu'au moyen d'une forte rançon. On attribue, non sans quelque fondement, leur cruauté aux Hollandais, parce que ceux-ci se sont portés à leur égard à des traits de barbarie qui font frémir l'humanité. Les pirates ont fait depuis peu de grands progrès dans les arts de la guerre; ils sont parvenus à fonder des canons et à fabriquer de la poudre. Doués d'un courage aveugle, ils n'espèrent jamais de grâce, et la demandent rarement; et, quoique mal dirigée, leur bravoure a souvent excité l'admiration de leurs adversaires. Leurs armes ordinaires sont des sabres, des piques, et le kris, qui est l'arme nationale. Leurs plus grandes barques sont armées d'un pierrier de petit calibre, dont ils font, je crois, plutôt usage en se retirant qu'en avançant. On présume que les plus fameux d'entre eux ont des relations avec Batavia et d'autres établissemens européens, où ils vont trafiquer de leur butin sous le déguisement de paisibles pêcheurs ou de navires marchands.

Le 13 avril. J'ai peu de chose à ajouter aux renseignemens que j'ai déjà obtenus sur Java; quoique je ne puisse pas dire que j'aie eu moins occasion de m'en procurer; mais, je dois l'avouer, cette fois le plaisir a passé avant l'in-

struction. — Les commissaires hollandais manifestent l'intention de maintenir le système d'administration introduit par M. Raffles : toutefois, leur manière d'agir dans une occasion récente, où ils ont paru justifier la conduite d'un officier qui a commandé de sang-froid le massacre de quatre cents insurgés faits prisonniers, en l'élevant à un nouveau grade, semble dirigée d'après des principes fort différens de ceux de leurs prédécesseurs. Espérons cependant que c'est là une exception unique à ces principes de sagesse et d'humanité qui doivent plutôt tendre à ramener qu'à exterminer des paysans égarés, surtout puisqu'ils n'ont ni les moyens, ni vraisemblablement la volonté de résister.

Le gouvernement anglais a trouvé la colonie de Java dans la décrépitude de l'âge, et l'a rendue dans toute la vigueur de la jeunesse. On a donné une impulsion à l'agriculture, qui, en même temps qu'elle assure une portion satisfaisante de revenus à l'état, doit, si on encourage l'exportation des productions du sol, rendre Java l'entrepôt de tout le commerce de l'Orient. Déjà la sage mesure prise de déclarer Batavia port franc, remplit son port de navires de toutes les nations. On y rencontre des vaisseaux venant des golfes de Leo-tung et de

Saint-Laurent qui viennent y chercher les productions de l'île pour les transporter dans leurs patries respectives ; et ce n'est pas trop avancer, que de dire que la puissance européenne qui possède Java peut également faire le commerce de la Chine et celui de l'Inde. A une époque, notre gouvernement de l'Inde entrava avec raison, par des droits qui équivalaient presque à une prohibition, les relations commerciales des États-Unis d'Amérique. La remise de Java a, d'après moi, produit un changement total de circonstances à cet égard. Il est maintenant de notre intérêt de faire baisser les productions d'une puissance commerciale résidente dans l'Orient, en encourageant les étrangers à venir commercer dans nos possessions. -- Le manque de capitaux doit obliger, pendant quelques années, les négocians hollandais à n'être que les facteurs des autres, ou, pour mieux dire, de la Grande-Bretagne : la résidence de négocians anglais dans la colonie en est la meilleure preuve ; mais un semblable état de choses ne peut être durable, parce qu'il n'est pas naturel. Les capitaux qui s'accumuleront dans les Pays-Bas seront bientôt portés à Java ; ceux de la colonie augmenteront aussi ; et à la fin les Hollandais redeviendront ce qu'ils étaient, c'est-à-dire, les exporteurs,

comme ils seront les cultivateurs de leurs productions. Toutefois, ils ne feront que s'assurer de leur part légale dans le commerce de l'Orient, à moins que nous n'entravions nos propres opérations par des réglemens mal entendus. — Faisons des vœux pour que le commerce de l'Inde soit libre à toutes les nations, et que la suprématie qu'y acquerra la Grande-Bretagne ne provienne que de la supériorité de ses capitaux, et des spéculations avantageuses de ses négocians.

Les débris de la religion des bramines à Java sont si frappans, qu'ils ont naturellement dû fixer l'attention de ceux de nos concitoyens que leurs emplois publics ont conduits dans leur voisinage, et que leurs inclinations et leurs connaissances ont portés à faire la recherche de ces intéressans monumens d'une époque qui fut plus heureuse pour l'île. Boudh, le célèbre sectaire bramine, était le guide spirituel des Javanais; et la décadence de la prospérité publique et particulière de la nation semble dater de l'époque de l'introduction parmi eux de la croyance mahométane.

Des siècles se sont écoulés pendant lesquels Java, comme le reste de l'Asie, n'a fait que décroître, ou plutôt périr, par suite de maux politiques invétérés. On assure que Bonaparte a dit que

l'Orient avait besoin d'un homme. En effet, il en a long-temps manqué un, ou plutôt un génie, pour arracher du joug du despotisme, de l'ignorance et de la superstition, cette belle partie du globe; mais les obstacles qui s'y opposent sont réellement insurmontables; et il est plus aisé de désirer voir des améliorations s'y introduire que de les indiquer.

De même que le scrupuleux maintien des cérémonies a fait l'orgueil des nations de l'Orient, de même il a été le principal objet de leur attention. Les Javanais, en employant trois langues distinctes, selon le rang des personnes, se sont rendus ridiculement célèbres sous ce rapport. On m'a représenté ces langues comme n'ayant rien de commun entre elles, pas même les parties du discours. Dans le langage impérial, ou de la cour, on trouve un grand nombre de mots dérivés du sanscrit; ce qui doit être aussi le cas dans les ouvrages de littérature, puisque les sciences et la religion leur viennent de la même source.

Son excellence et le capitaine Maxwell, ayant jugé convenable d'opérer ensemble le retour en Angleterre de l'ambassade et celui de l'équipage de l'*Alceste*, on arrêta le navire le *César* pour ce double objet; et les arrangements nécessaires ayant été faits, nous fîmes

voile de la rade de Batavia le 12 avril, non sans quelques regrets de ma part ; car j'ai eu beaucoup à me louer des attentions que m'ont montrées plusieurs habitans de Java , dont l'amitié , quoiqu'elle m'ait été promptement acquise , ne m'en sera pas moins toujours chère.

Nous mouillâmes dans la baie de Simon (cap de Bonne-Espérance) le 27 mars , ayant ainsi fait la traversée de Batavia en quarante-cinq jours.

Le gouverneur, lord Charles Somerset, se trouvait depuis peu de retour d'un voyage qu'il avait fait à la frontière de la colonie, où il s'était rendu pour faire une tournée d'inspection générale, mais particulièrement dans le dessein d'avoir une entrevue avec le chef des tribus de Cafres qui nous avoisinent. L'arrivée du gouverneur jeta d'abord quelque alarme parmi les Cafres ; mais ce sentiment de crainte fut bientôt dissipé par les représentations qu'on leur fit, et par la conviction qu'ils eurent des intentions amicales de son excellence. L'entrevue se termina d'une manière tout-à-fait satisfaisante pour les deux parties.

Les personnes de l'ambassade furent particulièrement frappées de l'air aisé et des manières comparativement élégantes du chef. Il

saisissait avec facilité les idées des autres, et possédait une élocution prompte et abondante, parfaitement adaptée à l'expression des siennes. Cette observation servit à confirmer une opinion que m'ont suggérée mes rapports avec les tribus sauvages de l'Asie, c'est-à-dire, que l'air vulgaire et l'embarras des manières appartiennent à un état de civilisation très-avancé, où la différence d'éducation, de costumes, et des habitudes générales de la vie, fait naître un sentiment d'infériorité dans les dernières classes de la société : cette différence diminue la confiance que les individus ont en eux-mêmes, et donne à leurs manières un caractère emprunté, qu'ils ne perdent que lorsque les circonstances, en faisant disparaître la supériorité, détruisent la cause ; ce qui n'arrive même pas toujours, parce qu'alors ils deviennent licencieux sans devenir aisés. Au contraire, le Bédouin, l'Africain ou le Cafre, qui ne considère que les qualités et l'existence physiques, sans éprouver d'infériorité en présence de son semblable, est toujours prêt à faire l'emploi de ses facultés intellectuelles ; et lorsque ses passions vicieuses ne sont pas excitées par le pillage ou la vengeance, il est ordinairement disposé à accorder ce que lui demandent ceux qui traitent avec lui. L'appli-

cation de ce raisonnement à la conduite du chef cafre peut être combattue; et on dira peut-être aussi que l'habitude du commandement produira une confiance personnelle semblable chez le sauvage comme chez l'homme civilisé; et qu'un roi de la mer du Sud, ou un chef cafre, est aussi-bien roi que quelque souverain d'Europe que ce soit; mais, en admettant la justesse de cette objection, dans ce cas particulier, le principe général n'en subsiste pas moins.

J'ai entendu dire qu'on entretient des rapports suivis avec les tribus cafres, dans le dessein de les encourager à s'établir en-deçà des limites de la colonie, dont l'amélioration rencontre de grands obstacles, faute d'une population suffisante, « *desunt manus poscentibus arvis* »; et on assure que, outre que les Cafres sont singulièrement aptes par leur force corporelle aux travaux de l'agriculture, ils sont, par leur caractère moral, on ne peut plus faits pour devenir des sujets recommandables. Tout ce que ces tribus savent des Européens et de leurs descendans, ils l'ont appris des paysans hollandais, qui, comme tous leurs compatriotes de l'Orient, se sont d'abord persuadés que les naturels ne devaient être autre chose que des animaux sauvages, et qui en-

suite les ont traités comme tels. L'état d'hostilité a été si prolongé de part et d'autre, que les Hollandais n'ont conservé cette colonie que parce que les Cafres n'avaient pas d'armes, ou qu'ils en ignoraient l'usage.

On doit beaucoup regretter que l'émigration qui a eu lieu d'Irlande et d'Écosse pour l'Amérique, n'ait pu être dirigée vers le cap de Bonne-Espérance, où le climat est peut-être plus favorable au tempérament des Européens, et où des mesures législatives bien entendues pourraient contribuer à fonder un nouvel état sur les bases d'une politique sage et libérale. Il serait possible qu'il fallût, au début, que le gouvernement accordât quelques secours aux nouveaux colons, sans espoir d'en être remboursé; mais ce remboursement serait certain; et l'établissement de ce débouché domestique, pour une population sans destination, offrirait en lui-même un avantage fort important.

Nous partîmes de la baie de Simon le 11 juin, et nous arrivâmes à Sainte-Hélène le 27.

Le 1^{er} juillet. L'île de Sainte-Hélène ne présente au loin qu'une masse d'arides rochers, et elle semble n'avoir d'autre utilité que d'offrir au navigateur un point pour se guider sur la vaste étendue des eaux. Toutefois, ces premières impressions cessent en débarquant, et

on y trouve plusieurs sites , et entre autres *Plantation-House* , la résidence du gouverneur , qui sont très-pittoresques. Mais ce qui m'étonna plus particulièrement , c'est que tant d'industrie ait été mise en œuvre dans des circonstances aussi peu opportunes , et sur un sol aussi singulièrement ingrat.

Nous avons si souvent entendu parler au Cap de l'humeur changeante de Bonaparte, que nous n'étions rien moins que certains d'être admis à son audience ; mais heureusement pour nous l'ex-empereur se trouvait bien disposé , et l'entrevue a eu lieu aujourd'hui.

Lord Amherst a d'abord été introduit par le général Bertrand , et est resté plus d'une heure avec Bonaparte. J'ai été appelé ensuite , et présenté par lord Amherst. Bonaparte nous ayant entreteuu pendant à peu près une demi-heure, le capitaine Maxwell et les autres personnes de l'ambassade ont aussi été introduits et présentés. Il a fait à chacun de nous quelques questions ayant rapport à nos situations respectives ; et nous avons tous remarqué que ses manières sont simples et affables , et ne manquent point de dignité. J'ai surtout été frappé de son extrême aisance : jamais il n'a pu en montrer davantage lorsqu'aux jours de sa puissance il régnait aux Tuileries.

Bonaparte déclamait plutôt qu'il ne parlait ; et, pendant la demi-heure que lord Amherst et moi nous sommes restés avec lui , il nous parut occupé du seul soin de pénétrer son auditoire de ses idées , afin peut-être qu'on les répêtat. Son élocution est éminemment épigrammatique ; et il émet son opinion avec toute la confiance d'un homme habitué à convaincre. Sa méthode de discuter de grandes questions politiques pourrait , dans un autre , être qualifiée de charlatanerie ; mais, chez lui, ce n'est que le développement du système empirique qu'il avait universellement adopté. Malgré toute l'attention qu'on peut supposer qu'il a apportée dans ses recherches sur la nature de notre gouvernement, on peut cependant dire qu'il n'en a qu'une connaissance imparfaite. Toutes ses observations touchant la politique de l'Angleterre , et ayant rapport , soit aux événemens passés ou à venir , étaient adaptées au despotisme ; et il ne peut pas ou ne veut pas prendre en considération la différence produite par la volonté du monarque qui est subordonnée , non-seulement aux intérêts , mais à l'opinion de son peuple.

Il faisait un grand emploi de métaphores mêlées d'explications qu'il empruntait à la médecine. Son élocution est rapide , mais claire

et pleine de force. Son langage, comme ses manières, surpassèrent également mon attente. Sa physionomie est plutôt spirituelle qu'imposante; et la seule particularité qu'elle offre se trouve dans la bouche, dont la lèvre supérieure semble changer d'expression suivant la variété et la succession de ses idées. Au reste, Bonaparte est loin d'être d'une corpulence aussi excessive qu'on l'a représenté; et je crois même qu'il n'a jamais été plus en état qu'aujourd'hui de soutenir les fatigues d'une campagne. Il est d'une petite stature, fort robuste, et paraît aussi peu enclin à acquérir de l'embonpoint qu'on l'est souvent à son âge.

Les réclamations de Bonaparte sur sa position à Sainte-Hélène n'auraient pas, je crois, fixé autant l'attention publique, si elles n'avaient pas fait le sujet d'une discussion à la chambre des lords; car, comme il niait le droit que nous avions de le considérer comme prisonnier de guerre, en opposition avec les principes les plus incontestables de la raison et des lois, il n'était pas présumable qu'il fut jamais satisfait de la manière dont il serait traité en cette qualité: d'un autre côté, en le regardant comme prisonnier, il est difficile d'imaginer sur quel fondement il se plaint de la position restreinte

dans laquelle il se trouve à Sainte-Hélène.

Ses plaintes (car je regarde Montholon comme l'organe de Bonaparte) sur l'insuffisance des provisions qui lui sont allouées, sont trop absurdes pour mériter d'être discutées ; et il est impossible de ne pas regretter qu'un mécontentement réel ou supposé, ait pu porter un aussi grand homme à s'occuper de semblables réclamations, d'ailleurs peu fondées. Je dois convenir que le détail que l'on m'avait fait du mauvais état où se trouvait Longwood, m'avait presque convaincu moi-même : toutefois, je changeai de sentiment en arrivant sur les lieux. Longwood-House, considérée comme la résidence d'un souverain, est sans doute petite, et peut être insuffisante ; mais, envisagée comme la demeure d'un personnage de marque destiné à vivre sans éclat, elle est à la fois commode et convenable.

Il est vrai qu'on trouve dans l'île des habitations plus agréables, et Plantation-House est de ce nombre ; mais celle-ci est destinée à la réception d'un grand nombre de personnes, et disposée avec la splendeur convenable à la dignité d'un gouverneur.

Les deux dernières particularités de la posi-

tion de Bonaparte qui méritent attention sont les entraves que l'on met à sa liberté personnelle, et à ses rapports avec les autres. Pour ce qui est de la première, Bonaparte admet comme principe que, gardé comme il l'est par les forts et les vaisseaux de guerre, son évacion est impossible, et que, dès lors, il devrait avoir la liberté de parcourir l'île sans rencontrer d'obstacle. La vérité du principe est fort douteuse, et la conséquence en est détruite par le fait de ce qu'il est prisonnier, et que sa détention est d'une assez grande importance pour justifier les mesures de précaution les plus rigoureuses. Toutefois, on a fait droit à la dernière partie de sa demande, en lui permettant d'aller dans quelque partie de l'île qu'il juge convenable, pourvu qu'il soit accompagné par un officier anglais. Cette permission est suffisante pour tout dessein motivé; et elle ne peut être éludée, sous aucun prétexte, par l'officier de service. Pour ce qui concerne sa santé et son amusement, il peut parcourir d'abord une étendue de quatre milles sans être accompagné ni surveillé; ensuite une autre de huit milles, où il se trouve quelquefois sous la surveillance des sentinelles; et enfin une troisième de douze milles, dans laquelle il est constamment sous leurs yeux. Dans ces deux

derniers cas, il n'est point astreint à être accompagné par un officier. A la nuit, les sentinelles environnent la maison. Je puis à peine imaginer qu'il soit possible d'accorder une plus grande liberté personnelle, compatible avec les plus simples précautions de sûreté, à un individu soumis à une surveillance quelle qu'elle soit.

Il est certain que ses communications au dehors sont strictement surveillées, puisqu'il n'est permis à personne d'entrer dans l'enceinte de Longwood sans une permission du gouverneur; mais on obtient facilement cette permission; et ni la curiosité des personnes, ni la satisfaction que Bonaparte peut éprouver à les recevoir, ne sont restreintes par des difficultés supposées ni des réglemens arbitraires. Sa correspondance est surveillée aussi, et il ne peut recevoir ni envoyer de lettres que par l'entremise du gouverneur. Cette mesure est sans doute désagréable, et peut être pénible pour ses sentimens; mais elle est une conséquence nécessaire de ce qu'il est maintenant et de ce qu'il a été.

Je crois qu'on peut assigner deux motifs aux réclamations mal fondées de Bonaparte : le premier et le principal est de tenir en éveil l'attention publique en Europe, mais surtout

en Angleterre , où il se flatte d'avoir un parti ; le second , d'après moi , peut être attribué au caractère et aux habitudes personnelles de Bonaparte , qui trouve une sorte d'occupation dans la manière dont ces petites intrigues sont menées au loin , et un plaisir peu louable dans les *tracasseries* et le trouble qu'elles font naître sur les lieux.

Si cette conjecture est fondée , le temps seul et la conviction de leur inutilité porteront sans doute Bonaparte à se désister de ses plaintes , et à considérer sa position dans son véritable jour , c'est-à-dire , comme une captivité aussi peu rigoureuse , quant à sa liberté personnelle , qu'une juste prudence pouvait le prescrire.

Nous partîmes de Sainte-Hélène le 2 juillet , et nous arrivâmes à Spithead le 17 août 1817 , en dernière analyse peut-être plus satisfaits que mécontens des différentes circonstances de notre voyage.

CHAPITRE VIII.

Aperçu des découvertes de l'*Alceste* et de la *Lyre*. — Observations sur les îles de Corée et de Loo-choo. — Autres observations de l'auteur sur la nation chinoise.

ON a réuni dans un dernier chapitre l'aperçu et les observations qui suivent, par la raison qu'ils ne faisaient pas d'abord partie de ce journal, quoiqu'ayant un rapport très-direct avec les différens sujets qu'il embrasse.

On donne cet aperçu d'une reconnaissance faite des golfes de Pe-chee-lee, de Leo-tung, des mers de la Chine, etc., par la division aux ordres du capitaine Maxwell, plutôt dans la vue d'exciter que de satisfaire la curiosité des lecteurs sur les événemens intéressans qu'offre cette reconnaissance : en effet, ils sont tellement liés aux résultats généraux de l'ambassade, qu'il eût été presque inexcusable de les omettre.

Le premier objet qui semble avoir fixé l'attention du capitaine Maxwell a été d'obtenir une connaissance parfaite de la navigation du golfe de Pe-chee-lee; et, dans ce dessein, il

partagea les recherches que sa division avait à faire. Il s'assigna à lui-même la partie septentrionale, conjointement avec le capitaine Ross de la *Découverte*; le capitaine Hall, commandant la *Lyre*, fut chargé de la partie méridionale; et il dirigea le retour du *Général Hewitt* de manière à ce que le capitaine Campbell pût explorer le passage du centre.

La direction suivie par l'*Alceste* mit à même de reconnaître le golfe de Leo-tung, où aucun navigateur européen n'avait encore pénétré. En longeant le rivage occidental de ce golfe, on vit une partie de la grande muraille qui prolonge sa vaste, mais inutile enceinte, sur les sommets et sur les flancs des montagnes et des collines. Se dirigeant vers le rivage de la Tartarie chinoise, le capitaine Maxwell mouilla dans une baie commode, appelée Ros's-Bay, où il fit de l'eau, par $59^{\circ} 50'$ de latitude nord, et $121^{\circ} 16'$ de longitude est. Ici on n'eut aucune communication particulière avec les habitans, qui ne paraissent avoir qu'une faible connaissance de la valeur des métaux précieux. Toutefois, leurs habitations parurent commodes, et ils ne semblaient pas ignorer l'usage des armes à feu. On voyait près de cette baie une ville considérable et des jonques à l'ancre.

La Tartarie chinoise forme, à son extrémité

septentrionale, un promontoire étroit que, d'après sa forme, le capitaine Maxwell nomma l'Épée-du-Régent. Faisant voile de là au sud, et traversant un archipel appelé le groupe de la Compagnie, il passa à la vue de la ville de Tenchoo-foo; et, se dirigeant ensuite à l'est, il arriva au rendez-vous qu'il avait assigné dans la baie de Che-a-tou, par $37^{\circ} 35' 30''$ de latitude, et $121^{\circ} 29' 30''$ de longitude, où il trouva le *Général Hewitt* à l'ancre. Le chenal entre l'archipel et la côte de la Tartarie chinoise fut nommé le chenal de Saint-George.

La *Lyre* y arriva le 22 août, après avoir côtoyé, aussi près que possible, la côte de la Chine. Elle avait passé entre les îles de Tenchoo-foo et Mee-a-tau, et avait obtenu une connaissance parfaite de la navigation du golfe de Pe-chee-lee, depuis le Pei-ho, jusqu'au lieu du rendez-vous. On eut l'assurance que la reconnaissance faite par sir Érasme Gower de la baie de Che-a-tou était très-exacte.

Un obstacle s'étant opposé à ce que l'on fit de l'eau fraîche dans cet endroit, les navires se rendirent à Oei-aei-oei, situé par les $37^{\circ} 37' 11''$ de latitude nord, et les $122^{\circ} 9' 30''$ de longitude est, où l'on trouve un bon mouillage, mais peu de facilités pour obtenir des vivres.

Si la division avait fait voile de là pour se rendre à Chu-san, et qu'elle y eût attendu le changement du mousson, toutes les espérances qu'on avait pu concevoir eussent pu être réalisées ; car il était difficile de prévoir alors les découvertes éloignées et importantes que l'*Alceste* et la *Lyre* étaient appelées à faire. — Avant de quitter la baie de Cha-a-tou, le capitaine Maxwell ordonna au *Général Hewitt*, à la *Découverte* et à l'*Investigateur*, de suivre leur première destination. Le 29 août, il fit lui-même voile à l'est, et atteignit un groupe d'îles près de la côte de Corée, appelé le groupe de sir James-Hall, situé par les 37° 45' de latitude nord, et les 124° 40' 50" de longitude est. En partant de là, les vaisseaux mouillèrent dans une baie qui se trouve sur le continent, et qu'on nomma Basil's-Bay, à l'intention du capitaine Hall, commandant la *Lyre*. Ils eurent ici quelques communications intéressantes avec les naturels, qui paraissaient disposés à se lier avec les Anglais, mais qui en étaient empêchés par les ordres les plus strictes de leur gouvernement. Le costume, comme la physionomie de ces peuples, sont tout-à-fait particuliers.

En faisant voile au sud, les vaisseaux rencontrèrent un nombre incroyable d'îles, qu'ils

nommèrent l'archipel de Corée. Ils restèrent dans cet archipel du 2 au 18 septembre ; et, en se dirigeant plus loin au sud, ils acquirent la certitude que la terre que l'on aperçoit de l'embouchure du Pei-ho, et que l'on regardait comme l'extrémité du continent de Corée, appartient à un nombre extraordinaire d'îles, que le capitaine Maxwell nomma les îles Amherst : elles gisent depuis l'île Alceste, par les $30^{\circ} 1'$ de latitude nord, et les $124^{\circ} 51'$ de longitude est, et sont désignées, mais non pas nommées, dans la carte de Burnet, comme se trouvant par les $35^{\circ} 00'$ de latitude nord, et entre les 125 et 126° de longitude est. Ces recherches du capitaine Maxwell confirment que l'erreur où l'on était sur la position du continent est de $2^{\circ} 14'$ est, et révèlent l'existence d'un innombrable quantité d'îles formant un archipel, et dont on n'avait aucune idée. On doit remarquer qu'à l'exception de la côte de Corée, que les jésuites conviennent d'avoir tracée d'après les rapports chinois, on trouva que la configuration de tout ce que leur carte renferme de côtes était d'une exactitude à laquelle on n'avait pas lieu de s'attendre.

Le 15 septembre, les navires arrivèrent aux îles de Soufre, par les $27^{\circ} 56'$ de latitude nord, et les $128^{\circ} 11'$ de longitude est, ainsi nommées

par la quantité de ce minéral qu'on y trouve. Le soufre est ramassé par quelques individus qui demeurent dans l'île seulement dans cette vue ; il est ensuite expédié au grand Loo-choo , et exporté de là au Japon et à la Chine.

Le 16 , ils mouillèrent à l'île du grand Loo-choo , dans la rade de Napa-kiang , par les $26^{\circ} 13'$ de latitude nord , et les $127^{\circ} 13'$ de longitude est. — Les naturels montrèrent d'abord le même éloignement à communiquer avec les vaisseaux que sur la côte de Corée ; et il fallut au capitaine Maxwell beaucoup de patience et de prudence pour surmonter cette aversion. Cependant il y réussit ; et , pendant un séjour de six semaines qu'il fit dans la rade de Napa-kiang , il obtint des autorités , comme des habitans , tous les secours que l'on peut attendre d'un peuple ami. Les vaisseaux quittèrent leur mouillage le 28 octobre , passèrent vis-à-vis de Ty-pin-shan , l'île la plus occidentale de la chaîne de Pa-tchou , par les $24^{\circ} 42'$ de latitude nord , et les $125^{\circ} 21'$ de longitude est , qui est sous la domination du roi de Loo-choo ; et ils arrivèrent à Lin-tin le 2 novembre.

Le royaume de Corée et les îles de Loo-choo sont peu connus des Européens. Pour ce qui concerne Corée , les observations personnelles des missionnaires ne s'étendent pas au-

delà de la frontière ; et ils ont été redevables du peu de renseignemens que leurs ouvrages contiennent sur ce royaume et les îles de Loo-choo, aux autorités chinoises.

Corée, que les Chinois appellent Kao-li, est bornée au nord par la Tartarie-Man-tchoo, et à l'ouest par Leo-tong : la ligne de démarcation, de ce côté, est indiquée par une palissade en bois ; et on a souvent laissé une portion de territoire sur les frontières qui n'était réclamée ni par l'une ni par l'autre nation. D'autres rapports désignent la rivière Ya-lou comme lui servant de limite. On dit que son étendue de l'est à l'ouest est de cent vingt lieues, et du sud au nord deux cent vingt, ou six degrés de longitude et neuf degrés de latitude, depuis le quarante-troisième jusqu'au quarante-quatrième degré de latitude nord. On peut cependant assurer, d'après les résultats obtenus dans ce dernier voyage, que le nombre des degrés de longitude est trop grand. Fong-houng-ching, situé par les $42^{\circ} 30' 20''$ de latitude, et $7^{\circ} 42'$ de longitude est du méridien de Pékin, est le seul point déterminé par les observations astronomiques du père Régis, qui, ayant accompagné un général tartare à la frontière, s'était muni de quelques cartes chinoises. Les Chinois subjuguèrent ces contrées dans l'année 1120

avant l'ère chrétienne. Depuis cette époque, les rapports des deux pays ont été subordonnés à la situation politique de celui des deux qui a conquis l'autre.

Les empereurs de Chine ont toujours eu en vue de faire de la Corée une simple province ; mais ils n'ont jamais pu y réussir pour une longue succession d'années ; et sa situation présente est celle où elle a presque toujours été ; c'est-à-dire , que c'est un état gouverné par des rois héréditaires du pays, subordonnés à un suzerain auxquels ils doivent hommage et le paiement d'un léger tribut. Les Japonais s'établirent , pendant quelque temps , dans plusieurs provinces de la Corée ; mais il paraît qu'ils les abandonnèrent , n'espérant pas pouvoir conserver leurs conquêtes à une aussi grande distance de chez eux.

Corée avait été subjuguée par les Tartares-Man-tchoo , avant que la conquête de la Chine fût entreprise ; et les liaisons entre les deux pays n'ont pas éprouvé d'interruption depuis l'établissement de la dynastie de Ta-tsing. A la mort du souverain de Corée , son successeur ne prend pas le titre de roi , sans que préalablement la demande d'investiture ait été faite et accordée par la cour de Pékin. L'empereur envoie , pour le représenter dans cette circon-

castor, des plumes, du papier, et un sel fossile. On peut douter de l'exactitude de cette assertion en ce qui concerne les métaux ; car, outre qu'on n'a pas observé chez les naturels d'ornemens de métaux précieux, ils ont refusé d'accepter des dollars en échange de bestiaux. On pourrait croire aussi, d'après la manière dont le fer est économisé dans leurs outils, qu'ils n'ont que peu de cet utile métal.

Le costume actuel des Coréens est celui de la dernière dynastie chinoise, c'est-à-dire, une longue robe à manches larges, retenue par une ceinture ; un chapeau à large bord et de forme conique ; leurs bottes sont de soie, de coton ou de cuir. La langue coréenne diffère également du tartare et du chinois ; mais on fait, en général, usage des caractères chinois. Les dernières relations représentent les naturels comme ayant un air plus belliqueux que les Chinois. Quelques individus de la suite du chef coréen avec lequel le capitaine Maxwell eut plusieurs entrevues, maniaient leurs sabres avec dextérité.

Au résumé, on peut dire que, quoique l'inflexible jalousie du gouvernement, et les égards dus à la situation embarrassante d'un fonctionnaire public, en apparence favorablement

disposé (1), aient empêché le capitaine Maxwell de poursuivre ses recherches dans l'intérieur, la reconnaissance faite de la Corée peut être considérée comme fort intéressante, et que, de plus, elle offre des résultats importants pour ce qui concerne la géographie de l'Asie.

Loo-choo a les mêmes rapports avec la Chine que Corée; et la cérémonie de l'investiture, contenue dans la relation des commissaires chinois (*sapao-koon*), et traduite par les missionnaires, ne présente aucune différence qui soit susceptible d'être remarquée. La suprématie définitive de la Chine date de l'année 1372 de l'ère chrétienne; et, par conséquent, l'introduction de la littérature remonte à l'année 1187. Le royaume de Loo-choo se compose de plusieurs îles, dont la principale est la grande Loo-choo; il est borné au sud par l'extrémité de la chaîne des montagnes de Pa-tchou, par les 24° 6' de latitude nord, et les 125° 52' de longitude est. La capitale et la résidence du souverain est King-chin, située

(1) On a dépeint le chef coréen avec lequel le capitaine Maxwell a communiqué, comme un homme de l'extérieur le plus vénérable; et qui, en s'opposant à ce que l'on eût aucune communication avec les naturels, paraissait agir contre sa volonté.

à cinq milles de la rade de Napa-king, dans l'intérieur.

Il paraît que les îles de Loo-choo sont régies, à quelques exceptions près, par les mêmes lois que la Chine. Cependant les emplois de mandarins, dans ces îles, sont héréditaires, et les engagements s'y contractent devant certaines pierres, qu'on suppose avoir quelque affinité avec Teen-fun, qui y a créé la civilisation et fondé la religion. L'empereur Cang-hi y a introduit la religion de Fo ; mais les honneurs rendus à la mémoire de Confucius datent vraisemblablement de la même époque que l'introduction des caractères et de la langue chinoise. Celle-ci n'est en usage que parmi les savans ; et on l'emploie nécessairement dans tout ce que l'on adresse à la cour de Pékin : on se sert des caractères japonais, y-io-fa, pour toute espèce de transactions publiques ou particulières dans l'étendue des états de Loo-choo. La langue usuelle est un dialecte du japonais, et le style d'architecture est aussi emprunté du Japon. L'histoire de Corée et des îles de Loo-choo nous apprend que la Chine et le Japon se sont fréquemment disputés la suprématie sur ces états tributaires. Ces démêlés ont été suivis, à une époque reculée, par des succès souvent

balancés ; mais qu'ils se sont enfin terminés en faveur de la Chine.

Toutes les productions végétales de la Chine croissent dans les îles de Loo-choo, mais avec cette différence qu'elles y sont proportionnellement plus variées et plus abondantes. On y trouve aussi du soufre, du sel, du cuivre et de l'étain, qui jadis s'exportaient en grandes quantités à la Chine et au Japon.

Les revenus publics sont prélevés sur les terres : on accorde au cultivateur la moitié de leur produit, et la semence est fournie par les propriétaires. Le roi fait le monopole des productions minérales, qui, jointes aux droits sur le commerce et aux domaines royaux, forment son revenu personnel.

Des observations récentes ont confirmé, et même ajouté à l'idée favorable donnée par les relations chinoises, du caractère moral et des talens naturels des Loo-chooyeens. On remarque en eux les mœurs primitives, de l'obligance, et une humeur agréable. Dans les arts mécaniques, ils égalent les Chinois, si même ils ne les surpassent pas; et leur facilité à saisir de nouvelles idées est, dit-on, également supérieure, soit à la promptitude d'imitation dont les sauvages sont doués, soit aux efforts ordinaires de la raison secondée par la civilisation.

La judicieuse circonspection avec laquelle le capitaine Maxwell se conduisit à son arrivée , lui concilia la faveur des autorités publiques, et désarma leur jalousie , en même temps que l'obligeance de ses manières contribua à lui faire obtenir l'amitié de ce peuple vraiment aimable : aussi ne se sépara-t-on , au départ des vaisseaux , qu'avec de mutuels sentimens de regret et d'estime. Peut-être un jour sera-t-on porté à considérer si ces îles peuvent offrir quelque utilité politique ou commerciale. En admettant que cette question soit résolue affirmativement , on conviendra que les renseignemens obtenus dans cette circonstance , et l'impression favorable faite sur l'esprit des naturels , sont aussi intéressans qu'importans (1).

(1) L'aperçu donné par l'auteur se terminant ici , nous allons faire connaître succinctement les événemens survenus à la division aux ordres du capitaine Maxwell , jusqu'à son retour dans la rivière de Canton. Nous empruntons ces détails à la relation publiée par M. Mac-Cleod , chirurgien de l'*Alceste*.

Après son départ de Lew-chew , la division fit voile au sud-est. Le lendemain elle se trouva à la vue de Typin-san , l'une des îles les plus considérables de l'archipel de Lew-chew ; et le 30 , elle découvrit Botel-Tabago , qui ressemble assez à Sainte-Hélène par sa configuration. En tirant au nord de Botel-Tabago , elle aperçut le même jour l'île For-

OBSERVATIONS.

LES observations suivantes ont été faites d'après la lecture de quelques lettres de missionnaires ; et elles manquent par conséquent ainsi du léger intérêt que peuvent offrir les remarques en petit nombre qui sont disséminées dans ce journal , c'est-à-dire , de celui qui naît des événemens qu'on y a rapportés. Toutefois , ces observations peuvent être agréables aux personnes qui n'ont pas occasion de consulter les sources où elles ont été puisées , ou qui ne voudraient pas s'en donner la peine. Dans tous les cas , elles ont quelque droit à l'indulgence du lecteur ; et , si elles renferment des erreurs , on doit les attribuer aux connaissances peu approfondies de l'auteur , mais non pas à ses préjugés.

mose. Le passage du détroit de ce nom était on ne peut plus dangereux dans ce moment¹, et les navires y éprouvèrent de fortes avaries ; la *Lyre* faillit même couler. Le 2 novembre , on découvrit l'île du Grand-Lama ; et , peu après , la division se dirigea vers le mouillage de l'île de Lin-tin , à l'embouchure de la rivière de Canton. Là le capitaine Maxwell , n'ayant pas eu la permission de remonter plus haut , se fraya le chemin de vive force , et obtint ensuite tout ce qu'il voulut. (*Note du traducteur.*)

Quoiqu'il puisse paraître assez peu intéressant de n'avoir, dans une relation récente, qu'à confirmer d'anciens récits, cette confirmation n'est cependant pas sans utilité. Tout ce que l'on doit désirer, ce sont des renseignemens exacts; et, si on les obtient, il doit être indifférent qu'on les ait puisés dans les écrivains anciens ou modernes. Comme on l'a observé au commencement de ce journal, on ne peut guère s'attendre à des choses nouvelles, soit dans la politique et les mœurs, soit dans les coutumes des Chinois. Il est vrai que le champ de la science reste ouvert; et j'ai l'intime conviction que les recherches de M. Abel sont de nature à satisfaire la curiosité du public à cet égard. Si une longue et pénible maladie n'avait pas interrompu ses efforts, je ne doute même pas qu'il ne fût parvenu à se procurer, sur l'état actuel des sciences naturelles en Chine, tout ce que notre position nous a mis à même de recueillir.

Les missionnaires possédaient, pour se procurer des renseignemens sur la Chine, des facilités que nul autre voyageur parlant même la langue, n'a pu avoir; et ils ont su les mettre à profit. On ne peut connaître le caractère moral et les mœurs d'une nation que par des recherches approfondies, et faites pendant un long séjour au milieu d'elles. Il n'est pas jusqu'aux

faits d'où l'on doit tirer des conséquences, qui n'exigent d'être observés avec lenteur, et à plusieurs reprises, pour s'assurer de leur exactitude; et je crois que les missionnaires réunissent ces différens mérites à un très-haut degré.

Il existe cependant deux causes qui s'opposent à ce que les ouvrages des missionnaires obtiennent tout le crédit qu'ils méritent. La première est le mélange absurde de récits miraculeux sur des sujets qui ont rapport à leur vocation particulière; et la seconde sont les jugemens aussi faux qu'exagérés qu'ils ont portés sur le rang comparatif que la Chine tient parmi les nations, et qu'ils ont puisés dans les écrits et les exposés des Chinois eux-mêmes. On doit cependant dire qu'ils ont plutôt péché par crédulité, que pour avoir voulu induire en erreur. Il existe même des exceptions à cet égard; et il serait difficile d'ajouter quelque chose à la manière dont le père Chavagnac dépeint le peuple: « Les Chinois, dit-il, ont » la conception lente; ils sont patiens, enne- » mis de la précipitation, n'aimant rien que » l'argent, et ne craignant personne que l'em- » pereur. »

Si l'on devait juger du gouvernement de la Chine par les lois fondamentales et anciennes,

les édits et les manifestes impériaux, nous n'hésiterions pas à dire que l'histoire n'offre pas d'exemple d'un pays aussi vaste, jouissant d'un système d'administration à la fois plus sage et plus éclairée. Nous verrons un souverain qui se qualifie de père de son peuple, et qui n'a besoin que d'interposer son autorité et son exemple pour contenir les hommes vicieux et encourager les bons. Nous verrons un patriarche revêtu de la dignité impériale, excitant, un jour de fête solennelle, la nation aux travaux de l'agriculture, en dirigeant lui-même une charrue; et servir de guide à leur croyance en adressant de ferventes prières au souverain créateur du monde. Nous verrons aussi que le véritable mérite paraît seul suffire pour obtenir d'être utilisé. On nous représentera les appels des cours inférieures comme étant encouragés et facilités, et les jugemens de l'empereur lui-même comme restreints, censurés, et rendus en vertu des lois de l'empire et de leurs organes, les tribunaux et les censeurs (1).

(1) Ces officiers sont appelés yee-see. Ils sont souvent portés, par vanité, ou par obstination, à faire leurs remontrances avec une indépendance d'opinion à laquelle on peut à peine s'attendre, d'après la nature même de leurs devoirs. Les relations des missionnaires nous les représen-

Telle est la théorie du gouvernement; mais on peut dire que la pratique dépend entièrement du caractère personnel du souverain. Il est vrai que la loi est toute-puissante, et peu susceptible de changement; mais l'exécution en est modifiée ou éludée; et, comme le peuple n'a personne pour le représenter, la seule manière qu'il a d'obtenir justice est de se révolter.

Si la grande répartition du travail pouvait donner de la force à l'administration publique, la Chine aurait un gouvernement par excellence. On peut supposer que les pouvoirs de la législation délibérative résident dans le grand conseil composé des neuf tribunaux réunis, tandis que le conseil composé des ministres, des assesseurs des principaux tribunaux et des secrétaires de l'empereur, peut être considéré comme un conseil privé où toutes les affaires les plus importantes de l'état sont discutées confidentiellement; et où, d'après

tent comme attaquant souvent les favoris de l'empereur; les actions de sa majesté elle-même ne sont pas toujours à l'abri de leurs censures. Ils se sont fait remarquer par leur haine contre le christianisme, qu'ils considèrent comme une dangereuse innovation à la religion et aux usages de la nation.

des mesures qui préviennent et punissent les délits.

Avec toutes ces précautions contre les empiétemens des fonctionnaires publics , il est singulier que l'on remette presque généralement aux vice-rois la décision définitive de beaucoup de cas au civil , dans lesquels , par la raison même que l'occasion de commettre une injustice y est plus fréquente , les empêchemens , soit qu'ils proviennent d'un sentiment moral , ou de la possibilité d'être découvert , sont moins efficaces.

Mise en pratique , l'administration de la justice en Chine est représentée comme corrompue et défectueuse au plus haut degré. Dans les cas civils , le poids des bourses des deux parties décide ordinairement le jugement du magistrat ; et même , lorsqu'il s'agit de la vie , il y a peu à espérer que la voix du malheureux qui souffre injustement , soit entendue contre l'homme qui a de l'influence ou de l'autorité. La coutume où l'on est aussi de faire que le prisonnier dépose contre lui-même , et d'obtenir des aveux par la torture , est un défaut essentiel dans la théorie , et doit être suivie des plus grands abus dans la pratique ; et enfin , le grand nombre d'appels établis par la jurisprudence chinoise , doivent , par les retards

qu'ils occasionent , équivaloir à un déni de justice.

En Chine , l'autorité absolue des parens sur leurs enfans , sanctionnée par les lois , et ponctuellement observée dans la vie privée , est le premier fondement du despotisme du souverain. Il est le père de ses sujets , et par conséquent maître de leur vie , de leur liberté , et de leurs fortunes , sans autre restriction que celle que peut inspirer l'affection paternelle ; ses droits sont sans bornes , et toute résistance est impie : toutefois , comme nous l'avons observé , l'opinion publique a une certaine influence sur la conduite du monarque. Les principes du gouvernement patriarcal , quoique souvent négligés , sont cependant encore suivis. Le fils du ciel appelle ses sujets ses enfans , et non pas ses esclaves ; il les opprime , mais c'est par une fausse interprétation des lois , et non pas comme ses frères les despotes de l'Asie , par le seul caprice de sa volonté.

Ni les relations des missionnaires , ni mes propres observations , n'ont pu me mettre à même de rien conclure de positif touchant les qualités morales des Chinois. Les écrits de leurs philosophes anciens et modernes sont remplis de maximes de la plus pure morale ; et leurs lois sont évidemment fondées sur les mêmes

bases. Je suis néanmoins porté à croire que la pratique, dans l'un comme dans l'autre cas, s'écarte de la théorie. La seule différence que j'aie observé en Chine, c'est que les dehors de la bienséance y sont mieux observés que dans les autres contrées de l'Asie.

La position où nous nous sommes trouvés, ne nous a pas permis d'entretenir les rapports qui pouvaient nous mettre à même de juger de la vie privée des habitans; et on peut dire que les missionnaires n'ont pas porté sur ce sujet toute l'attention qu'il méritait. Mon opinion est que la condition des femmes en Chine est moins dégradée et moins restreinte que dans les pays mahométans; elles n'apportent point de dots, et sont par conséquent estimées valoir quelque chose par elles-mêmes.

Il n'est strictement permis d'avoir qu'une femme; et on ne tolère pas de les fiancer dans un âge trop tendre: d'un autre côté, elles sont inhabiles à succéder à des immeubles; et même, à défaut d'héritier mâle, le mari de la fille ne succède qu'à une partie de l'héritage (1). Sept causes légales donnent des

(1) Le défaut d'héritier mâle est considéré comme un si grand malheur, que les lois accordent toute espèce de facilités pour les adoptions: on a même vu quelquefois

facilités pour le divorce ; savoir : la stérilité , l'indécence , la désobéissance habituelle envers les parens du mari , la malhonnêteté du langage , une conduite répréhensible , et des maladies dégoûtantes . On doit peut-être mettre dans la balance des privilèges accordés aux femmes , la permission qu'elles peuvent obtenir de se remarier , après trois ans d'absence de leurs maris , en s'adressant à l'officier préposé à cet effet : toutefois , ces seconds mariages sont tacitement improuvés par les honneurs qu'on rend à la mémoire des femmes restées veuves (1) .

L'esclavage existe en Chine , mais il y est mitigé , comme dans presque toutes les parties de l'Asie , en ce qu'il est presque entièrement domestique , et s'étend rarement aux terres ; car cette dernière espèce d'esclavage , en rabaissant l'homme au niveau de la bête qu'on emploie aux travaux de l'agriculture , exige ordinairement des peines excessives , et est , par conséquent , on ne peut plus inhumaine .

acheter des enfans pour y suppléer . Dans ce cas , les parens d'un enfant acheté et adopté , perdent tous droits quelconques sur lui pour l'avenir .

(1) Par une loi datée du règne de Fohi , les mariages entre personnes du même nom sont défendus .

— On a déjà remarqué que les esclaves employés au palais, soit au service de l'empereur soit à celui des princes, sont élevés aux premières dignités : cependant leur condition n'en est pas moins considérée comme honteuse ; et *le fils d'un esclave* est un terme ordinaire d'injure.

Quoique les invocations au Teen, ou créateur universel, contenues dans les édits impériaux, jointes aux honneurs publiquement rendus par les mandarins à la table de Confucius, à certaines époques, peuvent, en quelque manière, passer pour la religion de l'état (1) ; cependant il est peut-être plus exact de dire qu'en Chine, les lois, à cet égard, se bornent à reconnaître l'existence de la divinité ; et qu'on laisse ensuite aux individus le soin d'adorer l'être divin ou ses attributs, de quelque manière et sous quelque forme qu'ils le jugent convenable. L'idolâtrie la plus grossière est la suite de cette tolérance ; au reste, elle n'est accompagnée ni d'influence morale, ni de décence dans le culte, ni même d'une sérieuse vénération.

Les deux principales sectes se composent des adorateurs de Fo et de Tao-tse : ce qu'il y a

(1) Confucius et d'autres philosophes, en basant leurs doctrines sur les principes du pur théisme, déclarèrent qu'ils voulaient faire revivre l'ancienne religion de la Chine.

de plus singulier parmi ces premiers, c'est qu'ils ignorent les dogmes de leur fondateur. L'indifférence caractéristique de la nation pour tout ce qui tient à la religion est vraisemblablement la cause que la majorité persévère ainsi dans le culte ridicule d'idoles dont elle ignore également les attributs et l'histoire. La secte de Tao-tse, fondée par Lao-kiun, sous la dynastie de Tcheou (1), semblerait, suivant ce qu'en disent les missionnaires, avoir été plutôt philosophique que religieuse ; et, d'après l'un des préceptes du fondateur, qui recommande l'indifférence pour les intérêts du monde, elle paraîtrait entièrement opposée à la prospérité de l'état. Les honneurs rendus à la mémoire de Confucius approchent tellement du culte religieux, qu'on peut dire que ses disciples forment une secte dans laquelle peuvent être compris tous les fonctionnaires civils de l'empire. La question de savoir si les offrandes faites dans la salle des ancêtres devaient être considérées comme une institution civile ou religieuse, fut le sujet d'une discussion entre les jésuites et les dominicains ; et on peut dire que la confirmation de l'opinion soutenue par ces derniers, que ces offrandes appartenaient à l'idolâ-

(1) Six cents ans avant l'ère chrétienne.

trie, a accéléré la chute du christianisme en Chine.

Comme les philosophes éclectiques de l'école d'Alexandrie, plusieurs savans en Chine ont cherché à concilier ce que l'on regarde comme hérésies dans les dogmes de Tao-tse, avec la doctrine plus pure des rois, ou livres sacrés, et avec les préceptes de Confucius. Mon ignorance ne me permet pas de prononcer jusqu'à quel point ils y sont parvenus, et je n'en éprouve aucun regret : cette particularité n'a fixé mon attention que parce qu'elle offre un exemple de la tendance uniforme qu'a eu l'esprit humain dans les siècles reculés (1).

Le respect aveugle pour tout ce qui tient à

(1) La similitude des objections élevées par les antagonistes du christianisme en Chine avec celles anciennement produites par les philosophes païens est encore plus remarquable. Ces objections sont, en majeure partie, tirées de l'introduction de la nouvelle religion dans les institutions civiles, et dans les coutumes domestiques de l'empire. Le mélange confus des deux sexes dans les temples, le mépris, l'aversion, et la négligence de ces fêtes publiques, qui formaient une partie des habitudes journalières du peuple, sont particulièrement relatés dans les adresses des mandarins ; et il est présumable que c'est pour diminuer cette source d'objections, que les jésuites sanctionnèrent les offrandes dans la salle des ancêtres.

la haute antiquité, inculqué et répandu en Chine, a dû s'opposer à la culture des facultés intellectuelles; aussi les modernes n'ont-ils fait que peu de progrès dans les sciences. Je crois même que, si Tsin-chi-hoang-ti, l'Omar des Chinois, était parvenu à détruire tous les livres de l'empire, ce n'eût pas été une très-grande perte pour la postérité. La littérature chinoise est encore aujourd'hui un objet de curiosité assez embarrassant, et un triste exemple de l'inutile emploi des facultés humaines pendant une suite de siècles.

Dans les sciences, le savoir des Chinois est tout-à-fait empirique. Les manufactures dans lesquelles ils excellent sont d'ancienne fondation; et il est étonnant que leur persévérante industrie ne leur ait pas suggéré quelques perfectionnemens, ou ne les ait pas conduits à faire des découvertes. La transmutation des métaux, qui a si long-temps séduit l'Europe, et qui, dans ses résultats, n'a pas tout-à-fait été sans utilité, a été tentée en Chine sous le nom de Tan; cependant les alchimistes chinois ont borné jusqu'à présent leurs recherches à extraire de l'argent. On reconnaît dans le Koong-foo, ou les postures du Tao-tse, et leur influence prétendue sur les maladies, une pratique qui a quelque rapport avec le magnétisme animal.

Ainsi, quoique les Chinois possèdent peu de chose de la partie essentielle de la science, on peut dire qu'ils en ont une ample teinture.

Dans quelle classe, parmi les nations, peut-on ranger les Chinois? Doivent-ils être placés parmi les peuples civilisés de l'Occident, ou appartiennent-ils aux habitans à moitié civilisés de l'Orient? On aura, je crois, beaucoup de difficulté à leur assigner leur véritable place : ils sont, comme leur politique, isolés et exclusifs. Inférieurs aux Turcs, aux Persans, et aux Indiens, dans la science militaire, ils les surpassent infiniment dans les arts de la paix; il existe une espèce de régularité vitale dans leur gouvernement, leurs mœurs et leurs sciences, qui, bien que leur donnant des droits à une civilisation positive, les laisse cependant au-dessous de ces nations, dont les titres sont incontestables.

Les causes qui font que la Chine se trouve arriérée dans tout ce qui constitue la grandeur d'une nation, fourniraient un sujet de recherches intéressantes, mais qui sortiraient des bornes de cet aperçu, outre qu'elles seraient au-dessus de la portée de l'auteur. Il est probable que l'étendue de l'empire, la barbarie des tribus environnantes, et l'interdiction de toutes communications avec les nations étran-

gères , ont , en grande partie , contribué à cette singulière existence politique. On peut cependant en trouver une cause plus positive dans la nature du système politique et moral des Chinois , qui , en donnant de bonne heure à leur gouvernement des dehors satisfaisans , et une apparente supériorité sur les autres nations , satisfit leurs souverains et leurs philosophes , et fit disparaître dans l'opinion de ces derniers la nécessité de tenter des améliorations dans la crainte de déranger une machine aussi bien établie. Le résultat de cette manière de voir a été une agrégation politique continue , plutôt qu'une union ; car , quoique l'empire ait conservé les mêmes limites géographiques , à quelques légers changemens près , le gouvernement n'en est pas moins passé dans d'autres mains. Chaque dynastie qui a succédé à l'autre , soit par intérêt ou par conviction , a maintenu les mêmes institutions civiles ; et , de cette manière , la conquête , qui , ordinairement sert les vaincus ou leur nuit , a eu peu d'influence sur la Chine. En effet , les maximes d'administration publique , et les habitudes de la vie privée , y sont si favorables au gouvernement despotique , qu'il faudrait à un conquérant une libéralité extraordinaire , ou une grande obstination , pour risquer la durée de sa puissance ,

soit en dirigeant l'énergie de ses sujets vers des améliorations , soit en les provoquant à la révolte par une subversion arbitraire de lois et d'institutions auxquelles une suite de siècles a imprimé de l'autorité et de la vénération. Les mêmes causes agissent de la même manière encore aujourd'hui, modifiées ou aggravées cependant par le caractère de l'empereur régnant; et c'est à leur existence qu'on peut attribuer l'analogie que l'on remarque entre les relations anciennes et modernes sur l'état actuel de cette nation singulière , mais peu intéressante.

APPENDICE.

NUMÉRO I.

LES numéros 1 et 2 sont cités page 76, tome I^{er}.

Adresse du comité choisi, au fo-yuen, annonçant l'ambassade, en date du 28 mai 1816.

A son excellence le vice-roi et fo-yuen en fonction.

Un sujet d'une considération publique et nationale nous porte à écrire à votre excellence.

Votre excellence sait sans doute que, par un édit impérial portant la date du sixième jour de la onzième lune de la cinquante-huitième année de Kien-lung, il fut signifié au dernier ambassadeur de sa majesté britannique, le comte de Macartney, qu'il serait agréable à la cour de Pékin de recevoir un autre ambassadeur de la Grande-Bretagne, quand il conviendrait à sa majesté britannique d'en envoyer un.

Aujourd'hui, nous avons l'honneur d'informer votre excellence que nous avons reçu des avis d'Angleterre par le navire de sa majesté *l'Orlando*, qui vient d'arriver, que son altesse royale le prince régent d'Angleterre (au nom de sa majesté) a résolu de profiter du moment favorable de l'heureux retour de la paix parmi toutes les contrées de l'Occident pour envoyer un ambassadeur à sa majesté impériale; et il a nommé, pour remplir cette place, le très-honorable lord Amherst, un noble distingué et de haut rang.

L'ambassadeur de sa majesté, ainsi que sa suite et les présens, ont dû partir d'Angleterre dans le mois de décembre, à bord d'un navire de sa majesté, et faire voile directement pour le port de Tien-sing, dans le golfe Pe-chee-lee : on peut, en conséquence, espérer son arrivée dans le commencement du mois prochain.

Par un navire qui a fait voile de concert avec celui de sa majesté *l'Orlando*, mais qui n'est pas encore arrivé, le comte de Buckinghamshire, l'un des ministres de sa majesté, a adressé à votre excellence une lettre à ce sujet, que nous aurons l'honneur de vous transmettre par un gentilhomme qui sera envoyé exprès à cette fin, dès la réception de la lettre; mais, comme il importe que nous vous communiquions les intentions de son altesse royale aussi promptement que possible, nous pensons, en attendant, qu'il est de notre devoir de nous servir de la présente voie pour faire part de cette nouvelle à votre excellence.

Nous sollicitons donc, de votre excellence, de faire connaître sans délai cette circonstance à sa majesté impériale; et de supplier sa majesté qu'il lui plaise de donner ses ordres impériaux pour la réception de l'ambassade britannique, au port de Tien-sing, ou partout ailleurs sur la côte de Chine, où il pût se faire qu'elle aborde dans le cours de son voyage au nord.

Nous avons l'honneur d'être, etc., etc., etc.

Signée par le comité.

A. Pingua et autres négocians du Hong:

Nous vous remettons ci-inclus une lettre à l'adresse de son excellence le foo-yuen, que nous vous prions de lui présenter sans délai : elle est relative à un ambassadeur avec une

lettre, des présens et une suite, venant d'Angleterre, et se dirigeant vers le port de Tien-sing.

Nous sommes, etc., etc., etc.

Signée par le comité.

NUMÉRO 2.

Adresse du comité choisi, au fo-yuen, annonçant le départ de Macao de sir George Staunton, en date de juillet 1816.

A son excellence le foo-yuen et vice-roi en fonction.

Nous avons l'honneur d'informer votre excellence que nous avons reçu la nouvelle certaine de l'heureuse arrivée de l'ambassadeur de sa majesté britannique, son excellence lord Amherst, à Anjer, près de Batavia, à bord du navire de sa majesté l'*Alceste*; et qu'on s'attend tous les jours à ce que son excellence passe dans le voisinage de Macao, faisant route pour Tien-sing.

Nous n'avons pas encore eu d'information officielle des noms et rang^s des autres personnes qui appartiennent à l'ambassade; mais on a reçu des lettres dans lesquelles il est dit que notre président, sir George Staunton, a été nommé par son altesse royale le prince régent, à la place importante de commissaire de l'ambassade.

Dans ces circonstances, il est du devoir de sir George Staunton de partir immédiatement par mer, afin de rencontrer son excellence au moment où elle abordera sur la côte, et pour qu'elle ne puisse, dans aucun cas, être arrêtée dans ce voisinage à cause de lui; ce qui, en conséquence de l'instabilité des vents et du temps, dans cette saison, serait une circonstance désagréable et très-hasardeuse.

Nous avons l'honneur d'être, etc.

Signé GEORGE THOMAS STAUNTON, The. J. METCALF,
JOSEPH COTTON.

NUMÉRO 3.

Le numéro 3, cité page 80, tome II.

Traduction de la réponse de l'empereur de la Chine au rapport fait à la cour par le vice-roi de Canton, relativement à l'ambassade de son altesse royale le prince régent, reçue non officiellement le 12 juillet 1816.

Le 29^e. de la 5^e. lune de la 21^e. année de Kea-king (24 juin 1816).

Le haut décret suivant a été reçu à Pékin avec un profond respect :

Tung, vice-roi de Canton, et autres officiers de marque de la province, ont fait passer à la cour une dépêche annonçant une ambassade avec des présents (1) venant d'Angleterre. Comme la nation anglaise offre des présents, et exprime sa sincère bonne volonté avec sentiment, et dans un langage respectueux et obligeant, il est sans doute juste de permettre à l'ambassade et aux présents d'entrer en Chine, et aux navire qui les porte de se rendre à Teen-tsing, afin que l'ambassadeur et sa suite puissent débarquer.

Des ordres impériaux ont déjà été transmis au vice-roi de Pe-chee-lee, Na-yen-ching, de tout régler, dans cette occasion, d'une manière libérale, gracieuse, sûre et convenable.

Le sus-mentionné foo-yuen et vice-roi en fonction, avec ses collègues, craignant qu'au port de Teen-tsin et autres places sur la côte, il ne se trouve personne assez bien instruit des usages des étrangers, propose d'enjoindre aux négocians du Hong, de choisir et de nommer deux hommes

(1) Le mot original est souvent traduit par tribut.

qui connaissent la langue étrangère, afin que l'un soit envoyé dans la province de Pe-chee-lee, et l'autre à Che-kiang, pour attendre là, dans les palais du vice-roi et foo-yuen, et être prêts à traduire lorsqu'ils en seront requis. Cet arrangement est extrêmement bon.

Quant au capitaine Clavell, l'officier étranger envoyé à Canton par le roi d'Angleterre (1), que le vice-roi lui dise : J'ai transmis au grand empereur les intentions de votre roi d'envoyer des présents pour manifester sa bonne volonté ; et j'ai présentement à rendre grâces à mon souverain de ce qu'il consent à ce que l'ambassadeur d'Angleterre se rende à la cour, où il sera certainement reçu, et où il lui sera gracieusement offert des dons. L'officier étranger ci-dessus mentionné peut, suivant ce que nous avons réglé, retourner chez lui. Que ce décret soit publié par un woo-lee (2).

Respectez le présent.

NUMÉRO 4, A.

Lettre adressée par son excellence lord Amherst à l'empereur de la Chine, en date d'août 1816.

Sire,

Son altesse royale le prince régent, pénétré de la plus haute vénération pour votre majesté impériale, et désirant (3) améliorer les relations d'amitié qui subsistaient si

(1) Les Chinois croient que le prince qui agit maintenant au nom de son père est présentement empereur ou roi.

(2) Exprès qui font environ cent milles anglais par jour.

(3) Changement proposé par les Chinois, et finalement adopté : « pour confirmer l'amitié que votre illustre père Kien - lung manifestait envers le roi d'Angleterre. »

heureusement entre votre illustre père Kien-lung et le sien , m'a délégué comme son ambassadeur royal à votre cour impériale , afin que je puisse vous exprimer en personne les sentimens de sa vénération et de son estime.

Les grandes affaires des empires étant mieux conduites par l'exemple , son altesse royale m'a ordonné de me présenter devant votre majesté impériale avec les témoignages de respect que votre digne père Kien-lung reçut du dernier ambassadeur anglais , lord Macartney , c'est-à-dire , de mettre un genou en terre et de saluer de la tête , en répétant cette cérémonie le nombre de fois qui sera jugé le plus respectueux. Votre majesté me permettra de lui faire observer que ce témoignage particulier de respect des ambassadeurs anglais , n'est pratiqué qu'envers votre majesté impériale ; et que je considérerai , comme la plus heureuse circonstance de ma vie , celle qui me mettra à même de témoigner ainsi ma profonde vénération pour le plus puissant empereur de l'univers. J'ose espérer que votre majesté impériale voudra bien considérer la nécessité où je suis d'obéir aux ordres de mon souverain , et qu'elle daignera m'admettre en sa présence impériale , afin que je puisse lui présenter la lettre que je suis chargé de lui remettre de la part de son altesse royale le prince régent.

NUMÉRO 4.

Traduction d'un document officiel reçu de Nhang-ta-jin , le 26 août 1816. — Description des cérémonies à observer lorsque l'ambassadeur anglais présentera le peou-wan (1), ou le document officiel de son souverain.

Vers trois ou quatre heures du matin de ce jour , toutes les dispositions pour cette cérémonie seront faites dans le

(1) Lettre de crédit.

grand kwang-ming-teen (palais ou salle de lumière et de splendeur); certaines troupes de musique seront disposées dans la salle. Là s'assembleront aussi certains princes et personnes royales, ainsi que l'ambassadeur et sa suite. Des coussins pour s'asseoir seront placés dans le palais.

Vers cinq heures, sa majesté sera suppliée, avec la plus profonde vénération, de se vêtir de la robe du dragon, et de monter sur le trône, dans le palais de la lumière et de la splendeur. Les princes, les personnes royales et les officiers de service porteront un certain costume de cour (1).

Les grands officiers d'état de service, les rois et les ducs qui suivent sa majesté seront rangés sur deux files et se tiendront debout.

Le corps de la garde impériale, dans son costume de queues de léopard, sera rangé sur deux rangs dans le palais.

Lorsque les princes, les personnes royales et autres officiers seront prêts, la musique commencera à jouer l'air de Lung-ping (conquête glorieuse, ou tranquillité), et les grands officiers de l'état conduiront, avec la plus profonde vénération, sa majesté au trône, après quoi la musique cessera.

Lorsque les officiers près de la personne de sa majesté auront proclamé le mot *peen* (2), la musique commencera à jouer l'air *che-ping* (le pouvoir tranquille ou conquis), et l'officier *Soo* avec *Kwang-kway*, accompagnés d'un officier du *Lipou*, et un astronome impérial, conduiront l'am-

(1) Il y a plusieurs costumes de cour en usage parmi les Chinois pour ces circonstances, et qui ne peuvent être décrits avec exactitude que par des personnes versées dans ces cérémonies.

(2) Le mot original est *peen*, qui signifie un fouet, ou l'action de fouetter.

bassadeur anglais, ses députés et sa suite, pour présenter, avec une profonde vénération, le peou-wan.

Ils entreront par la porte à main droite (1), et s'avanceront du côté du passage au pied de l'autel de la lune, à l'ouest, en dehors de la salle de lumière et de splendeur.

L'huissier criera : « Placez-vous. » L'ambassadeur et sa suite se mettront en rang. L'huissier criera : « A genoux. » L'ambassadeur et sa suite se mettront alors à genoux, et la musique cessera.

L'huissier criera : « Présentez le peou-wan. » L'ambassadeur le présentera respectueusement à Ko-lih-che-e-too, qui, l'ayant reçu, s'avancera par la voie du milieu dans le palais, où, s'agenouillant à tee-ping (2), il l'offrira à l'officier Meen-gan, qui, l'ayant reçu à son tour, montera, par les degrés du milieu, vers le trône impérial, et, s'agenouillant, l'offrira à sa majesté.

Après cela, l'officier Soo et les autres officiers conduiront l'ambassadeur et sa suite par la porte battante de l'ouest, dans l'intérieur du palais, où ils s'agenouilleront à tee-ping jusqu'à ce que sa majesté impériale accorde au roi de leur pays un joo-ee (3). L'officier Meen-gan le recevra et le remettra à l'ambassadeur, et lui transmettra aussi, avec un ton d'autorité, telles questions que l'empereur pourrait lui faire adresser. Ces cérémonies étant achevées, Soo fera

(1) En Chine, la gauche est la place d'honneur; et, comme le trône est placé au nord, au fond de la salle, l'ouest est considéré comme le côté le moins honorable.

(2) Tee-ping est probablement la terre, le sol.

(3) Pierre blanche de l'espèce des agates, qui a à peu près la forme d'une cuillère à pot. Le terme joo-ee signifie, comme il vous plaira.

sortir l'ambassadeur et sa suite par la même porte où ils seront entrés. En dehors de la porte, Soo se chargera avec respect du joo-ee pour l'ambassadeur; et alors, comme auparavant, il conduira les personnes de l'ambassade vers le côté de l'ouest de l'autel de la lune. L'huissier criera : « Placez-vous. » Toutes les personnes se placeront, et la musique commencera à jouer. On criera ensuite : « Avancez, et agenouillez-vous. » L'ambassadeur et sa suite s'avanceront et s'agenouilleront. L'huissier criera : « Baissez la tête jusqu'à terre, et levez-vous. » Alors l'ambassadeur et sa suite, en regardant le haut bout du palais, exécuteront le cérémonial de s'agenouiller trois fois, et de baisser la tête neuf fois jusqu'à terre (1). Cette cérémonie étant achevée, la musique cessera; les princes et personnes royales, qui ont la permission de s'asseoir, conduiront l'ambassadeur et sa suite à une place derrière les personnes qui seront sur la ligne de l'ouest, où ils exécuteront le cérémonial de s'agenouiller et de baisser la tête une fois, et alors ils s'assieront (2).

On introduira alors le thé de sa majesté (3); les princes, l'ambassadeur et sa suite s'agenouilleront et baisseront la tête jusqu'à terre une fois : après que sa majesté aura bu le thé, ils retourneront à leurs sièges.

L'officier servant distribuera alors, à tous ceux qui sont assis dans le palais, le nac-cha (thé au lait), pour lequel

(1) Ceci n'est pas simplement le ko-tou, mais c'en est une répétition appelée en chinois san-kwei-ken-kou.

(2) Il ne paraît pas qu'aucun Chinois dût faire les prosternemens ci-dessus.

(3) Sa majesté seule boit le thé.

tous exécuteront le ko-tou une fois : ils l'exécuteront encore après avoir bu le thé.

Les serviteurs immédiats de sa majesté proclameront alors le mot peen , et les princes , l'ambassadeur et sa suite se lèveront : le même mot sera ensuite proclamé trois fois au bas des degrés , et la musique commencera à jouer l'air bien-ping (conquête ou tranquillité manifestée) , pendant lequel sa majesté se retirera dans les appartemens intérieurs , et la musique cessera.

Les princes , l'ambassadeur et sa suite se retireront. Soo et Kwang-hwuy conduiront l'ambassadeur et sa suite en dehors de Tung-lo-yuen (le jardin des plaisirs) , pour attendre l'arrivée de sa majesté ; et , quand elle sera assise , on les conduira à la piazza de l'ouest pour y voir une comédie , et pour recevoir les vivres et les présens qui seront accordés par sa majesté.

NUMÉRO 5.

Cérémonies à observer à l'audience de congé.

Le jour où l'ambassadeur prendra congé , on placera des musiciens et des coussins dans la salle de lumière et de splendeur (comme dans les deux occasions précédentes).

À vers cinq heures du matin , sa majesté sera respectueusement suppliée de revêtir la robe impériale du dragon , et de monter à la salle de lumière et de splendeur. Les princes , les personnes royales , les ducs , etc. , seront rangés sur deux files dans l'intérieur de la salle , de la même manière qu'à la présentation. Tandis que la musique jouera (une glorieuse conquête) , sa majesté se placera sur le trône.

Soo et Kwang conduiront l'ambassadeur et sa suite , comme la première fois , au côté ouest du passage par l'au-

tel de la lune, où, au mot donné, ils se rangeront en ordre. On commandera alors : « A genoux. » L'ambassadeur et sa suite s'agenouilleront, et souhaiteront repos à sa majesté. Soo et les autres conduiront alors l'ambassadeur par le côté de l'ouest de la porte battante en dedans de la salle, où il s'agenouillera, et attendra là jusqu'à ce que sa majesté elle-même accorde au roi de son pays des grains de collier et une bourse. Meen-gan les recevra et les remettra à l'ambassadeur, et lui communiquera aussi avec autorité tels ordres qu'il plaira à sa majesté de lui adresser en congédiant l'ambassadeur.

Cette cérémonie terminée, Soo et Kwang conduiront l'ambassadeur à la porte battante de l'ouest, en dehors de la salle, où Soo se chargera des grains de collier et de la bourse pour l'ambassadeur, et le conduira, comme auparavant, au côté ouest de l'autel de la lune. Les mots : « Rangez-vous » ayant été prononcés, l'ambassadeur et sa suite se rangeront debout. Le crieur dira : « Avancez, et agenouillez-vous. » L'ambassadeur et sa suite s'avanceront et s'agenouilleront. Il sera proclamé : « Baissez la tête jusqu'à terre, et levez-vous. » L'ambassadeur et sa suite exécuteront, vers le haut bout du palais, le cérémonial de san-kwey-kew-kow (s'agenouiller trois fois, et baisser la tête jusqu'à terre neuf fois), et la musique cessera. Les princes, etc., conduiront ensuite l'ambassadeur et sa suite derrière le rang de personnes à l'ouest, où ils exécuteront le cérémonial une fois, et s'assieront.

Pendant que sa majesté prendra le thé, les princes, etc., avec l'ambassadeur et sa suite se leveront de leurs sièges, s'agenouilleront et exécuteront le cérémonial une fois. Après que sa majesté aura bu le thé, ils se rapprocheront de leurs places et s'assieront. Alors les serviteurs distribueront le thé

aux princes , à l'ambassadeur , et au reste , pour lequel , avant de boire et après avoir bu , ils feront une révérence ; ils se tiendront alors debout , et la musique jouera « conquête manifeste ». Tandis que sa majesté se retirera dans l'intérieur du palais , la musique cessera ; et les princes , l'ambassadeur et sa suite sortiront.

NUMÉRO 6.

*Extrait de la Gazette de Pékin du 15^e. jour de la 7^e. lune
du 21^e. de Kea-king (4 septembre 1816).*

ÉDIT IMPÉRIAL.

A l'occasion de l'envoi que fait la nation anglaise d'envoyés avec des tributs (offrandes de prix), comme ils ne purent pas, lorsqu'ils étaient à Tien-sing, faire de remerciemens pour le festin, suivant la forme réglée; les avoir reconduits à leurs navires, afin qu'ils continuassent leur route au nord, a été la faute de Soo-ling-yue et Kwang-hwuy.

Lorsqu'ils étaient à Tong-chow, et n'avaient pas encore pratiqué le cérémonial; avoir rédigé un rapport confus et indistinct, et de les avoir conduits immédiatement à la cour, a été la faute de Ho-she-tay et Moo-ke-ling-yih.

Dernièrement, le septième jour, moi, l'empereur, ayant donné mes ordres, et étant monté dans la salle impériale, j'accordai audience aux envoyés; mais les envoyés et leur suite avaient voyagé toute la nuit pour venir de Tong-chow, et étaient arrivés directement à la porte du palais, sans s'arrêter à la résidence qui leur était assignée; et leurs habits de cérémonie n'étant pas arrivés, ils ne purent se présenter devant moi. Si, dans le temps, Ho-she-tay m'eût adressé un

rapport vrai, moi, l'empereur, eus certainement donné mes ordres, et j'aurais changé le jour de l'audience, afin de répondre à l'intention qu'ils ont eue en venant ainsi de dix mille lis à ma cour.

Au contraire, il m'a adressé de fréquens rapports dans un langage peu respectueux, en conséquence desquels les envoyés ont été renvoyés, et le cérémonial n'a pu être rempli. L'erreur et la mauvaise manière d'agir de Ho-she-tay, dans cette affaire, est une faute qui n'est réellement pas excusable.

Mais les apprêts pour la cérémonie de ce jour étaient déjà faits, excepté le ministre To-tsin, qui était absent par maladie, et Tong-kaio et Leu-yen-po, dont les services n'avaient pas été requis. Tous les princes présens, les ducs et les grands officiers de l'état, ainsi que les grands officiers du palais, attendaient dans l'antichambre; plusieurs d'entre eux ont été témoins de toute l'affaire, et ont dû savoir, dans leur cœur, qu'il était de leur devoir de m'en faire un rapport vrai, et qu'ils auraient dû me supplier de changer l'époque de l'audience; cependant, ils se sont tenus assis tranquillement, tandis que toute cet affaire allait mal. Quoique Ho-she-tay fût visiblement alarmé et dans l'erreur, personne ne s'est avancé pour l'en faire apercevoir.

Lorsque après, l'audience impériale a eu lieu, des personnes qui savaient la vérité, ont dénoncé l'erreur et l'irrésolution de Ho-she-tay; mais pourquoi, lorsqu'il en était temps encore, ne se sont-elles pas adressées à moi, à sa place? ou, s'ils ne l'ont pas osé, pourquoi n'ont-elles pas au moins averti Ho-she-tay, et ne l'ont-elles pas mis à même de me dire la vérité? C'est ainsi que leur contenance est à la vérité toujours douce et composée; mais, lorsque les affaires publiques surviennent, elles restent tranquilles, et les voient manquer avec indifférence. On ne peut voir une semblable

conduite sans soupirez profondément, toutes les fois qu'elle a lieu dans une occasion hasardeuse et difficile.

L'affaire dans laquelle Ho-she-tay a erré est de peu de conséquence par elle-même; cependant, même en ceci, les officiers de la cour n'ont su trouver aucun expédient pour le service de leur pays. A l'avenir, qu'ils anéantissent tout principe intéressé, toutes les fois qu'il y aura défaut de fidélité ou d'esprit public; que personne ne dise que c'est une affaire qui ne le regarde pas personnellement; que tous veillent assidûment, et règlent leur conduite suivant le véritable esprit de l'avertissement que je leur ai déjà souvent donné.

Respectez le présent.

NUMÉRO 8.

Traduction d'un édit impérial adressé au vice-Vi de Keangnan, concernant le traitement de l'ambassade, reçu le 8 octobre 1816.

L'ordre de sa majesté, comme suit, a été reçu avec des sentimens de respect.

Le jour où l'ambassadeur anglais arriva à la porte du palais, il dit qu'il était malade, et ne pouvait pas se rendre à l'audience impériale. Il fut ensuite reconnu, par une enquête qui fut faite, que ledit ambassadeur avait voyagé, pendant la nuit, de Tong-chow à Pékin, et que, lorsqu'ils arrivèrent à la porte du palais, les habits de cour qu'ils (1) apportaient avec eux étaient encore en route, et qu'ils n'osèrent pas exécuter le cérémonial avec leurs habits ordi-

(1) Au pluriel dans l'original.

naïres, et alors la maladie de l'ambassadeur fut affirmée. Ho-she-tay ne rapporta pas clairement le fait, afin que le temps marqué pour l'audience pût être changé, et la cérémonie exécutée. Ce fut une faute commise par Ho-she-tay dans une adresse directe qu'il me fit, et qui obligea de renvoyer l'ambassade le même jour.

Considérant que ladite nation a envoyé un tribut de sincère et entier dévouement par-delà un vaste océan à la distance de plusieurs mille milles (1), je ne pus supporter l'idée de rejeter l'expression de sa vénération et de son obéissance. Je fis donc savoir quel était mon bon plaisir, en requérant que les articles les moins précieux du tribut fussent présentés, et qu'on fit la grâce de les recevoir : c'étaient des cartes géographiques, des portraits et des gravures, trois articles seulement. En même temps, j'accordai au roi dudit pays un précieux joo-ee blanc, des grains de collier de cour en saphir, et des bourses de différentes grandeurs, pour manifester (2) l'idée de donner beaucoup et de recevoir peu. L'ambassadeur les reçut à Tong-chow avec une joie et une gratitude extrêmes, et montra aussi, par ses manières de la contrition et de la frayeur.

Dernièrement, dans les limites de Chee-lee, ou province de Pékin, il s'est promené (ou a voyagé) très-paisiblement. Désormais, lorsqu'il entrera dans les limites du Kiang, que le vice-roi enjoigne à tous les officiers qui conduisent l'ambassade de se comporter avec la politesse dues à un ambassadeur ; ils ne doivent pas se permettre de leur faire aucune insulte, ou de leur témoigner aucun mépris. L'ambassadeur

(1) Dix mille lis dans l'original.

(2) Expression commune, prise des anciens écrivains.

arrivera en peu de jours aux limites du Kiang. Les trois provinces Kiung-soo, Gan-hwuy et Kiang-see, sont sous l'inspection du vice-roi approprié; que ce vice-roi communique des instructions relatives à ceci, aux divers foo-yuens des trois provinces. Lorsque l'ambassade entrera sur les limites de la province, qu'il choisisse les officiers civils et militaires, qui prendront sous leur commandement des soldats et des gens de police pour conduire l'ambassade avec sûreté. Pendant tout le voyage, ne souffrez pas que les personnes de l'ambassade descendent à terre pour y causer du trouble; qu'on fasse tenir aux soldats leurs armures propres et brillantes, et leurs armes disposées d'une manière menaçante, et qu'ils conservent une attitude formidable et imposante.

Ladite ambassade est venue dans l'intention d'offrir des tributs; ainsi traitez-la avec civilité, et qu'intérieurement elle ressente de la reconnaissance et de la crainte: ainsi le vrai principe d'adoucir et de contrôler se trouvera accompli.

NUMÉRO 9.

Traduction d'une pièce publiée dans la forme d'une proclamation adressée aux Chinois naturels à Ta-tung, dans la province de Can-hwuy, concernant l'ambassade anglaise, en date du 5 novembre 1816.

Le 4 de la 9^e. lune (24 octobre). On reçut une lettre de Sçant-taou, à l'ouverture de laquelle on lut ce qui suit :

Le 29 de la 8^e. lune (19 octobre). Un document fut reçu de Chen-taou, disant : le 23 de la 7^e. lune (14 septembre), on reçut, avec le respect qui lui est dû, une communication du noble vice-roi Pé; en l'ouvrant, on lut ce qui suit :

Le porteur de tribut anglais retourne dans son pays par l'intérieur de la Chine, et par eau. Kwang, le commissaire du sel à Tien-sing, est nommé par l'autorité impériale pour surveiller et prendre soin de l'ambassade pendant tout le voyage. Il est aussi ordonné que le trésorier, le juge et le major-général de chaque province se trouvent sur les limites de leur province, pour recevoir, escorter, veiller et réprimer les personnes de l'ambassade.

Lorsque les bateaux seront arrêtés à quelque place de débarquement, ou qu'un changement de bateaux aura lieu, qu'un nombreux détachement de gens de police soit commandé, et que ces gens soient requis de se vêtir des habits portant les marques de leur emploi; qu'ils se joignent aux militaires pour empêcher le peuple de venir regarder curieusement, et par là occasioner des attroupemens et des clameurs; qu'on porte la plus grande vigilance à ce que rien ne se perde. Il n'est pas permis à la populace qui se trouvera sur les bords de la rivière, de rire et de parler avec les étrangers, et il est défendu aux femmes et aux filles de se laisser voir.

De plus, par la loi, il est défendu aux envoyés étrangers, venant en Chine, d'acheter des livres, ou autres articles.

Dans cette circonstance, les envoyés portant tribut, voyageant par eau au sud, ne doivent, aucun d'eux, descendre à terre aux endroits par lesquels ils passent; il ne leur est pas permis non plus d'acheter aucune marchandise, soit en particulier, ou clandestinement. Dans tous les cas, qu'on prenne soin de l'empêcher. Si quelqu'un des bateliers osait acheter pour eux des livres, des vivres, ou autres articles, qu'il soit immédiatement arrêté et puni sévèrement.

La pièce ci-dessus étant parvenue devant moi, le heen (1), il est de mon devoir de faire une proclamation pour faire connaître clairement, aux militaires et au peuple, ce dont il s'agit. Lorsque le bateau des porteurs de tribut arrivera quelque part, vous, peuple, il vous est défendu de regarder, ou de jeter des regards qui pourraient occasionner du tumulte et de la rumeur : il vous est encore défendu de parler avec les envoyés étrangers. Il est encore plus nécessaire que les femmes et les filles se retirent ; il leur est défendu de se montrer, de sortir, et de regarder autour d'elles. Si quelqu'un ose désobéir sciemment à la présente, il sera arrêté sur-le-champ, et puni : décidément, on ne montrera point d'indulgence.

(Édit spécial.)

NUMÉRO 10.

Traduction d'un édit impérial, daté de Kea-king le 15^e. jour de la 7^e. lune de la 21^e. année (6 septembre 1816), adressé au vice-roi Tsiang, et au fo-yuen Tung, de Canton, reçu le 5^e. jour de la 8^e. lune (25 septembre).

Les ambassadeurs anglais, à leur arrivée à Tien-sing, n'ont pas observé les lois de la politesse, en retour de l'invitation de l'empereur. A Tung-show (à quatre lieues de la cour) ils ont assuré qu'ils étaient prêts à exécuter les prosternemens et génuflexions requis par les lois de bienséance du pays, et sont arrivés à la maison de campagne impériale (à une demi-lieue de la cour); et, lorsque nous fûmes sur le point de nous rendre à la salle pour recevoir l'ambassade,

(1) Le magistrat qui a la surveillance d'un quartier de la ville, ou d'un arrondissement de village.

le premier et le second ambassadeur, sous prétexte de maladie, ne voulurent pas paraître. En conséquence, nous rendîmes un décret, afin qu'ils fussent renvoyés d'où ils venaient. Cependant, réfléchissant que, quoique lesdits ambassadeurs fussent blâmables, en n'observant pas les lois de la politesse envers le souverain de leur pays, qui, d'une distance immense, et à travers diverses mers, avait envoyé pour nous offrir des présens, et nous faire présenter, avec respect, sa lettre, manifestant son désir de nous témoigner la considération et le respect qui nous sont dûs, nous ne voulûmes pas faire usage du mépris, ce qui eût été contraire à la maxime de montrer de la douceur envers nos inférieurs; en conséquence, parmi les présens dudit roi, nous avons choisi les objets de moindre valeur, qui sont quatre cartes géographiques, deux portraits, et quatre-vingt-quinze gravures; et, afin de le gratifier, nous les avons acceptés. En retour, et comme récompense, nous avons offert audit roi un yu-yu, un cordon de pierres rares, deux paires de grandes bourses, et quatre paires de petites; et nous avons ordonné à l'ambassadeur de recevoir ces dons, et de retourner dans son royaume, ayant ainsi rempli l'observance de la maxime de Confucius, « de donner beaucoup et de recevoir peu. »

— Votre bonne fortune a été de courte durée; vous êtes arrivés aux portes de la maison impériale, mais vous n'avez pu lever les yeux jusqu'à la face du ciel (l'empereur).

Le grand empereur a réfléchi que votre roi soupirait après le bonheur (la Chine), et agissait avec sincérité. Nous avons, en conséquence, accepté quelques présens, et nous avons gratifié votre roi de divers articles précieux. Vous devez rendre grâces à l'empereur de ses bienfaits, et retourner promptement dans votre royaume, afin que votre roi res-

sente une gratitude respectueuse pour ces actes de bonté. Ayez soin d'embarquer sûrement le reste des présens, afin qu'ils ne se perdent ou ne se détruisent pas.

Après cette lecture, si l'ambassadeur vous suppliait de recevoir le reste des présens, répondez, en un mot : Un décret a été rendu ; c'est pourquoi nous n'osons pas présenter des pétitions importunes ; et, avec cette décision, vous vous débarrasserez d'eux.

Respectez le présent.

(Le présent édit a été reçu par l'entremise des Portugais.)

NUMÉRO II.

Papier concernant l'ambassade, dressé par l'empereur.

Un édit vermillon (c'est un papier écrit de la main même de l'empereur) a été reçu avec respect, et contient ce qui suit :

Dans cette occasion, l'ambassadeur anglais envoyé pour accompagner le tribut, aborda à l'entrée de la rivière qui conduit à Tien-sing : il fut spécialement ordonné que Soo-ling-yih et Kwang-hwuy communiqueraient, avec autorité, l'ordre impérial ; qu'un banquet serait accordé, et que lui, l'ambassadeur, recevrait l'ordre de remercier en exécutant le cérémonial de s'agenouiller trois fois, et de baisser la tête jusqu'à terre neuf fois. Si le cérémonial était exécuté suivant les règles prescrites, alors de conduire l'ambassade à Pékin le même jour. Si l'ambassadeur ne savait pas comment exécuter le cérémonial ; dans ce cas, il fallait en instruire l'empereur, et attendre ses ordres. On ne devait pas faire partir leurs navires ; ils devaient partir de Tien-sing par le même chemin qu'ils étaient venus, et retourner par mer

dans leur pays. So-leng-yih et Kwang-hwuy ont agi à dessein contre les ordres de l'empereur ; ils amenèrent l'ambassade , et s'entendirent pour laisser partir les navires d'une manière clandestine. Comme l'affaire n'était pas encore arrangée , Ho-she-tae et Moo-kih-tang-yih reçurent l'ordre d'aller à la rencontre de l'ambassade à Tong-chow, et là de les exercer au cérémonial.

Le 6^e. jour de la 7^e. lune était l'époque fixée : si , à cette époque , ils exécutaient le cérémonial , alors on devait les amener immédiatement ; si , après ce temps passé , ils n'observaient pas encore les formes voulues , alors on devait en faire un rapport à l'empereur , et attendre ses ordres.

Le 5^e. jour , Ho-she-tae et Moo-kih-tang-yih envoyèrent un rapport confus et obscur , et le 6^e. ils amenèrent l'ambassade.

Moi , l'empereur , à une heure et demie , je descendis au Kin-chin-teet (salle du gouvernement diligent) , et j'appelai ces deux hommes à une entrevue pour les interroger concernant l'exécution du cérémonial. Tous deux ôtèrent leurs bonnets , et frappèrent la terre de leurs têtes , en disant que le cérémonial n'avait pas encore été pratiqué. Lorsque je leur demandai encore : « Puisque le cérémonial n'a pas été exécuté , pourquoi n'en avez-vous pas fait un rapport ? » Ho-she-tae répondit : « Demain matin , lorsqu'ils entreront pour voir votre majesté , ils seront en état de l'exécuter suivant la manière requise. »

En ceci , la faute de ces deux hommes était la même , et égale à celle de ceux qui les avaient précédés. Dans la matinée du 7^e. jour , après le déjeuner , à cinq heures et demie , moi , l'empereur , je fis connaître que je voulais monter à la salle , et appeler l'ambassadeur à une audience.

Ho-she-tae me dit , la première fois , que l'ambassadeur

ne pouvait pas voyager promptement. Lorsqu'il arriva à la porte, je lui fis de nouveau savoir quel était mon bon plaisir. La seconde fois, il me rapporta que l'ambassadeur principal était indisposé, et qu'un court délai était nécessaire. La troisième fois, il me dit que le principal ambassadeur était tellement indisposé, qu'il ne pourrait pas se rendre à l'entrevue. J'ordonnai alors que le principal ambassadeur retournerait à son logement, qu'on lui enverrait un médecin pour le soigner. J'ordonnai ensuite que les ambassadeurs adjoints se présentassent. La quatrième fois, Ho me rapporta que les ambassadeurs adjoints étaient tous deux malades; qu'il fallait différer jusqu'à ce que le principal ambassadeur fût rétabli, et qu'alors ils viendraient tous ensemble à l'entrevue.

Chang-kwo (la Chine, la nation centrale) est la souveraine du monde entier! Pour quelle raison un outrage et une arrogance semblable seraient-ils tranquillement endurés!

C'est pourquoi j'envoyai mes ordres pour chasser ces ambassadeurs, et les renvoyer dans leur propre pays, sans les punir du haut crime qu'ils ont commis.

Comme auparavant, So-ling-yih et Kwang-hwuy ont reçu l'ordre de les escorter à Canton, à bord de leurs navires.

Il y a quelques jours, qu'ayant appelé mes courtisans à une entrevue, je commençai à découvrir que l'ambassadeur était venu de Tong-chow directement à une chambre du palais, et qu'il avait été sur la route toute la nuit. Il avait dit: « Les habits de cour avec lesquels je dois entrer et voir sa majesté sont encore derrière; ils ne sont pas encore arrivés. Comment pourrai-je, dans mes habits ordinaires, lever mes yeux jusqu'au grand empereur? »

Pourquoi Ho-she-toe , lorsqu'il m'a vu , ne m'a-t-il pas prévenu de ces circonstances ; ou , s'il l'a oublié , pourquoi , ne l'a-t-il pas ajouté à ce qu'il m'avait déjà rapporté ; il aurait dû , dans tous les cas , m'en prévenir le lendemain de bonne heure ; il pouvait prendre tous ces moyens ; mais , jusqu'au dernier moment , lorsque j'étais prêt à monter à la salle d'audience , il ne m'a jamais mentionné clairement ces circonstances : le crime de ces deux hommes (Ho et Moo) est plus grand que celui de Soo-ling.

S'ils m'avaient préalablement exposé le fait clairement , j'aurais indiqué un autre moment pour l'entrevue que je voulais accorder à l'ambassadeur , et , pour qu'il pût accomplir le cérémonial : je n'aurais jamais supposé qu'un stupide homme d'état eût gâté les affaires à ce point. Moi , l'empereur , je suis honteux ; je n'ose pas me montrer à des ministres au-dessous de moi ; je suis honteux de moi-même.

Quant au crime de ces quatre hommes , lorsque le conseil aura délibéré , et aura donné son opinion , je déciderai.

Recevez cette déclaration impériale , et proclamez-la , dans tout son contenu , à tous ceux qui sont en Chine , et par-delà ; faites-la connaître aux Mung-koo , aux rois , ducs , et ainsi de suite.

Respectez le présent.

NUMÉRO 12.

Extrait d'un édit impérial instigeant punition à Soo , Ho et Kwang.

Un édit a été publié pour priver Soo de sa place de président du conseil des travaux , d'un généralat qu'il avait dans l'armée , et pour lui arracher sa plume de paon : il estré-

ITINÉRAIRE

DE

LA ROUTE DE L'AMBASSADE DE TA-KOO A PÉKIN, ET DE PÉKIN A CANTON.

- AOÛT.** 9. (1816.) Tong-koo (rive droite). — Nous entrâmes ici dans le Pei-ho. — Ta-koo (rive droite).
10. Se-koo (rive droite). — Tung-jun-koo.
12. Tien-sing (rive gauche), 240 lis, ou 80 milles, de Ta-koo.
14. Pe-tang. — Mouillage.
15. Yang-soong (91 lis de Tien-sing).
16. Tsae-tsung (60 milles de Pékin).
20. Tong-chow (rive droite).
29. Pékin.
30. Tong-chow.
- SEPT.** 2. Départ de Tong-chow.
4. Khu-shee-yoo.
5. Tsue-tsung.
6. Tien-sing.
7. Départ de Tien-sing, et entrée dans la rivière de Eu-ho. — Yang-leu-ching (35 lis, ou 12 milles).
9. Shing-shi-hien. — Tong-quang-long.

- SEPT. 11. Tsing-hien (200 lis, ou 60 milles, de Tien-sing).
12. Shing-tchee. — Tsong-chow (rive gauche), 80 lis, ou 24 milles, de Tsing-hien.
13. Tchuon-ho.
14. Pu-hien, 80 lis.
15. Tung-quan-hien (rive droite). — Lien-hien.
16. Sang-yuen. (Ici finit la province de Chee-lee.)
18. Tee-choo,
19. Sze-na-sze. — Koo-chin-shien.
20. Chen-ja-khoo. — Cha-ma-shien, à 30 lis de ce dernier endroit.
21. Woo-chang-hien. — Tsing-keea-khoo.
22. Yoo-fang, ou Yoo-fa-vih. — Lin-chin-chow. (Nous entrâmes ici dans le canal appelée Cha-kho.)
23. Wei-keea-wan. — Luang-chah-chin.
24. Tong-chang-foo (rive gauche).
25. Shee-chee-tee. — Woo-chien-chen. — Chang-shoo, 90 lis de Tong-chang-foo.
26. Tee-cha-mee-urh. — Gan-shien-chin, 61 lis de Chang-shoo.
27. Chen-che-kho. — Yuan-cha-kho. — Leu-leu-kho. (Ici le Wang-ja-kho se jette dans le canal.)
28. Kei-kho-chin. (A 6 milles d'ici le Wun-kho se joint au canal.) — Ta-chang-kho. — Kho-tsu-wan.
29. See-ning-choo (la rive à l'est). — Toong-koong-see. — Nang-yang-chin.
30. Ma-ja-khoo. — See-ya-chin.

- OCTOBRE.**
1. She-wan-chin. (Entrée dans le district de Shan-tung.) — Shi-tze-kho, ou rivières qui se croisent. — Han-chang-chuan, 70 lis de Sae-ya-chin.
 2. Leu-leu-cha. — Ta-ur-chuan.
 4. Yow-wan. — Wen-ja-kho. — Sho-chien-shien.
 5. Seao-quang-kho. — Tsing, ou Choong-ching-tsin.
 6. Yang-tcha-chuan. — Nous traversâmes le fleuve Jaune. — Matou.
 7. Tien-pa-cha. — Koo-khou. — Tsing-kiang-poo, 20 lis de la rivière Jaune.
 8. Entrée dans le canal appelé le Le-kho. — Khoo-choo-ya, faubourg principal de Hwoee-gan-foo (rive à l'est), à 80 lis de Poo-yang-hien.
 9. Poo-yang-hien. — Fan-schwuy. — Shew-kwuy. Kou-yoo.
 10. Shou-poo. — Wy-ya-poo, 20 lis de Yang-choo-foo. — Yang-choo-foo.
 11. Koo-ming-sze.
 14. Départ dudit. — Woo-yuen, jardin. — Kwa-choo.
 19. Départ de Kwa-choo, et entrée dans le Yang-tse-keang. — Nous nous dirigeâmes par un bras de cette rivière appelé Quan-jee-kiang. — Quang-jee.
 20. I-chin-hien.
 21. Pa-tou-shan. — Yin-jee-shan. — Poo-kou-shien (rive gauche). — Faubourg de Nankin, ou Kian-ning-foo.
 24. Départ de Nankin. — Kiang-poo-hien. — Swan-che-tze.
 26. Chee-ma-hoo (rive droite). — Entrée dans la province de Gan-whuy, 70 lis.

Octob. 27. Chen-ya-stzu, 20 lis. — Ho-chow (rive gauche), à 3 milles dans les terres.

29. Tay-ping-foo (dans les terres). — Nous laissâmes sur notre droite l'embouchure du Neu-pakho, qui conduit à Kan-shau-shien, à la distance de 50 lis. — Tung-jaug-shan. — See-lang-shan.

30 See-ho-shan, 5 milles. — Woo-hob-hien.

31 Laou-kan (rive droite). — Shen-shan-ja (ditto), 9 milles. — Lan-shan-kya (rive gauche). — Embouchure du Chao-ho, à 80 lis de Woo-hoo-shien. — Kwuy-loong, temple. — Fan-chong-chou-hien. — Pan-tze-chow. — Tee-kiang (voyage d'un jour, 90 lis).

Nov. 1. Tsoo-shah-chin, 30 lis. — Tsing-kya-chin (voyage d'un jour, 40 lis).

2. Toong-ling-hien, 20 lis. — Ta-tung-chin, 20 lis.

7. Ma-poo-leou. — Pagode de Chee-choo-foo. — Woo-sha-kia, 80 ou 100 lis.

9. Ho-chuan (30 lis de Gan-kin-foo). — Gan-kin-foo.

10. Tung-lew-shien. — Wha-yuen-chun.

11. Wan-jan-hien. — Ma-tung-shan. — Seaou-koo-shan. — Pang-tse-hien.

13. Ching-yang-miao.

14. Hoo-koo-hieu. — Pa-li-kiang. (Ici la rivière se dirige à droite.) Nous y quittâmes le Yang-tse-keang, à 950 lis, ou 285 milles, d'où nous y étions entrés; et nous entrâmes dans le Po-

- yang-hoo. — Ta - koo - shan , ou Ho-ya-ce-shan. — Tu-koo-tang , 90 lis.
- Nov. 16. King-shan , 5 milles. — Nan-kang-foo. —
20. Soó-chee , 45 lis. — Wou-chin , 45 lis. — Ici nous quittâmes le Po-yang.
21. Nous entrâmes dans le Senou-chah , qui s'appelle ensuite Shan-chou-kho , et finalement Shang-kho. — Wang-chun , 90 lis.
22. Chou-shah , 40 lis. — Nous entrâmes dans le Sing - chou - kho.
23. Nan-chang-foo , 50 lis.
27. Nous partîmes de Nang-chang-foo , et entrâmes dans le Kan-kho. — Chee-cha-tang.
28. Fung-lung-hien , 60 lis.
29. Seang-ko-keu. — Chang - Shoo. — Lin - kiang - ko-keü , 70 lis. — Lin-kiang-foo (20 lis dans les terres).
30. Yanda. — Ta-yin-chow (île) , 30 lis. — Sha-koo. — Sho-kou-tang. — Sing-kan-shien.
- DÉCEM. 1. Kya-poo.
2. Tjin-ho. — Kia-kiang-hien , 60 lis. — Mou-cha - ming. — Pagoda. — Foo - koo - tang , 40 lis.
3. Ky-shwuy-hien , 40 lis. — Tay-chew. — Kyan-foo.
4. Tang-kou-too. — Wang-kan , 90 lis.
5. Tay-ho-kien. — Tang - shan - kou , vis-à-vis de Tcho-ko-chow (île). — Paou-ta.
6. Pe-tcha-tung (à notre gauche) , 90 lis. — Lo-ka-wang. — Wan-gan-hien.

- DÉCEM.** 7. Nous commençâmes à passer les cataractes. —
Woo-tzu, 70 lis. — Kwein-ling, 10 lis.
8. Leang-kou. — See-chow, 60 lis.
9. Yu-tung. — See-ya-chow (île). — Tien-see-tu. —
Ling-ting-miao (à 30 lis de See-chow).
10. Tien-su-tun. — Sing-miao-tsun. — Chou-tun.
Kan-choo-foo.
12. Woo-tung, 40 lis. — Nean-ming.
13. San - keang - kou (à 20 lis du mouillage). —
Mouillage, 40 lis.
14. Nan-gan-hien, 40 lis.
15. Mouillage, 40 lis.
16. Sin-chin-tung, 20 lis. — Wilang (à 65 lis de
Nan-gan-foo).
17. Mouillage, 30 lis.
18. Nan-kang-foo.
20. Nous partîmes de Nan-kang-foo, et nous tra-
versâmes le passage de Mee-ling. — Choong-
chun, 50 lis. — See-tung, 30 lis. — Nan-
heung-foo, 40 lis.
22. Quitté Nan-heung-foo.
23. Lee-ping. — Schwuy-toong? (à 180 lis de Chao-
choo-foo).
24. Chee-hing-kiang-keu. — Shwuy-king. — Mouil-
lage (à 90 lis de Chao-choo-foo).
25. Chen-taou, ou La-shoo-shan. — Woo-ma-tou.
Chao-choo-foo. — Nous partîmes de cette ville,
et nous entrâmes dans le Pe-kiang. — Sa-choo-
ya, 180 lis.
28. Kwan-yin-shan, 40 lis. — Yin-ta-hien
29. Mouillage, 30 lis.

Déc. 30. Fa-kiung-haou. — Sing-yuen-hien (à 290 lis
de Canton).

31. Laou-pu-sze. — San-shwuy-hien.

JANV. 1. (1817.) Canton.

FIN DE L'ITINÉRAIRE.

TABLE SOMMAIRE

DES MATIÈRES

DU TOME SECOND.

CHAP. V (*indiqué IV*). — L'ambassade part de Sang-yuen. — Départ de Chang et de Yin. — Arrangemens futurs sur la subordination des conducteurs en sous-ordre. — Arrivée à Lin-tsin-chow. — Paou-ta de Lin-tsin. — L'ambassade entre dans le canal impérial. — Elle quitte la province de Chung-tung, et entre dans celle de Kiang-nan. — Elle traverse le fleuve Jaune. — Description de Ning-niang-miao. — Elle passe devant Yang-choo-foo. — Arrivée à Kao-ming-tze. — Retard. — Observations sur le projet d'une adresse à Pékin. Page. 1

CHAP. VI. — L'ambassade entre dans le Yang-tse-kiang. — Édit adressé au vice-roi de Kiang-nan. — Observations. — Entrevue du vice-roi Puh et de Kwang-tajin. — Mouillage près de Nankin. — Excursion dans la partie inhabitée de cette ville. — Sa description. — Tour de porcelaine. — Réflexions. — L'ambassade

poursuit sa route.—Woo-hoo-hien. — Retard à Tantung.—L'arbrisseau à Thé.—Arrivée à Gan-kieng-foo.—Scaou-kho-shan, ou la colline du Petit-Orphelin.—Lac de Po-yang.—Nang-kang-foo.—Retard.—Excursions aux montagnes de Lee-shan.— Leur composition.— Collège de Choo-foo-tze.—Sortie du lac de Po-yang.—Wo-shin.—Nang-chang-foo.— Changement de barques.—Description de la ville.—Examen de mandarins militaires.—Jour de naissance de l'empereur.—Départ de Nang-chang-foo.—Continuation du voyage.—Kan-choo-foo.—Sa description.—Salle des négocians.—Paouta, temple de Confucius et de Quang-foo-tze.—Machine pour exprimer le suif.—Roues d'eau.—Machine à sucre.—Arrivée à Nan-kang-foo. Page. 77

CHAP. VII (*indiqué VI*).—Passage de la montagne de Meeling.—Description de cette montagne.—Arrivée à Nan-hiung-foo.—Description de cette ville.—Changement de bateaux.—Arrivée à Chao-choo-foo.—Représentation au sujet des barques.—Bateaux de garde.—Rocher et temple de Kwan-yin-shan.—L'ambassade approche de Canton.—Négocians de Hong.—Arrivée de sir Théophile Metcalf et du capitaine Maxwell.—Escorte de bateaux européens.—Arrivée de l'ambassade à Ho-nan.—Événemens à Canton.—Réception d'un édit par les Portugais.—Conduite adoptée.—Entrevue avec le vice-roi.—Remise de la lettre de l'empereur au prince régent.—Communications avec Kwang au sujet des présens.—Kvang déjeune à la factorerie.—Maisons des négocians de Hong.—Fête donnée par Chun-

qua. — Visite d'adieu de Kwang. — Départ de l'ambassade de Canton. — Elle s'embarque sur l'*Alceste*. — Extraits des différens édits. — Observations à ce sujet. — Macao. — Portugais. — Départ. — Résumé des observations sur la Chine et ses habitans. Page. . . 217

CHAP. VIII (*indiqué VII*). — Arrivée à Manille. — Conduite du gouverneur. — Description de Manille. — Excursion à Los-Bagnos. — Observations générales sur l'état de la colonie. — Départ. — Naufrage dans le détroit de Gaspard. — L'ambassadeur se rend à Batavia dans la chaloupe. — Pénible traversée. — Arrivée dans la rade de Batavia. — Envoi du *Ternate*, croiseur de la compagnie, et du navire marchand la *Princesse Charlotte*. — L'auteur retourne à Pulo-Leat. — Événemens arrivés dans cette île. — Le capitaine Maxwell et son équipage la quittent. — Leur arrivée dans la rade de Batavia. — Nouvelles observations sur Java. — Départ de Batavia à bord du navire le *César*. — Arrivée au cap de Bonne-Espérance. — Voyage du gouverneur dans l'intérieur du pays. — Cafres. — Observations sur cette colonie. — Sainte-Hélène. — Entrevue avec Bonaparte. — Observations sur sa personne, sur ses manières et sa position. — Départ de Sainte-Hélène. — Arrivée à Spithead. Page. 291

CHAP. IX (*indiqué VIII*). — Aperçu des découvertes de l'*Alceste* et de la *Lyre*. — Observations sur les îles de Corée et de Loo-choo. — Autres observations de l'auteur sur la nation chinoise. Page. 330

| | |
|------------------------|-----|
| OBSERVATIONS | 345 |
| APPENDICE | 363 |
| ITINÉRAIRE | 388 |

FIN DE LA TABLE DU TOME SECOND ET DERNIER.

